

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Immigrants et décor urbain.
Le cas des vendeurs ambulants africains de Piazza Garibaldi à Naples

par
Caroline Monette

Département d'Anthropologie
Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M.Sc.
en Anthropologie
Mars, 2009

© Caroline Monette 2009.



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Immigrants et décor urbain.
Le cas des vendeurs ambulants africains de Piazza Garibaldi à Naples

présenté par :
Caroline Monette

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Guy Lanoue
directeur de recherche

Jorge Pantaleon
membre du jury

Bob White
membre du jury

Résumé

Ce mémoire cherche à questionner l'image de l'immigrant clandestin, en prenant le cas des vendeurs ambulants africains sur la Piazza Garibaldi de Naples, laquelle qui, en plus d'être au centre des déplacements locaux, inter et intra régionaux, est présentée dans les médias comme la «carte de visite» de la ville. La recherche se déploie en deux volets: l'un consistant en une recension d'articles dans les archives d'un journal local populaire et l'autre consistant à une enquête de terrain ethnographique. Ces deux enquêtes révèlent un écart entre l'image (des journaux, de l'opinion publique) des vendeurs ambulants clandestins et la réalité vécue de ces immigrants. L'analyse se concentre ensuite sur ce que cet écart engouffre, soit des ambiguïtés entre le légal et l'illégal, entre le vrai et le faux. Ces ambiguïtés sont traitées, à un niveau symbolique, en regard de la marchandise vendue par l'ambulant, soit la contrefaçon de marques luxueuses.

Mots clés : Immigration, vendeurs ambulants, médias, Italie (Naples), criminalisation, contrefaçon

Abstract

This thesis questions the image of clandestine immigrants in Italy through a case study of an African street-trader in Piazza Garibaldi, Naples, which is a major communications hub and an important part of the city's image to its residents. The research focuses on two dimensions: the first consists of a review of articles about clandestine immigrants in popular Neapolitan newspapers and the other is a field investigation. Both enquiries reveal a gap between the image (newspapers, popular opinion) of clandestine street vendors and the lived reality of immigrants. The analysis then focuses on the political and existential ambiguities that are hidden by this gap, which involve the rapport between the legal and the illegal, between what is true and what is false. These conflicts are mediated by the counterfeit products sold by street-traders.

Keywords: Immigration, street-traders, media, Italy (Naples), criminalization, counterfeiting

Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre 1 -Immigration: enjeux et représentations.....	4
1.1 L'immigration en Italie.....	4
1.1.1 Qui sont-ils?	6
1.2 Les possibilités attrayantes du secteur informel.....	8
1.3 Les Italies	10
1.4 La criminalisation de l'immigration: un phénomène européen.....	13
1.4.1 L'exemple d'un rapport de la Communauté Européenne (UE).....	16
1.5 Des changements législatifs et politiques: une question de confiance.....	18
1.5.1 La «renaissance napolitaine» et l'immigration	19
1.6 Médias, police, comités citoyens: la perception de l'immigrant.....	23
1.6.1 Immigration et médias italiens	24
1.6.2 Population étrangère, police et comité citoyens.....	28
1.7 Commerce et population immigrante sur Piazza Garibaldi.....	31
1.8 À propos des objets et de leur production.....	35
1.8.1 Le contrefait en Italie.....	38
1.8.2 Le cas de Naples	39
1.8.3 Vrai ou faux?	40
1.9 Pour conclure.....	41

Chapitre 2 -Immigrants dans la presse napolitaine.....	43
2.1 Piazza Garibaldi: décor dégradé.....	44
2.2 L'immigrant figure «hors du monde»	45
2.3 La présence immigrante, une nuisance à la sécurité publique.....	49
2.4 Tolérance et intolérance	53
2.5 Des images ambivalentes	57
Chapitre 3 - Profession: vendeur ambulant.....	59
3.1 À l'approche du terrain.....	59
3.1.2 Considérations méthodologiques	61
3.2 La rencontre de Nino	63
3.3 S'organiser pour la vente.....	64
3.3.1 Le matériel.....	64
3.3.2 Les lieux de la vente ambulante	66
3.4 Les relations avec les autres ambulants.....	68
3.5 Les relations avec les locaux	70
3.6 La criminalité locale	71
3.6.1 La Camorra.....	71
3.6.2 Avec la petite criminalité.....	75
3.7 Les relations avec la police.....	76
3.8 De nouvelles étapes	77
3.8.1 Les nouvelles règles prévues	77
3.8.2 Les projets futurs de Nino	78

3.9 En résumé	78
Chapitre 4 -L'envers du décor-.....	80
4.1 L'immigrant comme acteur économique.....	81
4.2 L'immigrant et la sécurité: qui est la victime?	83
4.3 Le légal et l'illégal.....	86
4.4 La Camorra et l'économie néolibérale	87
4.5 Le paradoxe du contrefait.....	88
4.6 Un discours banalisant.....	91
4.7 Pertes d'expérience.....	94
4.8 Une présence qui soulève des questions.....	96
Conclusion	99
Bibliographie	103
Annexe I	107
Annexe II	108
Annexe III	109
Annexe IV	110
Annexe V	111
Annexe VI	112
Annexe VII	113

Index des figures

Figure 1. Photographie tirée du Il Mattino, 19 mai 2000	43
Figure 2. Il Mattino, 3 mai 2000.....	47
Figure 3. Photographie tirée du Il Mattino du 24 septembre 2006.....	51
Figure 4. Détail de la photographie précédente.....	52
Figure 5. Un groupe de vendeurs ambulants à la pizza Garibaldi.....	65
Figure 6. Un vendeur ambulant sur la via Duomo.	65
Figure 7. (Annexe I) Carte des régions de l'Italie tirée du site Internet http://www.ladocumentationfrancaise.fr/spip/IMG/jpg/EUROPE-Italie-01-02.jpg	107
Figure 8. (Annexe II) Tableau tiré du Bolletino Statistica- Anno 2006 (p.5), téléchargé à partir du site Internet de la Commune de Naples (www.comune.napoli.it).....	108
Figure 9. (Annexe III) Photographie aérienne de la Piazza Garibaldi, circa 2003. Tirée du site Internet www.perraultarchitecture.com (consulté en août 2008), DPA Dominique Perrault Architecture.	109
Figure 10. (Annexe IV) Plan du quartier de la gare. Image tirée du site Internet : http://www.danpiz.net/napoli/mappe/Mappa7.htm	110
Figure 11. (Annexe V) Maquette des plans d'aménagements de la Piazza Garibaldi, prévus par DPA Dominique Perrault Architecture : vue de l'extérieur. Image tirée du site Internet www.perraultarchitecture.com	111
Figure 12. (Annexe V) Image numérique de ce que pourrait être l'intérieur de la galerie marchande de Piazza Garibaldi, suite aux réaménagements. Tirée du site Internet www.perraultarchitecture.com).....	111
Figure 13. (Annexe VI) Notre photographie prise en décembre 2007, sur la via Foria à Naples, durant les premiers jours de la crise entourant la collecte des déchets.....	112
Figure 14. (Annexe VII) Tableau tiré du Bolletino Statistica- Anno 2006 (p.126), téléchargé à partir du site Internet de la Commune de Naples (www.comune.napoli.it).....	113

Remerciements

J'aimerais d'abord remercier Nino, informateur hors paire, qui m'a fait confiance et qui m'a offert une première relation de terrain entre enquêteur et informateur d'une grande qualité. Grâce à son ouverture, sa perspicacité et sa générosité, j'ai pu être un témoin privilégié de sa vie sur la Piazza Garibaldi ; j'espère avoir rendu ces parcelles de vie avec fidélité et respect. Je lui souhaite le meilleur dans ses entreprises futures.

Merci à Guy Lanoue, professeur titulaire au département d'anthropologie de l'Université de Montréal, mon directeur de maîtrise, pour ses conseils et ses remarques judicieux qui ont permis d'améliorer le travail jusqu'à la toute fin. Une pensée pour Gabriella Gribaudo, professeure au département de sociologie de l'Università degli Studi di Napoli Federico II, pour son accueil chaleureux et ses conseils précieux aux premiers jours de mon séjour napolitain. Merci également à Fabio Amato, professeur au département de géographie de l'Università degli Studi di Napoli l'Orientale, qui a pris le temps de m'indiquer des pistes de réflexion et de lecture avisées et stimulantes.

D'une manière plus personnelle, j'aimerais remercier mes parents pour leur soutien et leur confiance indéfectibles, et ce bien au-delà des épisodes académiques.

Merci à mes proches et ami(e)s, ils se reconnaîtront.

- Introduction -

On constate que, dans le discours médiatique, l'immigrant est souvent présenté comme un élément perturbateur de l'ordre et de la sécurité en milieu urbain. La construction d'un ennemi social, incarnée par l'immigrant (surtout l'immigrant clandestin), vise à offrir une cause aux malaises sociaux, économiques et identitaires. Or, l'équation proposée entre immigration et insécurité ne semble pas être une réponse adéquate à ces malaises. Par une étude de cas que nous avons menée à Naples, nous souhaitons problématiser la représentation médiatique de la figure de l'étranger délictueux. Nous avons choisi d'aborder celle-ci par le vendeur ambulant africain car, en plus d'être très visible et même iconique dans le décor urbain, il incarne différents niveaux de paradoxes politiques, économiques et identitaires.

Une représentation n'est jamais exactement fidèle à la réalité. La problématiser signifie, dans le cas qui nous intéresse, réfléchir à propos des amalgames qu'elle suscite, lesquels détournent le regard d'une réalité beaucoup plus complexe et ambiguë. L'analyse des données tirées de l'enquête révèle, entre autres, que les frontières entre le légal et l'illégal, entre le vrai et le faux, ne sont pas toujours claires et étanches. Ces ambiguïtés seront traitées, à un niveau symbolique, en regard de la marchandise vendue par l'ambulant, soit la contrefaçon de marques luxueuses.

L'enquête de terrain menée à Naples à l'automne 2007, ville d'Italie méridionale, s'est divisée en deux volets complémentaires, l'un archivistique et l'autre ethnographique. Nous avons voulu contraster l'image médiatique des immigrants avec les expériences vécues de ceux-ci, en dressant d'abord un portrait de sa représentation dans le discours des médias; pour ce faire, nous avons consulté les archives d'un quotidien napolitain, *Il Mattino*, des éditions allant de mai 2000 à octobre 2007, portant une attention particulière au cahier *Napoli* dans lequel il est question d'enjeux locaux. Pour décrire cette image médiatique, nous avons tenté de relever les articles faisant mention de l'immigration en général et puis de la vente ambulante en particulier, activité exercée en majorité par des immigrants.

Le deuxième volet consistait en une enquête ethnographique. Nous avons choisi la Piazza Garibaldi comme le lieu principal de nos observations et de nos rencontres, car c'est là où la présence étrangère et la vente ambulante y sont particulièrement concentrées. De plus, au fil de la consultation des archives du *Il Mattino*, cette place présentée comme la *carte de visite* de Naples s'est imposée comme un lieu symboliquement incontournable dans les représentations collectives au niveau municipal. L'enquête ethnographique s'est avérée possible grâce à une rencontre capitale, celle de notre informateur principal. Ce dernier fut notre porte d'entrée dans l'univers méconnu de la vente ambulante sur la Piazza Garibaldi, grâce à des entrevues et des visites accompagnées dans divers lieux qui jonchent son expérience quotidienne de la piazza.

Ces deux moyens d'enquête ont servi à contraster l'image médiatique de l'immigrant, que nous avons choisie d'aborder via le vendeur ambulant, par l'expérience vécue de ce dernier dans l'exercice de son activité commerciale. Cela a permis de définir et de mettre en lumière ce que cette représentation nous apprend et aussi ce qu'elle nous tait.

Dans le premier chapitre de notre mémoire, nous proposons une mise en contexte théorique du phénomène de la criminalisation de l'immigrant. Nous nous intéresserons d'abord au phénomène migratoire en Italie en retraçant les grandes périodes de son évolution pour ensuite dresser un portrait de la population migrante en Campanie, région méridionale de l'Italie¹, dont Naples est le centre le plus important. Nous tenterons ensuite de poser les bases conceptuelles nécessaires à la compréhension de la construction de l'immigrant comme figure d'insécurité, dans une perspective européenne d'abord, puis en s'attardant particulièrement aux cas italien et napolitain. Nous mettrons en lumière le rôle des différents acteurs impliqués, tels les politiques, les forces de l'ordre et les médias.

Suivant cette mise en contexte théorique, nous présenterons les différents éléments caractérisant l'image du vendeur ambulant dans la presse napolitaine en exposant les résultats de notre travail de recension d'articles des archives du *Il Mattino*. L'analyse de ce matériau fait ressortir deux catégories prédominantes, exprimées par les

¹ Voir la carte de l'annexe I

citations évocatrices tirées des articles: l'immigrant comme figure «hors du monde», donc comme figure d'altérité, et l'immigrant nuisant à la sécurité publique, donc dangereux. Toutefois, comme nous le verrons, ces deux caractéristiques attribuées à la population migrante peuvent être débattues au sein de la population.

Écrit à partir des données récoltées dans la portion ethnographique de l'enquête, le troisième chapitre traite de l'histoire de vie de notre informateur principal, restituée grâce à ses témoignages. Ce récit s'articule autour du travail du vendeur ambulant, en pointant les conditions de pratique du commerce ambulant et des relations entretenues avec les différents acteurs impliqués, à divers niveaux, dans le commerce de contrefaçons à Naples. Nous y apprenons des éléments qui permettent de nuancer l'image médiatique qu'ils suscitent, jetant ainsi les bases de l'analyse.

Alors que les matériaux issus de l'enquête de terrain auront été exposés, nous serons en mesure de produire une analyse de la représentation de l'image du vendeur ambulant. Dans ce quatrième et dernier chapitre, nous souhaitons articuler une compréhension du phénomène en mettant sous les projecteurs certains aspects autrement gardés dans l'ombre. En fait, c'est précisément les différents jeux de cache-cache, qui surviennent à divers niveaux de l'activité de vente ambulante exercée par les immigrants africains, que nous souhaitons exposer. Ces jeux de cache-cache sont engendrés et permis par deux paradoxes importants présents dans nos sociétés postindustrielles: celui de la frontière floue entre la légalité et l'illégalité et celui des limites de la valeur marchande dans une économie nourrie par la consommation de masse. Bien qu'ils soient de prime abord bien différents l'un de l'autre, ces deux aspects de la vie contemporaine, mis en relief par la présence et l'activité commerciale du vendeur ambulant, participent tous deux à une «perte d'expérience», laquelle influence, à différents degrés, nos rapports à l'Autre.

- Chapitre 1 -

Immigration: enjeux et représentations

1.1.1 L'immigration en Italie

L'immigration massive en Italie est un phénomène assez récent. Toutefois, il retient une part importante de l'attention du public italien. À l'image de ce qui se passe à l'échelle européenne, les immigrants connaissent un traitement ambivalent dans le discours public: leur force de travail est appréciée et en demande dans plusieurs secteurs, mais ils sont aussi craints et perçus comme menaçants pour l'ordre et la sécurité des sociétés d'accueil. Au fil de ce chapitre, nous souhaitons mettre en lumière quelques caractéristiques du phénomène migratoire en Italie et particulièrement à Naples (qui sont ces immigrants, où travaillent-ils, etc.) puis, nous nous attarderons sur la littérature déjà produite autour du traitement médiatique de l'immigrant, principalement en Italie.

L'Italie, surtout le Sud, était jusque dans les années '80, une terre d'émigration. Il s'agissait d'une migration à l'intérieur du pays (du sud au nord), mais aussi vers des régions plus prospères de la planète, comme l'Argentine, le Chili, et Canada et surtout les États-Unis d'Amérique. Les régions méridionales ont connu des variations de richesses économiques importantes selon les changements de régimes politiques. Toutefois, dès le 19^{ième} siècle, dans la littérature et le cinéma italiens, on retrouve des témoignages importants que les hommes, surtout, se déplaçaient pour travailler dans le nord du pays, en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne, dans les Amériques. Depuis les dernières décennies, cependant, l'Italie accueille de plus en plus d'immigrants, rejoignant la France et l'Espagne à la tête des pays d'immigration. Étant donné la plus forte concentration de capital économique et politique dans le nord du pays, les régions septentrionales de l'Italie sont celles où les présences étrangères sont le plus élevées. Fabio Amato (2006) rappelle que les régions septentrionales accueillent plus de 53% de la population immigrante qui les choisit pour s'y installer et travailler. Ces statistiques, concernant les déplacements officiels, confirment le rôle de pôle

migratoire de ces régions, les identifiant également comme principal lieu de stabilisation territoriale en Italie.

Bien que ce soit tout de même encore dans le nord du pays que l'on trouve une plus grande concentration d'immigrants, le phénomène migratoire en Italie connaît depuis les dernières années un changement de tendances: depuis une vingtaine d'années le *Mezzogiorno*², le Sud, devient à son tour une terre d'accueil pour des immigrants venus du sud et de l'est de la zone méditerranéenne. On remarque cependant une différence dans les migrations au nord et au sud de l'Italie. Le Nord attirant dans le passé principalement une migration d'ouvriers et de paysans pauvres du sud du pays, reçoit aujourd'hui des étrangers souvent instruits et œuvrant dans des secteurs plus spécialisés. Tandis que le Sud reçoit principalement une immigration irrégulière et non-spécialisée. Des régions méridionales, c'est en Campanie qu'on enregistre le plus grand nombre d'immigrants. Le nombre exact d'«extracommunautaires»³ (pour utiliser l'expression italienne) est difficile à déterminer; que ce soit par des entrées clandestines sur le territoire, ou par un permis de séjour échu, bon nombre d'immigrants ne figure pas dans les statistiques officielles. Un recensement de la Caritas de 2005 compte 2.8 millions d'immigrants réguliers et estime à 3,4 millions le nombre total des immigrants sur le territoire (Caritas 2005). Toutefois, comme nous le verrons plus loin, les différentes situations légales ont tendance à être confondues (les clandestins, c'est-à-dire ceux entrés sur le territoire sans papier et qui le demeurent, et les irréguliers dont le permis de séjour est expiré).

Depuis les années '80, l'Italie a modifié cinq fois les législations concernant les travailleurs étrangers présents sur le territoire, en 1986, 1990, 1995, 1998 et en 2002, exprimant l'importance de la question sur la scène politique. L'ultime loi, la Bossi-Fini invite à un resserrement des pratiques vis-à-vis des immigrants, en proposant par exemple des centres de détention pour les sans-papiers «capturés», des mesures plus restrictives quant au droit d'asile, aux réunions familiales et quant à la durée et l'obtention du permis de séjour. L'adoption de cette loi proposée par les chefs de deux partis de droite, Umberto Bossi de la Lega Nord et Gianfranco Fini de l'Alleanza

² Le *mezzogiorno* qui veut dire «midi» en italien, regroupe les régions méridionales suivantes: les Abruzzes, la Basilicate, la Calabre, la Campanie, la Molise et les Pouilles, selon la définition de l'Institut de statistiques italien (Istat). Voir la carte de l'Italie en annexe.

³ Ce terme fait référence à la Communauté Européenne: tous ceux qui ne sont pas issus de pays faisant partie de la Communauté Européenne sont donc extracommunautaires.

Nazionale, présent sur la scène politique depuis déjà quelques années, s'inscrit dans le contexte d'une gestion de l'immigration en termes de sécurité.

1.1.1 Qui sont-ils?

Selon Fabio Amato (2006), c'est au cours des années '70 que la Campanie a reçu ses premiers arrivants venus de l'Érythrée et du Maghreb. Aujourd'hui, plus de quarante nationalités sont représentées à Naples, provenant des quatre coins du monde : du Maghreb, de l'Afrique (Sénégal, Côte d'Ivoire, Cape Vert, Nigeria), de l'Asie de l'Est (Pakistan, Sri Lanka, Philippines, Chine), de l'Amérique du Sud (République Dominicaine, Pérou), de l'Europe centrale et de l'Est (Roumanie, Pologne, Ukraine, Albanie), pour ne mentionner que ceux là.

La majorité des immigrants trouvent des emplois, qui sont par ailleurs souvent très précaires (peu de sécurité au travail et bas salaires), dans les secteurs de la construction, pour les hommes, et dans celui de l'aide domestique pour les femmes. Deux autres secteurs d'emploi prennent de plus en plus d'importance et de popularité: la vente ambulante et le travail en usine manufacturière.

En consultant le profil statistique proposé par l'Istat⁴, on peut constater qu'il existe une assez grande homogénéité dans les occupations selon le sexe et la provenance, bien que cela ait tendance à changer. En ce qui concerne les hommes, ils proviennent surtout du sud de la Méditerranée (Tunisie, Algérie, Sénégal, Nigeria, etc.) et travaillent dans les secteurs de la construction, de l'agriculture et dans la vente ambulante. Les femmes, quant à elles, travaillent principalement dans le secteur de l'aide domestique et proviennent surtout des Philippines, du Sri Lanka, de République Dominicaine et d'Europe de l'Est (Pologne, Ukraine). Les Chinois, bien qu'ils soient issus d'une immigration plus récente en Italie, deviennent une des communautés étrangères les plus importantes en nombre. Une proportion à peu près égale d'hommes et de femmes chinois immigrer en Italie et travaille surtout dans le commerce au détail et dans l'industrie manufacturière. Aussi, une grande proportion de la marchandise des vendeurs ambulants dans la région provient du commerce chinois.

Ces données concernent l'immigration légale, qui n'est certainement pas la seule source des mouvements migratoires dans la région napolitaine. Certaines estimations

⁴ Institut national de statistiques italien. www.istat.it, consulté en août 2008

proposent même que pour quatre étrangers trois seraient sur le territoire de manière informelle, c'est-à-dire sans être en possession de titres de séjour officiels. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'ils sont entrés sur le territoire illégalement. En effet, une bonne proportion de ces irréguliers sont entrés avec des titres valides qui n'ont pas été en mesure de renouveler (Amato, Cattedra, et al., 1997).

1.2 Les possibilités attrayantes du secteur informel

Le taux de chômage du Mezzogiorno est le plus élevé d'Italie. Selon l'Istat⁵, on note que le taux de chômage est de 11,8% pour le dernier trimestre de 2007 (la moyenne nationale est de 6,6%), et que le taux de chômage chronique est de 6,3% soit plus que le double de la moyenne nationale qui est à 3% pour la même période. Cependant, en Campanie, comme dans d'autres régions du sud de l'Italie, on estime parfois jusqu'à 60% le taux d'activité se faisant dans des conditions informelles. De plus, il semble que la présence de la Camorra alimente l'importance du secteur informel dans la région.

La Camorra est le nom entourant la criminalité organisée présente dans la région napolitaine. Elle constitue un puissant réseau militaro-économique qui génère, selon les observations de Roberto Saviano (2006), des milliards d'Euros par an. L'auteur du livre *Gomorra*, décrit dans le détail cette organisation qui opère dans le commerce et trafic de narcotiques, d'armes, mais aussi dans le secteur de la construction et des transports, tout en détenant le monopole de la violence dans la région⁶. Ce qui fait la force de l'organisation est, selon Saviano, le fait qu'elle soit peu connue malgré le nombre important de ceux qu'elle compte dans ses rangs: on dit que pour un membre de *Cosa Nostra* en Sicile, on trouve cinq camorristes. Et bien qu'il existe un système de pensions pour les veuves et familles des hommes tués lors des guerres opposant les différents clans familiaux, la plupart des gens employés par la Camorra bénéficie peu de la richesse mirobolante des hauts dirigeants et travaillent dans des conditions très précaires (peu ou pas de sécurité sur les lieux de travail et de garantie d'emploi).

La location de logements se transige également à Naples dans un climat informel (c'est-à-dire que les dispositions légales de location ne sont pas toujours respectées) permettant à qui ne détient pas de document officiel de s'installer, du moins temporairement. Les possibilités de trouver logement et travail font de

⁵ www.istat.it, consulté en août 2008.

⁶ Notamment par les guerres entre clans qui font aussi des victimes qui n'ont rien à voir avec le crime organisé.

Naples une première étape relativement facile d'accès dans le parcours migratoire, surtout irrégulier.

Selon Camille Schmoll (2003), Naples a longtemps servi de tremplin, au sein des parcours migratoires, vers des déplacements vers le nord de l'Italie et de l'Europe. Aujourd'hui, la ville semble être devenue une véritable plaque tournante des échanges et des déplacements pan méditerranéens. Comme l'explique l'auteur, Naples semble remplacer Marseille comme épicerie des échanges commerciaux autour de la Méditerranée. Elle rappelle que les travaux d'Alain Tarrus et de Michel Péraldi soulignent que les politiques de l'immigration plus restrictives (par exemple, le fait qu'à partir du milieu des années '80, les Algériens ont l'obligation de détenir un visa d'entrée pour la France), ont contribué à ce déplacement. En effet, ces politiques ont joué un rôle dans le déplacement des flux de commerçants dits *de valise*. Ces commerçants, habituellement originaires du sud de la Méditerranée, s'approvisionnaient de marchandises qu'ils revendaient ensuite en Europe ou dans le Maghreb, de Marseille vers Naples, Alicante ou Istanbul. Aujourd'hui Naples joue un rôle plus important dans les échanges commerciaux plus ou moins formels, s'imposant comme une plaque tournante à l'échelle méditerranéenne et européenne. Les nombreuses correspondances quotidiennes de la gare centrale de Naples vers Tunis, ou encore Varsovie en sont un exemple concret (Schmoll 2003).

De plus, c'est dans la province de Naples que l'on retrouve la majeure partie de la production du *Made in Italy*⁷. En effet, Fabio Amato (2007) fait remarquer la présence de nombreuses usines manufacturières dans l'hinterland napolitain qui emploient informellement de nombreux Italiens et immigrants, pour produire des chaussures et travailler le cuir, deux domaines traditionnels de la région. Parallèlement, l'auteur remarque qu'une véritable enclave chinoise aux pieds du Vésuve se développe depuis quelques années, où les usines s'appliquent à la fabrication de vêtements lesquels sont en partie, en plus des marques originales chinoises, des contrefaçons de prestigieuses marques de commerce italiennes. Ces marchandises sont souvent confectionnées avec des matières premières provenant

⁷ L'expression «*Made in Italy*», en plus de faire référence au lieu de production, fait référence à toute une tradition et surtout à une réputation internationale d'une confection de qualité et de «bon goût», voire de prestige et de distinction, au sens de Bourdieu.

de la Chine jusqu'au port de Naples et sont ensuite distribuées localement à partir d'une des places marchandes les plus importantes de Naples, la Piazzá Garibaldi⁸.

1.3 Les Italies

L'idée de l'étranger, de l'Autre comme figure subversive, est récurrente à travers l'histoire occidentale; une unité identitaire (groupe, nation, clan, famille, communauté, etc.) se définit en partie par rapport à un «Autre» de sorte à affirmer sa propre spécificité.

Dans le cas de l'Italie, cet «Autre» est difficile à cerner: cette région du monde a connu plusieurs dominations qui au fil des siècles ont teinté les constructions identitaires des habitants. Sans vouloir faire la généalogie des influences culturelles des Italiens, il nous apparaît toutefois pertinent de retracer quelques événements et périodes qui permettent d'évoquer la complexité des mosaïques des appartenances.

Il est d'abord important de mentionner que l'unification du territoire italien est plutôt récente: c'est seulement depuis 1870 que les frontières de l'État-nation que nous connaissons aujourd'hui existent. Aussi, les particularités régionales, qu'elles soient linguistiques, culinaires, architecturales, historiques sont encore présentes et revendiquées par des individus, des groupes ethniques et des catégories politiques. Les régions méridionales, s'avancant dans la Méditerranée, ont connu plusieurs dominations. Naples, quant à elle, fut fondée par les Grecs en 500 avant J.-C. puis dominée pendant plusieurs siècles par les Romains, les Normands au 11^e siècle, les Espagnols à l'époque des Deux Siciles (15^e siècle), jusqu'à la conquête des Piémontais qui a mené à l'unification nationale. Toutes laissent influences et traces de leur passage.

Une des grandes catégories agissant sur l'imaginaire national italien est celle de la dichotomie entre le nord et le sud du pays, Rome en étant la ligne de partage. Depuis l'émergence de la nation italienne, la «question méridionale» habite le discours national. Tel que le décrit Jane Schneider dans les premières lignes de

⁸ Voir les annexes III et IV

l'introduction au recueil d'essai qu'elle dirige, *Italy's "Southern Question": Orientalism in One Country*:

"the Southern Question" evokes a powerful image of the provinces south of Rome as different from the rest of the peninsula, above all for their historic poverty and economic underdevelopment, their engagement in a clientelistic style of politics, and their cultural support for patriarchal gender relations and for various manifestations of organized crimes. [...] [Southerners are stereotyped as] passionate, undisciplined, rebellious, intensely competitive, and incapable of generating group solidarity or engaging in collective action, they were and are, as the cliché would have it, unable to build the rational, orderly, civic cultures that, in the North, underwrote the emergence of industrial capitalist society (Schneider 1998: 1).

Politiquement, la «question méridionale» a construit et influencé les rapports entre les deux hémisphères italiens depuis l'unification nationale à la fin du 19^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui. Le Sud, historiquement moins industriel, a fait l'objet de plusieurs mesures économiques, comme celle des années 1950, inspirées par les politiques de l'État-Providence dérivées de la vision de Keynes, de la *Cassa del Mezzogiorno*. Cette dernière visait à réduire l'écart économique par rapport aux régions septentrionales de l'Italie, en subventionnant les industries méridionales. De telles mesures ont contribué à la présence sur la scène politique de la Ligue du Nord (Lega Nord), dirigé par Umberto Bossi, qui propose un système fédéral dans lequel les régions auraient plus d'autonomie, parlant à l'occasion de l'indépendance de la Padane, terme repris par la Ligue pour désigner un ensemble de régions du Nord autour de la Vallée du Pô.

Une des premières revendications de la Lega Nord au début des années '90 a été l'abolition de telles mesures qu'elle jugeait injuste pour les régions septentrionales, qui, toujours selon la Lega, en venaient à entretenir financièrement les activités du crime organisé. Tendancieusement xénophobe à l'égard des immigrants «extracommunautaires», mais également vis-à-vis des régions méridionales, la Lega Nord a réussi à récolter 8.3% des votes à l'échelle nationale lors des dernières élections de 2008 et quatre membres du parti occupent des fonctions ministérielles dans l'actuel gouvernement dirigé par Silvio Berlusconi. Le fait que la Lega Nord réussisse à imposer les thèmes, dans le discours politique national, liés à l'immigration et à sa gestion sur le territoire intérieur, semble être un indicateur de la nécessité d'un débat public autour de ces questions.

Les lignes de ruptures entre le Sud et le Nord se font également sentir au niveau langagier. Outre toutes les langues et les dialectes encore parlés dans les différentes régions italiennes, les expressions populaires contribuent aussi à départager le Midi du reste du pays. En effet certaines expressions laissent entendre que le «Sud» est peut-être encore plus sud que l'Italie, qu'il appartiendrait plutôt à l'autre rive de la Méditerranée. Roberto Saviano, dans *Gomorra*, mentionne l'utilisation d'expressions populaires telles «*Calafrica*» pour Calabria ou encore «*Terzomondo*» pour désigner Secondigliano (une banlieue pauvre de Naples). Dans ces cas, le *Mezzogiorno* est résolument «Autre» par rapport au reste de l'Italie.

Naples est sujette à multiples représentations. On parle d'elle comme d'une ville palimpseste, qui laisse parler, de manière débridée et anarchique, les moments de son histoire inscrits dans la ville. Ceci est vrai dans la plupart des villes, mais la poésie napolitaine de cet enchevêtrement semble particulièrement fasciner : pensons au film *Voyage en Italie* de Roberto Rossellini, aux romans de Stendhal, d'André Gide, de Tahar Ben Jalloun et d'Alexandre Dumas, pour ne nommer que ceux-là. Ainsi, les catacombes de l'époque grecque, les vestiges romains à Pompéi, l'architecture des *palazzi* de l'époque de la domination espagnole, la présence d'une des plus anciennes universités d'Europe (Federico II) et les graffitis partisans des clans de la Camorra sur les murs du quartier de Forcella racontent et taisent à la fois des bribes de ses existences. Les passages des différentes dominations étrangères ont laissé des traces dans le paysage urbain, par l'architecture, mais aussi par la toponymie de la ville : citons, par exemple, les *Quartieri Spagnoli* (quartiers espagnols), la *via Toledo*, la *Rua Catalana*, la *via Medina*, le château *Maschio Angioino* (le mâle ou homme angevin).

Ville portuaire d'importance, Naples fut connue comme la porte de l'Orient, même comme «*la capitale d'un monde aux confins de l'Europe, de l'Afrique et de l'Orient* (Fernandez, 1983)», ce passé laissant des impressions dans l'imaginaire collectif concernant Naples (Cattedra 2003a). Par ailleurs, Naples affirme son «européanité». Par exemple, il n'est pas rare, dans les écrits sur la ville, de la qualifier de *parthénopeennè* (du surnom de la fondatrice de Neapolis, la cité grecque ancêtre de Naples) revendiquant ainsi son ascendance grecque et par le fait même sa place dans le monde civilisé.

Parmi toutes les caractéristiques que l'on attribue à Naples, l'image d'une ville chaotique est probablement celle qui est le plus répandue. «Le chaos, au sens concret de désordre, d'animosité de la foule, de densités humaines excessives, de rues encombrées par tous les moyens de locomotion, de cris, [...] de la polyphonie désordonnée de l'espace public, constitue une constante des représentations de Naples» (Cattedra 2003a). Or, ce chaos n'est pas nécessairement perçu comme dangereux (bien qu'il puisse l'être, comme nous en parlerons plus loin). En effet, R. Cattedra rappelle que Walter Benjamin précise que plutôt qu'une ville chaotique, Naples est une ville «poreuse», caractérisée par les *possibles* et le *circonstanciel*. Selon l'auteur, cette qualité napolitaine permet à la ville d'admettre d'autres identités, de «les accueillir plastiquement dans sa porosité» (Cattedra 2003a). La condition toutefois de cet accueil est la capacité de l'étranger de faire preuve de débrouillardise. Car il existe à Naples un ethos revendiqué, différent du reste de l'Italie : «l'être napolitain» (*la napoletità*) qui occupe dans l'imaginaire napolitain une valeur plutôt positive avec, entre autres l'art de la débrouillardise (*l'arte d'arriangiarsi*), à la fois nécessaire et source de fierté. L'auteur propose donc deux façons d'appartenir à Naples: par une appartenance de naissance (par ailleurs fragmentable et différentielle: on peut se sentir Napolitain, mais aussi plus précisément d'un quartier) et par une appartenance participative.

1.4 La criminalisation de l'immigration: un phénomène européen

Dans *L'immigration et la «pensée de l'État». Réflexions sur la «double peine»*, Abdelmalek Sayad souligne que depuis le 19^e siècle, l'État nation est devenu un vecteur identitaire puissant, particulièrement en Occident, agissant sur les représentations à la fois comme produit historiquement et socialement déterminé et à la fois comme force structurante (c'est-à-dire comme principe organisateur des représentations collectives). Aussi, les représentations de l'État et de l'immigration sont indissociables car cette dernière représente en quelque sorte les limites du premier, représente ses frontières qui sont géographiques, mais aussi morales. Sayad écrit que:

l'immigration, ou, en d'autres termes, la présence au sein de la nation de « non-nationaux » [...] outre qu'elle perturbe tout l'ordre national, qu'elle trouble l'ordre fondé sur cette séparation ou la ligne de frontière entre ce qui est national et ce qui ne l'est pas et, par là même, perturbe et trouble l'ordre fondé sur cette séparation, porte atteinte à l'intégrité de cet ordre, à la pureté ou à la perfection mythiques de cet ordre et donc au plein accomplissement de la logique implicite de cet ordre.⁹

Outre la dimension symbolique agissant sur les représentations collectives, les technologies de production des sociétés postindustrielles rendent incongrue l'immigration. En effet, comme l'explique Salvatore Palidda (1999a), ces « innovations technologiques ont permis de réduire énormément la quantité de main-d'œuvre et de redéployer le processus productif selon des logiques flexibles. » La mondialisation économique favorise la délocalisation de la production dans le but d'en diminuer les coûts et « explique l'adoption de politiques opposées à l'émigration, car [la délocalisation] implique le bridage et donc la fixation de la force de travail dans les sociétés locales » (Palidda 1999a: 43).

Le passage à une économie mondialisée, maintenant que l'information, les marchandises et les gens voyagent à une vitesse qui défie la réalité géographique et que les identités nationales deviennent de plus en plus poreuses et moins étanches, fait partie du contexte influant sur la perception de l'insécurité. La délocalisation de la production et la tertiarisation de l'économie globalisée entraînent une gestion de la production et des flux des marchandises qui transcendent aujourd'hui les entités nationales. Comme le décrit Anthony Giddens dans *Les conséquences de la modernité* (1994), cette situation inédite requiert une nouvelle forme de confiance de la part des acteurs sociaux. En effet, les compétences de travail étant de plus en plus pointues d'une part et celui-ci étant délocalisé d'autre part, obligent les populations à faire continuellement confiance en des *experts* inconnus et lointains qui gèrent leur sécurité, argent, famille, etc. Bien qu'elle soit nécessaire à la vie contemporaine, cette nouvelle forme de confiance participe peut-être au sentiment d'insécurité diffus ressenti par les acteurs sociaux, lequel peut également se traduire dans les discours criminalisant l'immigration, notamment en ce qui concerne le marché du travail.

Outre ces aspects macroéconomiques, d'un point de vue politique, la construction de l'Union Européenne, requiert une protection renforcée de son

⁹ Sayad 1997: 14

territoire et de sa citoyenneté impliquant *de facto* un contrôle accru des mouvements migratoires. Comme le mentionne Andrea Rea, la politique rigoriste et policière aux frontières instituée par les états membre de l'espace Schengen, favorise, comme il en est pour toutes formes de prohibition, un marché économique de l'illicite ; en effet, alors que l'immigration était une affaire d'État, notamment à l'ère fordiste, la dérégulation et la prohibition des mouvements migratoires ont contribué à l'établissement d'un véritable marché de l'immigration. Ainsi, ses politiques contribuent à la fabrication des sans-papiers. (Rea 2002, Ruggiero 2002). Le nouvel ennemi semble être identifié comme venant des migrations en provenance des pays en voie de développement, incarnant à la fois une menace d'ordre économique (l'immigration cause, dit-on, le chômage des nationaux), sécuritaire (de par la construction de liens entre terrorisme, crime organisé et immigration clandestine), et identitaire (l'immigrant, de par sa différence, met en péril la cohésion culturelle du groupe)¹⁰.

L'établissement de cette perception d'une vaste menace multiforme pesant sur la sécurité intérieure des pays européens a contribué au renforcement des dispositifs de contrôle et à l'uniformisation des politiques de sécurité européennes, suivant une logique globalisante, qui visait le « contrôle du risque » généré par ces phénomènes plutôt que l'élaboration de réponses appropriées à leurs spécificités. En effet, loin de prendre en considération les différences résultant tant de la nature criminelle ou déviante de ces phénomènes que du degré de gravité de menace que ceux-ci représentaient pour l'ordre et la sécurité publics, le discours public dominant s'est articulé autour de l'existence d'une menace potentielle et multiforme pour la sécurité intérieure, laquelle, une fois reconnue comme telle, devait être fermement réprimée (Bancel et Tsoukala 2003: 5-6).

Dans ce contexte de malaise social, les discours publics et médiatiques traitant du phénomène migratoire, ont connu depuis les années '90, un changement de ton. On assiste en effet à une criminalisation de l'étranger rendant ces derniers coupables des malaises présents dans nos sociétés actuelles; selon Bancel et Tsoukala, «la plupart des professionnels de la gestion de la sécurité en Europe s'accordent ainsi sur le fait que l'immigration alimente la petite délinquance et les violences urbaines, tout en étant liée à des réseaux de criminalité organisée, voire à des réseaux terroristes» (Bancel et Tsoukala 2003: 6). Or, cet amalgame occulte les

¹⁰ Les événements du 11 septembre 2001 survenus à New-York alimentent cette représentation, d'autant plus que l'immigrant, particulièrement musulman, est perçu comme en voulant aux valeurs modes de vie occidentaux. (Paliddà 1999a)

facteurs de l'insécurité, gommant les différences significatives entre les délits et, surtout, écartant des raisons et des contextes des délits.

Que ce soit pour des raisons symboliques, économiques ou politiques, on assiste aujourd'hui à une ambivalence, dans le discours public, face au phénomène migratoire. Bien que l'immigration soit parfois nécessaire (dans les secteurs de l'emploi par exemple, ou pour des raisons démographiques), les migrants eux-mêmes sont souvent pointés du doigt comme des facteurs d'insécurité. Or cette insécurité leur est rarement attribuable. Toutefois, il est possible de penser que les raisons de ce sentiment d'insécurité sont également des facteurs favorisant l'immigration particulièrement quand on examine la précarité des emplois, le travail informel, etc. Les immigrants en deviennent donc le visage, occultant alors les raisons de l'insécurité par leurs effets. La figure de l'immigrant devient alors acteur d'une histoire qui n'est pas la sienne, divertissant des réels facteurs de précarité et d'insécurité, tout en altérant le rapport qu'ont les citoyens d'avec les immigrants.

Parmi toutes les formes d'immigration, l'immigration clandestine est probablement celle qui est la plus médiatisée. Dans les prochaines pages, c'est par l'exemple d'un rapport produit pour la Communauté Européenne (aujourd'hui l'Union Européenne (UE)) que nous mettrons en lumière quels genres d'amalgames existent autour des questions migratoires.

1.4.1 L'exemple d'un rapport de la Communauté Européenne (UE)

Prenons le cas de ce document produit pour l'Union Européenne s'intéressant à la « lutte contre l'immigration clandestine »¹¹. Cherchant à enrichir la réflexion autour d'enjeux liés à l'immigration clandestine dans l'espace Schengen, l'amalgame proposé par l'auteur entre des phénomènes juridiquement distincts soit la délinquance, la microcriminalité, les violences urbaines, la criminalité organisée, l'immigration irrégulière et clandestine, aplanit considérablement la complexité de la réflexion entourant la gestion des phénomènes migratoires en Europe. À la lecture du rapport, on relève un saut sémantique entre différents phénomènes qui ne

¹¹ Rapport déposé par la délégation de l'Assemblée nationale pour l'Union européenne, sur la lutte contre l'immigration clandestine dans l'Union européenne, présent par M. Jean-Marie Bockel, député. (Bockel, Jean-Marie et al. (Délégation de l'Assemblée nationale pour l'Union européenne), 2002. *La lutte contre l'immigration clandestine dans l'Union européenne*, 50p.)

présentent pas toujours de liens cause à effet ontologiques, c'est-à-dire que ce n'est pas « naturellement » que l'immigrant se tournera vers des avenues informelles, voire criminelles. Citons ces quelques passages explicites. En ce qui concerne le rapport entre clandestinité et traite des humains et le crime organisé, le rapporteur écrit:

Les trafiquants utilisent les ressources que leur procure l'exploitation du « filon » des clandestins pour financer et étendre leurs autres activités telles que le trafic d'armes et de stupéfiants, et le blanchiment de l'argent. Le trafic d'êtres humains, notamment en provenance des pays d'Europe centrale et orientale, relève de la criminalité organisée au sens précis que l'Union européenne donne à cette expression. Il existe aujourd'hui une véritable économie « parallèle » de la clandestinité (Bockel et al., 2002; 11-12).

Ou bien encore dans ce passage: « En Europe, les flux migratoires se sont accentués depuis le milieu des années 1999 de sorte, en particulier, que 500 000 immigrés clandestins entrent en Europe occidentale, pour le plus grand bénéfice de trafiquants en lien avec la criminalité organisée » (Bockel et al., 2002; 45). L'auteur du rapport saute d'un phénomène à l'autre (clandestinité et criminalité organisée) comme si le premier menait invariablement au second. Or, sans nier l'existence de ces liens, cette explication n'est pas suffisante pour épuiser la complexité du phénomène. Comme le mentionne Palidda (1997), les réseaux de criminalité transnationaux ont à leur manière profités des restrictions à l'immigration, en offrant, non sans coût, la possibilité d'entrer dans le pays d'accueil par le biais d'activités aux frontières du formel et de l'informel, voire par des activités criminelles. Le chercheur italien parle dans ce contexte d'immigrants « otages » d'organisations criminelles qui deviennent le recours ultime pour la réalisation du projet migratoire. La situation à l'intérieur du pays d'immigration est, toujours selon Palidda, semblable. Les liens des immigrants avec la criminalité locale sont souvent une résultante de l'impossibilité de régulariser leur situation; ça peut être le cas, par exemple, d'immigrants entrés sur le territoire légalement, mais dont le permis ayant expiré est difficilement renouvelable, se sont vus recrutés par des organisations criminelles. Les liens entre criminalité organisée et immigration apparaissent alors plus comme une conséquence des restrictions à l'obtention et au renouvellement des titres de séjour, que d'une association implicite, qui va de soi.

L'immigrant comme figure périlleuse pour la sécurité intérieure, notamment urbaine, a connue une impulsion majeure depuis le début du 21^{ème} siècle. L'immigrant n'est plus seulement celui qui menace les emplois des locaux ou leurs identités culturelles, mais est également celui qui menace directement leur sécurité physique: il pose des bombes.

La préoccupation qu'inspire aux États membres l'immigration clandestine, encore renforcée par l'optique de l'élargissement et, dans une perspective particulière, par les leçons tirées des attentats du 11 septembre quant au contrôle de la circulation des personnes dangereuses ou suspectes, détermine pour une large part les attitudes nationales à l'égard des textes proposés par la Commission dans ce domaine (Bockel et al., 2002; 18).

Cet extrait, associant sans détour immigration clandestine et terrorisme, légitime du coup une attitude pour le moins méfiante des autorités qui présupposent que les clandestins sont, de par leur statut juridique à l'entrée du territoire, potentiellement des terroristes. Ce qui n'est pas une accusation légère. Il semble donc que même si les terroristes ne représentent qu'une portion infime dans les mouvements migratoires, légaux ou non, il semble que leur image occupe un espace démesuré dans l'imaginaire. De plus, l'association entre immigration clandestine et criminalité organisée, jette une ombre sur les raisons, que nous avons évoquées, qui font qu'une partie des mouvements migratoires ont recours au crime organisé pour permettre leur parcours migratoire.

Comme nous le verrons dans les prochaines sections, on assiste à l'établissement d'une logique discursive, relayée principalement par les médias, selon laquelle la seule présence des étrangers contribue à l'insécurité et au désordre dans les aires urbaines. Dans le contexte italien, quatre acteurs importants participent à l'établissement de cette réponse au sentiment d'insécurité: les politiques, les comités citoyens, les médias et les forces de l'ordre.

1.5 Des changements législatifs et politiques: une question de confiance

N. Dines (2002) rappelle que le tremblement de terre de 1980 avait terriblement secoué la ville: en plus du délabrement avancé des bâtiments du centre historique, la ville connût un accroissement de la pauvreté de ses habitants due à

l'économie informelle fortement chamboulée par les événements. De plus, les scandales de détournements des fonds publics par des réseaux de politiciens, entrepreneurs et figures de la Camorra, avaient exacerbés le manque de confiance des Napolitains en les institutions publiques.

L'auteur souligne que le début des années '90 apporte un vent de renouveau, porté par une série d'événements qui contribueront à changer l'atmosphère politique et publique. Rappelons, à l'échelle nationale, l'époque de *Mani pulite* («Mains propres») avec les fameux procès de *Tangentopoli* qui visaient à évacuer une classe politique corrompue et clientéliste. Puis, le changement vers un mode d'élection directe du maire, qui faisait partie d'une réforme électorale générale, a permis de renforcer les pouvoirs de la Mairie, évitant ainsi les guerres d'alliance que causait l'ancien système basé sur l'élection d'un maire par les membres d'un conseil rarement élus par un vote populaire. Par ailleurs, toujours selon Dines, le changement de direction de l'économie méridionale, fortement subventionnée, vers une économie du secteur tertiaire, alimentée par le tourisme, oblige les politiciens à prendre en charge l'image de Naples de sorte à la rendre plus attrayante et de la débarrasser de sa mauvaise réputation.

En effet, depuis longtemps déjà, au moins depuis le 18^{ième} siècle, Naples est perçue comme une ville sale, dangereuse, corrompue, chaotique et malsaine (pensons au derniers épisodes de choléra survenus dans les années 1970, dans les Quartiers espagnols, ou encore plus récemment, durant l'hiver 2008, aux tensions entre autorités municipales et l'agence de prélèvement des déchets qui ont laissé les ordures ménagères s'entasser dans les rues de la ville pendant plusieurs semaines¹²). Du point de vue touristique, la ville constitue une simple escale vers les Capri et Pompéi plutôt qu'une destination en soi. Des initiatives sont prises par le pouvoir municipal pour mettre Naples sur la carte des destinations touristiques.

1.5.1 La «renaissance napolitaine» et l'immigration

À partir de 1993, une nouvelle volonté politique de changer l'image de Naples entre en scène, incarnée par le nouveau maire Antonio Bassolino. Au long

¹² Voir notre photographie en annexe VI

de deux mandats à la mairie, de 1993 à 2007, le politicien cherchera à créer la «renaissance» de Naples par une série de mesures urbanistiques, politiques et culturelles. Celles-ci visaient à améliorer le paysage urbain et politique afin d'instaurer un rapport d'appartenance à la ville de sorte à ce que les citoyens souhaitent l'investir et en prendre soin. Outre les visées plus locales, ces mesures cherchaient à rendre Naples plus attrayante et sécuritaire aux yeux des touristes.

Pour faire fleurir l'industrie touristique, qui selon l'administration Bassolino, devait devenir le moteur économique de la ville, il était important d'agir sur la perception de la sécurité. Or cette dernière peut être influencée par la présence immigrante dans le décor urbain. Les problèmes liés à l'insécurité ne sont alors plus que l'affaire de police, mais aussi de la politique. Il est important de noter que l'interrelation que propose l'administration de Bassolino entre la sécurité urbaine, l'immigration et le tourisme n'est pas un cas isolé. Plusieurs contextes sociopolitiques ont pointés comme coupables les étrangers (qu'ils soient nationaux ou non) de l'insécurité; pensons aux provinciaux venus travailler dans le Paris du 19^e siècle, ou aux Afro-Américains dans le Chicago des années 1930. En Italie, c'est depuis l'arrivée sur la scène politique italienne de la Lega Nord que le discours discriminant envers les étrangers prend des proportions de plus en plus importantes.

Comme nous l'avons mentionné, le programme de «renaissance napolitaine», comportait un ensemble de mesures agissant sur divers secteurs. En voici quelques exemples. Une des premières cibles de l'administration de Bassolino, selon Amato (2006), visait la légendaire circulation napolitaine. En plus de nuire à la qualité de vie, l'intense circulation automobile contribuait à aggraver l'image négative que l'on se faisait de Naples à l'échelle internationale. Des mesures telles qu'un renforcement des réseaux de transports, la fermeture aux automobiles de certaines rues du centre rendues piétonnes, ainsi que la séquestration de 14 *piazze* (places), dorénavant inaccessibles au stationnement non réglementé (bien que ce dernier projet fût accepté non sans grogne de la part de certains citadins qui utilisaient à cet effet ces *piazze*), ont contribué à soulager quelque peu les engorgements.

Un autre volet important du changement urbain, insiste Amato, consistait à la réfection et à la réappropriation par le public du patrimoine immobilier du centre historique. C'est d'abord une association privée, *Napoli Noventavove*, qui, avant même le projet de «renaissance napolitaine» promue par les instances publiques, a lancé le bal par la création du projet des *Monumenti aperti* («Monuments ouverts»), plus tard institutionnalisé en le *Maggio dei monumenti* (le «Mai des monuments»). Ce projet, qui a connu une résonance à l'échelle mondiale, comprenait un ensemble d'événements dont des visites de lieux historiques de la ville, des expositions, des performances d'artistes. Il contribua à renforcer l'intérêt municipal pour la rénovation des bâtiments ciblés ainsi que l'intérêt général des citoyens et des touristes pour le patrimoine architectural et culturel napolitain.

Pour Dines (2002), la venue du G7 à Naples en 1994 a probablement été l'événement phare du projet de renaissance de la ville. En effet, cette rencontre des hauts dirigeants politiques occidentaux donnait une vitrine d'exposition mondiale et la possibilité aux instances municipales et nationales de présenter un nouveau visage à la ville boudée par le tourisme. La fermeture aux automobiles et la réfection du pavé de la plus grande piazza de Naples qui était devenue un immense *parking* à ciel ouvert, la Piazza del Plebiscito, en est son symbole le plus éloquent. En plus des cinquante-cinq milliards de liras italiennes (près de trente mille Euros) octroyées par le gouvernement national pour la rénovation rapide du centre historique (pavement de rues, réfection de fontaines, de bâtiments, nettoyage des rues de la majeure partie des carcasses d'automobiles), une grande portion du centre historique fut fermée au public et 8 000 soldats de l'armée ont été déployés pour assurer la sécurité dans les rues de la ville. Les sans-abris ont été placés dans des chambres d'hôtel en périphérie et le commerce ambulancier ainsi que les manifestations furent interdites pour toute la durée du Sommet (Dines 2002).

Comme explique l'auteur, une grande partie des efforts fut concentrée à la Piazza Garibaldi, vu sa centralité et sa haute visibilité pour les dirigeants politiques et journalistes présents au sommet (la place, en plus d'être le lieu d'accueil des journalistes étrangers, se trouvait sur le trajet de l'aéroport vers les hôtels du littoral où logeaient les politiciens). Trois milliards de liras furent octroyées pour son

réaménagement, qui ont servi à repaver la place, reverdir les pelouses et renforcer une présence policière sur la place. Pour toute la durée de l'événement, la vente ambulante fut interdite sur les pourtours de la place, prétextant qu'elle donnait une image qui n'était pas représentative de l'«être napolitain» (*napolenità*). Cette décision prise par le préfet de police en collaboration avec le conseil municipal fut justifiée dans un journal local en affirmant que la présence des vendeurs ambulants présentait une fausse image de Naples. L'*Assessore alla Normalità* (délégué aux affaires commerciales) de l'époque réagit dans le quotidien *La Repubblica* en ces termes (tel que cité par Dines): « This is the period when the city is most choked up with blacks, but in a few weeks time they will disperse to work in the countryside. In the meantime, however, they will have to move towards the periphery or neighbouring towns » (Dines 2002,16).

L'intérêt ainsi que les efforts déployés suscités par cet événement contribuèrent à sédimenter, dans les discours publics, le rapprochement entre le chaos décrié et la présence immigrante. Ainsi, le sommet du G7 terminé et les vendeurs ambulants revenus à leurs postes de vente habituels, les médias ont vite déploré un retour rapide des activités des immigrants sur la place. Pour continuer à marquer son intérêt à changer le visage de la piazza, le conseil désigna (bien que quelques années plus tard) un «marché ethnique» sur la via Bologna, où les vendeurs ambulants munis d'un permis officiel payé auprès des autorités municipales, pouvaient vendre exclusivement des objets d'artisanat africain, de sorte à le rendre intéressant d'un point de vue touristique. À l'heure actuelle, ce marché existe encore, bien qu'une partie des activités qui s'y déroulent se fasse de manière informelle. En effet, les vendeurs qui y sont présents n'ont pas tous des permis, et même si la plupart de ceux qui en ont (ils sont généralement reconnaissables parce que souvent munis d'une table et des chaises, les rendant du coup moins mobiles à l'approche de la police) vendent des produits d'Afrique, bon nombre d'entre eux vendent aussi vêtements, casquettes et chaussures, souvent contrefaits. Mais cette «semi-formalité» ne durera probablement pas. Il existe un plan de réaménagement de la place en vigueur depuis l'an 2000, qui vise une restructuration complète selon les plans d'un architecte français, Dominique Perrault. Les plans de celui-ci présentés sur son site Internet

(www.perraultarchitecte.com)¹³, relève d'une esthétique qui est bien loin de celle qu'arbore la piazza aujourd'hui. Les plans du secteur de la gare centrale cherchent à présenter une image au diapason avec le standard des grandes villes européennes: galerie marchande, espace dégagé et épuré, etc.

Lors d'une rencontre avec le maire adjoint Sabatino Santangelo, il m'a été confirmé qu'une des mesures prises par l'administration serait d'y interdire entièrement la vente ambulante (donc aucun octroi de permis) et, qu'en remplacement, serait prévu un espace contenant un nombre limité de places en périphérie de la ville, comme ce fut le cas pour les vendeurs ambulants africains de Harlem dans les années '90 (Stoller 1996). À l'instar des changements opérés à la gare de Roma Termini¹⁴, l'administration municipale napolitaine cherche à changer l'image d'un lieu dont la perception est celle d'un endroit sale, désordonné et dangereux pour la sécurité des citoyens. Ces changements ont surtout trait à l'«assainissement» des lieux des itinérants, vendeurs ambulants et autres exclus sociaux. Une figure détonne et se détache du grouillement du paysage urbain et vient à être pointée du doigt comme symbole du désordre: l'étranger.

1.6 Médias, police, comités citoyens: la perception de l'immigrant

Même si, contrairement aux métropoles coloniales, l'immigration en Italie est un phénomène relativement nouveau, reste qu'il ne passe pas pour autant inaperçu. À l'image de ce qui se passe à l'échelle européenne, il semble y avoir la présence d'un discours qui fait l'amalgame entre immigration irrégulière/clandestine et criminalité: parce qu'il est irrégulier, l'immigrant sans permis de séjour est hors-la-loi et parce qu'il est hors-la-loi, il est délinquant et menaçant pour l'ordre public.

En Italie, la préoccupation populaire face au phénomène migratoire connaît un tournant significatif dans le début des années '90; Maneri note (1997) qu'en 1992 précisément, la proportion des événements relatant un acte de délinquance d'un immigrant s'est vue doublée tandis que, inversement, les articles portant sur

¹³ Consulté le 1^{er} octobre 2008, voir notre image en annexe V

¹⁴ Suite à un réaménagement dans l'architecture et la configuration de la gare centrale de Rome, Roma Termini, la sécurité des lieux semble s'être considérablement améliorée, du moins selon article du *Il Mattino* (édition du 3 mai 2000) en faisant l'éloge, suggérant une approche similaire pour la gare de Piazza Garibaldi à Naples.

des actes de xénophobie ont considérablement diminué. La manière de traiter l'immigration se transforme dans les médias, en la traitant dorénavant selon des questions concernant l'illégalité et le désordre et en faisant apparaître un nouvel acteur, les comités de citoyens, protestant contre ce désordre et donc, par ricochet, contre l'immigration.

1.6.1 Immigration et médias italiens

Maneri explique qu'au début des années '90, les médias italiens changent la manière de traiter l'information entourant les questions migratoires:

on assiste même à la naissance d'un nouveau sous-genre de la chronique citadine, avec sa propre modalité constante de traiter les événements [...] La structure portante de ce sous-genre est donnée par un canevas narratif dont le gros morceau est constitué par un premier «acte» consacré à la narration, entre le mythologique et le «mobilisant», du désordre dans lequel serait tombé le quartier sous le «siège» des immigrés. Le lecteur est entretenu pour la plupart de l'article par une description stéréotypée des rumeurs sur les méfaits des immigrés qui «sont emparé [sic] du quartier» (Maneri 1997: 55).

Marcello Maneri relève (1997) que, dans les médias, le thème de la criminalité des immigrants sert trois fonctions. D'abord, ce thème sert de «structure inférentielle» offrant un canevas à l'interprétation d'événements ambigus par l'utilisation d'images connues du sens commun pour expliquer et comprendre le phénomène. Deuxièmement, il peut servir de trame narrative pour la rédaction d'histoires que l'on sait qui «fonctionnent» car déjà présentes dans l'univers médiatique. Troisièmement, cette thématization devient une *valeur-nouvelle*, c'est-à-dire qu'elle intervient dans la sélection de ce qu'est une «bonne nouvelle».

L'influence des comités de citoyens est considérable dans la propagation d'un sens commun associant immigration et criminalité dans les médias. Comme le mentionne Maneri, les comités citoyens sont apparus en Italie dans certaines grandes villes (Milan, Florence, Turin, par exemple. Le phénomène connaît moins d'importance à Naples) surtout depuis la fin des années '80. Il existe plusieurs types de comités citoyens s'intéressant à des thématiques diverses, telles que la lutte pour des logements abordables, un environnement plus sain, pour plus de services sociaux, pour de meilleures écoles, etc. Nous nous intéresserons aux actions des comités citoyens luttant pour plus de sécurité et contre la dégradation urbaine,

notamment celle attribuée par la présence étrangère dans la ville (prostitution, vente de drogue, campements « abusifs », vente ambulante). D'abord formés principalement par des leaders apolitiques (entrepreneurs, commerçants, citoyens), se sont joints à ces comités de plus en plus fréquemment des politiciens locaux, le plus souvent venant de partis politiques prônant une restriction et une fermeture rigides à l'immigration. L'auteur explique l'émergence de cette forme d'organisation civile par un contexte politique et économique faible. Maneri souligne la « réduction des ressources disponibles connue depuis la fin des années 1980, l'affaiblissement du système de garanties, la déstructuration sociale due aux processus de restructuration et de démantèlement industriel, l'absence de réponses – sauf que sécuritaires- aux problèmes sociaux urgents » (Maneri 1997: 61), comme des facteurs à considérer lors de l'analyse de leur apparition.

Les politiciens de l'après *Mani Pulite* ont vu en cette forme d'organisation un vecteur important permettant de tisser des liens plus directs avec la population. En effet, ce nouveau contexte politique a certainement joué un rôle dans l'adoption d'un sens commun offert par ces comités qui identifient la présence immigrante comme source d'insécurité urbaine. Comme nous le verrons plus loin, c'est avec les concours des médias et de la police que les comités citoyens réussissent à influencer, grâce à d'efficaces méthodes de communication, le discours et l'opinion publics concernant les dangers de la présence étrangère.

Une des stratégies utilisées par les comités citoyens pour imposer leurs préoccupations sur l'espace public consiste à ce que les initiatives des comités produisent eux-mêmes un événement journalistique. Diverses stratégies peuvent être utilisées: en faisant parvenir un communiqué aux agences de presse locales, ou bien en faisant parvenir aux journaux des documents produits par eux relatant leurs activités, ou encore en leur envoyant de nombreuses lettres ouvertes. Leurs actions vis-à-vis des médias se sont révélées si efficaces que les comités se sont vus devenir la source privilégiée pour leurs événements, marginalisant même les communications de la police (Maneri 1997: 62).

Ces communications, en plus de servir à la part d'informations locales du média, utilisent habituellement déjà un langage d'indignation pour décrire les zones

de «désordre» et «dégradation», servant aux journalistes une description sensationnaliste du décor urbain. Ainsi, pour Maneri,

l'attribution de l'origine de la dégradation à l'arrivée des immigrés, les narrations des menaces et des violences «subies par les citoyens»; la demande d'expulsion [sic] ou de répression préventive -qui implique un soupçon de culpabilité- envers les campements nomades ou les *viados*¹⁵ et prostituées, sont tous des éléments récurrents dans les documents produits pas les comités et qu'on retrouve dans les chroniques de mobilisations, de dé-squattements et de perquisitions (Maneri 1997: 62).

Des motivations économiques viennent s'ajouter: de fait, l'auteur fait état de comités citoyens qui, en échange de la publication de communiqués, lettres et reportages concernant leurs activités, proposent d'augmenter les ventes du journal en promettant que leurs membres achèteront régulièrement ledit journal.

L'équation entre immigration et désordre est devenue dans le discours médiatique un caneyas discursif utilisé dans la production de nouvelles traitant de la migration. On assiste, tel que le sociologue italien Alessandro Dal Lago l'explique dans *Non-persone, l'esclusión di migranti in una società globale*, à l'emploi dans le discours des médias à une «tautologie de la peur»: un énoncé tautologique survient, selon Dal Lago, quand le simple fait d'énoncer un phénomène (par exemple la délinquance des immigrants) démontre la réalité de l'énoncé. En d'autres termes, une situation, surtout lorsque le sentiment de peur intervient, devient objectivement vraie à partir du moment que les acteurs impliqués la définissent comme vraie. Quelques conditions sont toutefois requises pour qu'une situation soit définie, dans les médias, comme alarmante, comme il en est le cas à propos de l'immigration clandestine. D'abord, il doit avoir une volonté de la part de certains acteurs de définir la situation. Deuxièmement, ces acteurs doivent en avoir le droit, doivent bénéficier d'une légitimité reconnue. En dernier lieu, pour qu'une situation puisse être définie comme un péril objectif, le média doit être capable de faire preuve d'«agenda-setting», c'est-à-dire, qu'il soit en mesure d'imposer ce qui relève de l'intérêt public (Dal Lago 1999).

Dans le cas de l'immigration, on assiste à la production et reproduction d'un sens commun, (dont l'origine est par ailleurs floue), construisant l'immigrant

¹⁵ *Viado*: travesti ou transsexuel, le plus souvent d'origine brésilienne, qui se prostitue.

comme ennemi de l'ordre social. Outre que sécuritaire, la menace potentielle que représente l'immigrant concerne aussi les valeurs culturelles et sociales de la communauté d'accueil. En effet, l'immigrant apparaît dans le sens commun, relayé par le discours médiatique, comme une source de dégradation non seulement de l'environnement urbain, mais également des valeurs civiles (notamment en ce qui concerne la façon de se comporter en public). Dans cette perspective, parce que l'immigrant est associé à la délinquance, cette dernière ne relève alors que de lui, c'est en quelque sorte l'immigrant qui est le responsable de la délinquance, comme si ce phénomène était extérieur à la société d'accueil. L'immigrant, pour utiliser les mots de Sayad (1997), est susceptible à la «double peine»: celle liée au délit qu'il a effectivement commis (s'il y a lieu) et celle liée au fait d'être étranger et, par le fait même, coupable d'incarner le potentiel déstabilisateur pour la société d'accueil. L'auteur argue qu'en plus d'être déplacé géographiquement, l'immigré représente un déplacement d'ordre moral, se concrétisant par exemple par une incapacité de communiquer dans la langue de la société d'accueil ou bien par le fait de transgresser des codes culturels implicites. Ce déplacement d'ordre moral se traduit dans la construction d'un étranger lointain, difficile voire impossible à cerner, imprévisible, inconnu. Ces craintes renforcent la vision répandue qu'il est nécessaire de surveiller l'étranger et de le contrôler.

Ces représentations de l'étranger sont non loin de rappeler certains travaux de Frantz Fanon et d'Edward Said, traitant respectivement des rapports entre colons et colonisés et de l'orientalisme.

Dans *Les damnés de la terre*, Fanon rapporte une image de l'indigène dans la colonie comme un être «déclaré imperméable à l'éthique, absence des valeurs, mais aussi négation des valeurs. [...] En ce sens il est le mal absolu. Élément corrosif, détruisant tout ce qui l'approche, élément déformant, défigurant tout ce qui à trait à l'esthétique ou à la morale.» (Fanon 2002: 44). De ce portrait est sous-entendu que le colonisé est coupable simplement parce qu'il est. Edward Said relève également une tautologie similaire à l'endroit de l'Arabe, notamment de la part d'administrateurs coloniaux à l'époque de l'Égypte colonisée: «son crime: l'Oriental est un Oriental». (Said 1980; 54). Ces formules tautologiques font écho à ce que nous mentionnons plus tôt à propos des observations de Dal Lago. Ainsi,

l'étranger est traversé d'idées, de textes, brefs de représentations, qui bien que dynamiques, ne sont pas nécessairement tirées de ses expériences. Les questions liées au pouvoir et au savoir sont à considérer attentivement lors de l'examen de ces représentations. En effet, pour chacune des situations que nous venons d'évoquer, que ce soit pour le cas de immigrants dans la presse, du colonisé ou bien de l'«Oriental», il est important de porter un regard sur les producteurs de ces savoirs. Ces exemples étant tous issus de rapports de force inégaux, les savoirs produits sur l'une et l'autre partie, particulièrement en ce qui concerne la partie défavorisée, sont complètement pénétrés de ces rapports de force qui sous-tendent les canevas des discours. Ainsi l'immigrant, l'indigène, ou l'Oriental n'est pas maître de sa représentation, n'a pas (ou peu) de voix.

1.6.2 Population étrangère, police et comité citoyens

Dans un article intitulé *Polizia e immigrati: un'analisi etnografica*, se basant en bonne partie sur des entretiens obtenus de policiers et d'immigrants, Salvatore Palidda (1999b) nous renseigne sur les rapports entre la police et la population étrangère en Italie. Alors que le rôle de la police dans le contrôle de l'immigration existe depuis la naissance des États-nations, l'immigration est aujourd'hui devenue un enjeu central dans la gestion de la sécurité publique du pays d'accueil. Palidda rappelle que déjà dans les années '80, les services secrets européens avaient déjà identifié l'immigration comme une menace, soit démographique soit politique. Les nouveaux contextes politiques et économiques liés à la globalisation, tels la délocalisation de la production (qui engendre le contrôle du travail transcendant les frontières nationales) et la formation de l'Union Européenne (qui confère une certaine protection de la citoyenneté européenne vis-à-vis des «extracommunautaires» en transférant un degré de pouvoir à Bruxelles), permet de répondre à cette logique, contribuant à mettre en évidence l'immigrant comme figure périlleuse pour la sécurité urbaine.

Appuyés de témoignages recueillis au cours d'entretiens, l'auteur souligne les procédures arbitraires qui ont cours dans les octrois et renouvellements de permis de séjour, lesquelles contribuent au développement d'un marché noir des régularisations. Ainsi, argue l'auteur, cette situation défavorise certainement les

sujets les plus faibles, surtout parce qu'en plus d'être privé d'un capital économique nécessaire pour une immigration toujours plus coûteuse, ils manquent d'un savoir-faire culturel, l'*arte d'arrangiarsi* (l'art de la débrouille), indéniablement nécessaire. Les expériences relatées par Palidda présentent le parcours vers une régularisation comme une véritable loterie, les règles étant flexibles et pouvant favoriser ou défavoriser arbitrairement un sujet donné. En fait, aux yeux des immigrants, toujours selon les témoignages relatés par Palidda, plus que les seuls processus de régularisation, c'est toute la «légalité» qui apparaît négociable: qui connaît les bonnes personnes et dispose de suffisamment d'argent, peut gagner le droit de jouer avec les frontières entre la régularité et l'irrégularité¹⁶.

Il semble, argumente Palidda que la police ait tendance à prendre pour acquis l'opinion publique dans la définition de ce qu'est un problème de sécurité. Souvent, poursuit-il, cette définition inclut l'idée que la seule présence ou regroupement en public d'immigrants constitue une menace pour la sécurité urbaine. La description de l'immigrant délictueux s'affirme donc, dans les représentations collectives, par le concours des comités citoyens, des médias et de la police jusqu'à ce que la seule présence des immigrants dans le décor urbain présente un péril pour les citoyens. Le délit n'est alors même plus nécessaire à une intervention policière qui dans ce cas prétexte l'«assainissement» des lieux des nomades, slaves, marocains, prostituées, *viados*, clochards, immigrants, clandestins, drogués.

Palidda soutient que cette intervention du sens commun dans le travail des policiers incite ces derniers à redéfinir leurs priorités et à rediriger leurs interventions. C'est alors que toute activité illégale auparavant considérée comme une infraction mineure devient plus grave lorsqu'un immigrant y est impliqué: par exemple, la vente ambulante devient recel. Des mesures dissuasives sont également prises par les autorités policières, allant de l'arrestation à l'accompagnement au poste pour photo-signalisation, aux prises d'empreintes digitales (Palidda 1999b). Ce genre de pratiques exacerbent et reproduisent les logiques d'exclusion

¹⁶ «La maggioranza degli immigrati sembra avere appreso che in Italia è indispensabile imparare ad *arrangiarsi*, conoscere le persone «giuste», e soprattutto, disporre di soldi per potersi pagare il «diritto» di giocare tra regolarità e irregolarità » (Palidda 1999b: p.86).

auxquelles sont confrontés les immigrants. Dans certains cas, ils «ne se présentent même pas parce qu'ils ont peur de la police suite à quelques interpellations qu'ils ont subies, ou encore suite à des contraventions ou procès verbaux dont ils ont fait l'objet.» (Palidda 1997: 233).

Plusieurs recherches, notamment menées par Palidda, (1994, 1997, 1999, 2003, 2004) démontrent que les plaintes formulées à l'endroit des immigrants peuvent être tellement pressantes, qu'elles poussent la police à s'intéresser à des événements qui par ailleurs ne seraient pas objet de délit. Maneri (1997) note quelques effets qu'ont eues les interventions des comités citoyens sur les pratiques de la police. Premièrement, les lettres, appels, pressions et signalisations continues de la part des comités, conjugués à des campagnes de presse, concernant le commerce de la drogue, la vente ambulante, les prostituées étrangères, les campements «abusifs», ont poussés les forces de l'ordre à mener des interventions *ad hoc* telles des patrouilles, qui prirent éventuellement la forme d'une programmation systématique de dé-squattements, de perquisitions et de mobilisations, influençant substantiellement le travail de la police. Ces actions sont devenues une importante part des événements traitant de la criminalité et de la répression couverts par la presse. «En effet, naissant comme réponses à une «panique morale», ces interventions deviennent, de par leur visibilité, une composante en elles-mêmes de la perception de l'augmentation du phénomène prétendant traiter» (Maneri 1997: 64). La pression exercée sur la police influence leurs perceptions de ce qui préoccupe davantage la population et les amène à relayer à leur tour le sens commun véhiculé par les comités entourant l'immigrant-délinquant, prenant des ampleurs magnifiées dans la gestion de la sécurité urbaine. Marcello Maneri insiste que «[s]elon Palidda les appels urgents et les plaintes ne sont pas seulement des canaux pour la communication de la demande de sécurité aux polices, mais aussi le biais par lesquels ces dernières sont influencées à propos des crimes dont la population se plaint davantage» (Maneri 1997: 64).

Les changements dans les pratiques policières ont des répercussions également dans la propagation et la validation «scientifique» d'un sens commun associant immigré et délinquance, notamment par les statistiques. Palidda, (1997) dans le cadre d'une étude produite au milieu des années '90, relève certains effets pervers dans l'interprétation des statistiques concernant la délinquance et la

criminalité des immigrants en Italie. En effet, les études du chercheur italien ont montré que, entre autres, le taux de récidive n'est pas pris en compte dans l'évaluation du pourcentage de personnes immigrées présentes en prison, ce qui augmenterait la représentation statistique des immigrants délinquants, les mêmes personnes étant prises en compte à chaque délit, gonflant la proportion totale des immigrants présents en prison, confirmant ainsi leur mauvaise réputation.

Dans plusieurs grandes villes italiennes telles que Naples, Rome, Milan, Turin et Bologne, c'est aux alentours de la gare centrale que l'on trouve une plus forte concentration des étrangers. La présence d'auberges et pensions à prix modiques, de commerces en tous genres, d'agences de voyages, de restaurant, sont des éléments qui favorisent une connotation pluriethnique de ce type de lieux (Cattedra 2003b). À Naples, c'est à la Piazza Garibaldi que la présence étrangère se fait le plus voir. Aussi, cette place est devenue le principal lieu de nos investigations.

1.7 Commerce et population immigrante sur Piazza Garibaldi

La Piazza Garibaldi est un lieu de passage très fréquenté à Naples. Cette place centrale est importante tant par sa position géographique que par ce que l'on y fait. Décrite dans les médias comme la «carte de visite» (*biglietto da visita*) de la ville, Piazza Garibaldi a fait couler beaucoup d'encre depuis une quinzaine d'années. Selon Nicholas Dines (2002), depuis la venue en 1994 de ce qui était alors le G7 et devant l'impossibilité de changer la «nature profonde» de cette place qui s'articule autour du commerce, associations d'entrepreneurs, comités citoyens, médias et politiciens ont commencé à associer le piètre état de la place avec la présence étrangère. Or, les alentours de la Ferrovia¹⁷ sont depuis des décennies sujets de préoccupations. Fabio Amato rappelle dans *Voci e Volti dei nuovi napoletani*, que déjà depuis les années '60, les autorités municipales tentent sans succès de «restyliser» la place, comme le raconterait déjà en 1963 un article du *Il Mattino*, déplorant le trop rapide retour au chaos habituel. (Amato 2006)

¹⁷ Une autre appellation pour le quartier, inspirée de la proximité de la gare.

Le caractère commercial de Piazza Garibaldi connaît une origine bien antérieure à son caractère multiethnique. Comme l'écrit Pessetti, cité par Dines (2002):

More than anywhere else in Naples, the station area's economy has long been based on intense commercial exchange as a result of its proximity to the city's principal road and rail system and some of its main street markets. The piazza and its immediate environs also traditionally attracted a high number of unlicensed street traders and vendors of contraband or stolen merchandise as well as a more or less stable host of swindlers (such as the infamous *paccottari*), which occasionally gave rise to conflicts with local shopkeepers (Dines 2002: 8).

Le climat d'informalité, tel que décrit ci-dessus et dans lequel se déroule les activités principalement marchandes sur la place, existe donc bien avant l'arrivée des groupes immigrants. Les raisons qui font que depuis le début des années '90, les préoccupations populaires face à la piazza pointent les activités des immigrants comme unè des causes de sa dégénérescence restent donc à être éclairées.

Dans cette perspective, la Piazza Garibaldi n'est-elle qu'un décor pour les activités qui s'y déroulent ou bien est-elle même un acteur dans la construction de ces activités? Ces questionnements connaissent une résonance plus générique en anthropologie. Quelle importance le lieu revêt-il lors d'une enquête ethnographique ; dans quelles mesures intervient-il dans la production de sens, est-il un cadre pour l'action ou bien un acteur de l'action ? Il s'agit en effet de réfléchir sur la mémoire d'un lieu, qui serait «correspondante à une sorte d'inertie territoriale, qui renvoie aux héritages de valeurs – tant symboliques que matérielles – consubstantiels au sens social attribué à des espaces, que ce soit des quartiers, des places, des rues, des lieux symboliques, de passage, d'échange et de rencontre» (Cattedra 2003; 12).

Au-delà de ces questions, force de constater qu'il est important d'embrasser une vision plus complexe du lieu ; par exemple, la notion de pouvoir, essentielle, permet de dynamiser l'approche à l'espace. Les usages et les appréciations d'un lieu diffèrent grandement selon les acteurs sociaux ; tous n'ont pas la même possibilité de les imposer, ce qui se reflète dans les politiques de gestion de l'espace. Ainsi les lieux sont contestés (*contested*) et sont sujets à des représentations multiples.

L'aménagement urbain à l'époque coloniale serait sans doute un des moments les plus évocateurs de la centralité du pouvoir dans l'aménagement de l'espace, plus particulièrement dans le rapport entre pouvoir, savoir et espace. Paul

Rabinow rappelle que l'urbanisme moderne connaît son essor à l'apogée de l'époque coloniale française, au début du 20^{ème} siècle. La planification urbaine consistait en un élément essentiel dans le programme de domination coloniale, dans le but d'établir un contrôle militaire, séparer les populations ainsi qu'établir un ordre tant du point de vue politique qu'esthétique (Rabinow 2003). L'auteur insiste sur l'importance du travail de Michel Foucault dans la problématisation des enjeux liés à l'espace, même si l'attention portée à ce dernier faisait partie d'une recherche philosophique plus large concernant la philosophie du sujet. En effet, bien que l'importance de Foucault soit, entre autres choses, son précieux apport quant à l'analyse du discours, Rabinow rappelle que les dimensions liées à l'espace figurent dans les préoccupations de l'intellectuel français: pensons par exemple à sa description de *Les Ménines* de Vélasquez ou encore, plus généralement à son analyse de la discipline des corps, dont sa célèbre description du *Panopticon* de Bentham. Ainsi, la façon de gérer un espace, les technologies, techniques, bref les savoirs qui le permettent, sont engendrés et engendrent des rapports de force qui doivent être tenus en compte à l'examen des usages et représentations d'un espace donné.

Nous avons dit que la Piazza Garibaldi est présentée dans le discours public (principalement les médias) comme la carte de visite de Naples, renforçant son importance symbolique. C'est la vitrine de Naples aux yeux du monde, mais c'est aussi là que le monde vient à la rencontre de Naples. Les usages de la place sont forts divers. Toutefois, les voix n'ont pas toutes le même poids ; la place étant principalement décrite comme un lieu dangereux, de perdition (vente de drogues, d'objets volés, prostitution), non pas comme un lieu de débrouillardise, où il est possible pour ceux qui sont autrement exclus des relations formelles, dont les immigrants surtout clandestins, de s'organiser une vie économique et sociale. Ainsi, comme nous le verrons plus loin, le discours médiatique entourant l'image de Piazza Garibaldi met de côté les expériences vécues, parfois positives d'acteurs autrement marginalisés.

C'est peut-être en partie par ses racines populaires que Piazza Garibaldi est devenue le lieu multiculturel de Naples. On y trouve les gares de trains et d'autobus, le port y est à proximité, y ont pignon sur rue de nombreuses pensions et petits hôtels à bas prix, c'est là, avec les quartiers de Forcella, de la Sanità, des Quartieri Spagnoli qu'on y trouve des appartements peu chers. La place abrite trois marchés et leurs vendeurs (de la Porta Nola, du Vasto et de la Duchesca), la présence migrante y est la plus visible en ville et a nettement modifié le paysage du secteur. Comme nulle part ailleurs, nous avons pu observer sur le terrain que les commerces y sont «multiethniques»: détaillants chinois, bijouteries pakistanaises, magasins d'importation «ethnique», coiffeurs africains et maghrébins, marchés d'alimentation slaves et maghrébins, vendeurs ambulants d'Afrique du Nord et Subsaharienne, Chinois et du sous continent indien, centre d'appels (*phone centers*) africains, sri lankais ou dominicains. Plusieurs «extracommunautaires» s'y rendent donc quotidiennement, pour y travailler, pour y acheter, pour rencontrer des amis ou des occasions d'affaires. Si bien que comme nous l'avons mentionné, Piazza Garibaldi est devenue un des endroits les plus importants dans le circuit commercial des gens et des choses à l'échelle méditerranéenne. Des petites manufactures improvisées dans les cuisines de femmes napolitaines aux centaines de grossistes chinois, en passant par la salle de montre de contrefaçons haut de gamme, des *paralleles* comme on les appelle (hyper sécurisée et liée à la Camorra), aux vendeurs de drogue, prostituées et chauffeurs de taxi illégaux qui travaillent la nuit venue, Piazza Garibaldi est un lieu majeur de toutes les activités formelles, informelles et illégales de Naples. Nous entendons par formelle une activité qui se fait en toutes conformités avec les règles législatives s'y appliquant. Une activité informelle serait une activité légale, mais qui ne respecte pas dans son déroulement les exigences législatives qui s'y rattachent. Par exemple, un vendeur ambulant peut vendre des marchandises dont l'acquisition et la vente sont tout à fait légales, mais dont l'exercice n'est pas autorisé par les autorités administratives locales. Et enfin, une activité illégale survient lorsqu'elle est interdite dans les lois d'une instance gouvernementale. Par exemple, il est illégal de vendre de la drogue. Dans le cas des vendeurs ambulants de Naples, la distinction entre l'informalité et l'illégalité est floue. Les marchandises vendues sur la Piazza Garibaldi ont des provenances très variées. En ce qui concerne les vendeurs ambulants africains auxquels nous nous

intéressons particulièrement, un des torts qu'on leur attribue est de vendre des objets de contrefaçon, des contrefaçons liées au domaine de la mode, en vendant des «faux» arborant des noms comme *Fendi*, *Prada*, *Louis Vuitton*. Or, la plupart des marchandises sont achetées localement chez des grossistes chinois, mais sont souvent modifiées par les vendeurs qui cousent eux-mêmes les étiquettes des grandes marques sur les sacs. Ces étiquettes sont obtenues des vendeurs ambulants africains par des locaux, napolitains, sur Piazza Garibaldi. Il y a contrefaçon au sens qu'il y a usurpation du nom des grandes griffes internationales, mais les sacs sont achetés légalement. Aussi, parmi ces sacs à main, les ambulants africains vendent d'autres objets comme des chargeurs et des boîtiers pour téléphones portables (objets qui sont quant à eux licites), cependant l'activité est informelle si le vendeur ne possède pas de permis de vente.

Avant de s'intéresser au contrefait, particulièrement à celui que l'on trouve à Naples, il nous apparaît pertinent de retracer brièvement l'histoire du mode de production des choses, lequel nous servira à mieux mettre en contexte l'ambivalence de l'objet contrefait.

1.8 À propos des objets et de leur production

Avec la révolution industrielle, le mode de production des objets s'est vu dramatiquement changé. Les observations de Marx à propos de l'Exposition universelle de Londres de 1851, soulèvent une rupture avec le rapport jadis entretenu avec les objets. En effet c'est durant cette période que Marx réfléchit sur le dépassement de la valeur d'usage par celle de la valeur d'échange des objets industriels. De voir les objets ainsi exposés, sous vitre et éclairés, institue une nouvelle relation avec l'objet qui ne peut plus être basée que sur l'aspect utilitaire. Marx écrit (ici cité par Agamben) « En évident contraste avec la matérialité du corps de la marchandise, il n'y a pas un seul atome de matière qui pénètre dans sa valeur... Métamorphosés en sublimes identiques, échantillon d'un même travail indéterminé, tous les objets ne manifestent plus qu'une seule chose, à savoir que dans leur production une certaine force de travail a été dépensée. » (Agamben 1998; 74) L'objet marchandise fétiche ne peut alors qu'évoquer son passé d'objet à valeur utilitaire, d'objet vécu comme y fait référence un passage d'une lettre de Rilke

reprise par Agamben qui désigne la marchandise comme « des choses vides et indifférentes, d'apparences de choses, de simulacres de vie » (Agamben 1998; 72), qui ne peuvent qu'évoquer à l'infini l'absence de ce type de rapport aux choses.

Ainsi, qu'il s'inscrive dans une perspective du plaisir individuel ou bien dans un système de références symboliques, la valeur de l'objet sériel est ambiguë. En effet, l'objet industriel étant dépossédé des évidences qui le caractérisait jusqu'à la révolution industrielle (l'identité de celui qui le fabrique, le lieu où on en faisait l'acquisition, le temps et les usages nécessaires à son obtention) doit tenter de se racheter de la perte d'*aura* (pour utiliser l'expression de Benjamin) propre à l'objet de série. Apparaît la marque de commerce servant de trait distinctif principal dans l'univers de la marchandise.

La marque agit sur la part symbolique de la marchandise, vantant les qualités immatérielles de l'objet, mettant de l'avant un concept, une idée, tout un mode de vie que serait sensé évoquer l'objet. Bruno Remaury décrit comme suit la relation entre la part matérielle de l'objet et sa dimension symbolique, portée par le discours produit autour de la marque de commerce:

Ce qu'institue l'épiphanisation croissante de la marchandise est un double mouvement de mise à distance de la réalité de l'objet et, simultanément, de mise à proximité d'un récit immédiat, accessible et «léger». C'est là le point central de ce raisonnement: plus le récit de marque s'institue et plus l'expérience liée à l'objet s'épuise; et plus l'expérience de l'objet s'épuise, plus l'institution du récit de marque devient nécessaire afin de rétablir la «réalité» de l'objet, de reconstruire son identité, de «recréer son aura.» (Remaury 2004: 111)

L'image médiatisée de la marque, alimentée par la publicité serait donc, selon Remaury, inversement proportionnelle à l'expérience réelle de l'objet: plus une image de marque est forte, plus l'évidence de l'objet est problématique. Il suffit de s'attarder aux publicités pour des objets luxueux (catégorie privilégiée de la contrefaçon) qui envahissent l'espace public: que vendent-ils exactement? Les qualités utilitaires ne sont que rarement exprimées et au final, c'est un concept, une idée, un désir qui est vendu.

La publicité joue un rôle de premier ordre dans la diffusion d'une image de marque. Selon Baudrillard, « la publicité est une parole prophétique dans la mesure où elle ne donne pas à comprendre ni à apprendre mais à espérer. Ce qu'elle dit ne

dispose pas d'une vérité antérieure (celle de la valeur d'usage de l'objet), mais une confirmation ultérieure par la réalité du signe prophétique qu'elle émet» (Baudrillard, 1968: 193). À l'instar de ce dont nous avons précédemment traité dans le cas de l'image de l'immigrant dans les médias alimentant et alimentée par une tautologie de la peur, peu importe que le discours entourant une marque soit vrai ou faux, il suffit au consommateur d'y adhérer pour que la promesse de l'image proposée se réalise. En effet, les discours des fabricants, désormais industrialisés au même titre que les objets qu'ils défendent, ne reposent pas sur une logique du vrai et du faux, ne reposent pas sur la réalité matérielle de l'objet en question; seul le discours entourant la marque devient le gage de sa valeur. Aussi, ce discours ne relève pas de l'expérience de l'objet pour lui-même.

La marque est aujourd'hui, dans nos vies de consommateurs, un important signe distinctif. Toutefois, même si la présence, toujours croissante, de la contrefaçon brouille quelque peu les frontières entre les différentes classes sociales, dont l'affichage d'une certaine marque de commerce pouvait être un indicateur parmi d'autres, le port de la marque influe les rapports sociaux. En effet, afficher une marque de commerce permet de clamer son appartenance à un groupe ou une communauté. Prenons l'exemple d'une recherche faite à Strasbourg, par une équipe dirigée par Fabien Ohl, sur le port des vêtements sportifs de marque, particulièrement auprès des jeunes des banlieues. Les résultats de l'enquête pointent, entre autres, que le port de ces vêtements est un moyen pour ces jeunes de s'approprier la ville (particulièrement le centre-ville, lieu des échanges commerciaux), de clamer une appartenance à un système de valeurs mettant de l'avant la culture matérielle. Porter, parfois de manière ostentatoire, de la «bonne» marque (donc pas n'importe laquelle), est un des éléments qui confèrent une «intelligibilité scénique» à ces jeunes qui sont par ailleurs souvent exclus et marginalisés. N'ayant que peu accès aux réseaux marchands du centre-ville, principalement pour des raisons économiques, les espaces publics deviennent pour eux les principaux lieux de rencontre et de «flânage».

«Comme dans les espaces publics les liens sociaux sont généralement faibles, les sociabilités sont «froides», cela renforce l'importance de la présentation de soi. [...] [D]ans nos observations, être présent, être vu, marcher, attendre ou parler en public constituent aussi différentes façons

d'être présent, voire de chercher à contrôler symboliquement l'espace.»
(Ohl 2001: 117)

Dans le cas des vendeurs ambulants africains de la Piazza Garibaldi de Naples, l'objet de marque (même s'il est contrefait) est un élément important dans la composition de son « intelligibilité scénique », c'est lui qui légitime en quelque sorte sa présence sur les lieux. En effet, c'est grâce à lui qu'il entre en contact avec la population, il devient le motif de l'interaction. Aussi, c'est par la vente de ces objets qu'il parcourt et « s'approprie » la ville. Pour plusieurs vendeurs ambulants africains, c'est grâce à la vente de contrefaçon qu'il assure le succès de leur projet migratoire, ou du moins, qui leur procure suffisamment d'argent pour demeurer sur le territoire. Il est intéressant de souligner que même si le vendeur ambulant africain demeure marginal dans le système économique mondial, il représente un des canaux de distribution importants de la marchandise contrefaite (du moins en Italie), laquelle est le symbole d'une popularisation des marqueurs identitaires autrefois réservés à une élite.

Dans le contexte de production sérielle de la marchandise, la dimension symbolique de cet objet contrefait est problématique. En effet, si l'aspect symbolique de l'objet industriel est prédominant, que vaut-il s'il n'est pas authentique, s'il est un faux-semblant? Nous ne cherchons pas à répondre à cette question, mais plutôt mettre de l'avant l'ambiguïté de la valeur de l'objet contrefait.

1.8.1 Le contrefait en Italie

Rappelons que l'Italie est le troisième pays en importance dans la production et la commercialisation de contrefaçons, après Taïwan et la Corée du Sud. En Italie et en Europe, Naples est un lieu important dans la fabrication et dans la distribution de ces objets. Un rapport fourni par l'Union européenne¹⁸ mentionne également que l'Italie est un haut lieu de la fabrication d'articles de luxe contrefaits, particulièrement d'articles de cuir. Les auteurs du rapport donnent l'exemple d'un réseau, finalement démantelé, en provenance de Naples: « Les organisateurs du réseau se déplaçaient essentiellement en Italie à Naples ou à Vintimille, pour

¹⁸ Reboul, Yves, et al., *Impacts de la contrefaçon et de la piraterie en Europe. Rapport final 2004.*

s'approvisionner en bonnes imitations de montres, de vêtements contrefaits de la marque *Prada* ou de sacs de la marque *Vuitton*. » (Reboul et al. : 58)

Aussi, c'est dans ce créneau professionnel que s'insère une bonne partie de la population migrante de la région, particulièrement les Maghrébins et les Africains: le *falso*¹⁹ est une des façons les plus convoitées par la population migrante pour s'assurer une survie économique, principalement parce que la majeure partie de cette industrie se déroule dans le secteur informel, pour les «extracommunautaires» comme pour les Italiens. C'est un travail précaire, où il n'existe ni garantie ou sécurité d'emploi. Les patrons des fabriques, qui sont par ailleurs assez petites (comptant une vingtaine d'employés) et souvent situées au rez-de-chaussée d'un immeuble résidentiel, sont pour la plupart financés par la Camorra. Cette dernière avance les fonds nécessaires à l'exécution des commandes, le produit du travail n'étant payé qu'à la toute fin par le demandeur.

1.8.2 Le cas de Naples

Le commerce ambulant existe depuis longtemps à Naples et des Napolitains le pratiquent sans que cela soit perçu comme étant une activité illégale, mais un moyen de travailler et de gagner sa vie. Aussi, on pourrait dire que le commerce ambulant semble être une façon comme une autre *d'ariangiarsi* (de se débrouiller), capacité si importante à Naples. Alors, peut-être est-ce parce que le commerce ambulant est plus perçu comme un moyen de se débrouiller, l'activité de la vente ambulante de contrefaçons suscite dans les journaux des avis partagés au sein de la population, comme nous le verrons plus loin dans certains articles du quotidien napolitain *Il Mattino*.

En effet, nous avons souligné que pour une part de la population, l'activité ambulante ne constitue pas nécessairement une infraction criminelle, mais plutôt comme un moyen comme un autre pour gagner sa vie; l'immigrant comme figure menaçante concrétisée par certains actes commis par les immigrants irréguliers, par exemple participer à l'économie informelle en faisant de la vente ambulante, n'a peut-être pas autant d'échos dans une ville comme Naples, où la part de l'économie

¹⁹ Littéralement le «faux»

souterraine dans la vie économique est une des plus importantes d'Europe (Palidda 2003-2004). Il y a donc à Naples une tolérance envers ces travailleurs que l'on ne trouverait pas nécessairement ailleurs en Italie.

1.8.3 Vrai ou faux?

Toutes les contrefaçons ne sont pas d'égale qualité. À Naples notamment, on en retrouve deux sortes: la contrefaçon de bas de gamme (habituellement celle importée ou bien celle faite par les chinois dans des usines de la région) et la contrefaçon haut de gamme, celle que l'on appelle aussi *parallèles* et qui est également faite dans des manufactures de la région napolitaine mais dont la qualité est nettement supérieure. Ce qui distingue les deux qualités de contrefaçon est surtout la qualité des matériaux de base utilisés dans la confection de la marchandise. Dans le cas de la contrefaçon de bas de gamme, les matériaux sont de moindre qualité et souvent les logos utilisés imitent les grandes marques à quelques petites variations près. Tandis que dans le cas des *parallèles*, les matériaux sont d'une qualité très proche des originaux, même qu'ils peuvent être tout à fait identiques. Dans *Gomorra*, Roberto Saviano décrit comme suit le processus d'attribution de contrats d'une grande marque à des usines de la région napolitaine.

Dans ce coin de la Campanie, les grandes marques italiennes organisent des enchères très particulières [...] Chacun décide simplement s'il veut participer ou non, et l'un des concurrents en lice fait une première proposition indiquant le prix et le délai qu'il peut garantir. [...] Quand les intermédiaires [des compagnies de marques connues] acceptent un prix, les autres patrons doivent décider s'ils veulent tenter leur chance ou non, et ceux qui le font reçoivent la matière première: le tissu. Il est expédié directement au port de Naples, où chacun va le chercher. Mais l'un d'eux seulement sera payé une fois le travail terminé, celui qui livrera le premier les vêtements de meilleure facture. Les autres pourront garder les tissus mais ne toucheront pas un centime. Les marques gagnent tellement d'argent grâce à ce système que le coût du tissu sacrifié est une perte minime. (Saviano 2007: 42)

Ainsi, une partie de ces objets qui auraient pu connaître les étals des plus grands noms de la mode, se retrouve dans des salles de montre aussi peu luxueuses que secrètes, prête à être achetée par des commerçants d'Europe, d'Afrique et du Maghreb.

Le vendeur ambulancier africain joue un rôle clé dans la diffusion de ces marchandises pour le moins cachées. Comme nous en relaterons l'expérience dans

la section traitant des données révélées par notre informateur Nino²⁰, les *parallèles* sont gardées dans des magasins clandestins impossibles à trouver pour celui qui ne connaît pas leur existence. Le rôle de notre informateur est celui d'intermédiaire entre ces fournisseurs de contrefaçons et les acheteurs potentiels, qui sont surtout des femmes africaines venues à Naples dans ce but.

1.9 Pour conclure

Dans le cadre de notre travail, nous avons choisi d'aborder les questions entourant l'image médiatique de l'immigrant par l'étude d'un cas en particulier, celui des vendeurs ambulants africains sur la Piazza Garibaldi à Naples. Nous avons choisi cette place car elle est considérée comme la vitrine de la ville, tant au niveau local qu'international. De plus, c'est là que la présence étrangère se fait le plus visible, le vendeur ambulant africain en étant probablement le représentant le plus remarqué. Celui-ci se rend quotidiennement à la place dans l'espoir de vendre des accessoires (sacs à mains, portefeuilles, lunettes fumées) de marques connues, contrefaits. Le vendeur ambulant africain incarne donc les deux aspects de notre travail: la présence immigrante en ville et le phénomène de la contrefaçon.

L'immigration massive est un phénomène relativement nouveau en Italie méridionale. Il ne passe toutefois pas inaperçu; on assiste, dans le discours public, à la construction de la perception de l'immigrant comme une figure menaçante pour l'ordre et la sécurité du pays. L'immigration clandestine et irrégulière sont particulièrement pointées du doigt comme une source des malaises et enjeux tant économiques, que sociaux et identitaires. Cette tendance, que l'on observe par ailleurs dans d'autres pays, s'est particulièrement accentuée en Italie avec la présence de la Lega Nord, laquelle a réussi à imposer ses thèmes sur la scène politique nationale. La représentation de l'immigrant délictueux, loin d'être nuancée, occulte une réalité beaucoup plus complexe en plus de proposer des amalgames entre les différents types d'immigrants et leurs activités. En plus de présenter une image simplificatrice de la situation des immigrants, elle participe à la construction et au relais d'un sens commun stigmatisant, à une «tautologie de la

²⁰ Nom fictif

peur». Les médias ne sont pas, toutefois, les seuls responsables de ce cercle vicieux: nous avons identifiés les comités citoyens et la police, lesquels, par leurs actions, permettent le relais de ce sens commun.

Outre les questions liées à l'immigration, la présence du vendeur ambulancier dans les rues de Naples suscite des questionnements à propos du phénomène de la contrefaçon. Cette dernière met à découvert les liens entre le légal et l'illégal, entre le vrai et le faux, qui reposent sur une distinction factice. Cela fait échos, à un niveau symbolique, à la connaissance présentée comme «vraie» des liens entre insécurité urbaine et présence immigrante. Loin d'être nourrie par une connaissance approfondie du contexte et des raisons de leurs activités, parfois illégales mais pas toujours, l'image et le discours médiatiques proposés suffisent pour confirmer leur «culpabilité».

Dans les chapitres suivants, nous nous pencherons sur cet envers du décor en examinant le cas particulier de Naples. Nous nous intéresserons d'abord aux représentations médiatiques des immigrants et des vendeurs ambulanciers dans un quotidien important de la région napolitaine, *Il Mattino*.

- Chapitre 2 -

Immigrants dans la presse napolitaine



Figure 1. Photographie tirée du *Il Mattino*, 19 mai 2000

La population migrante revêt à Naples plusieurs visages et occupations. Dans le cadre de notre enquête, nous avons choisi de mettre l'accent sur le vendeur ambulant d'origine africaine, bien que celui-ci ne soit pas le plus stigmatisé dans les médias, les Roms semblant remporter la défaveur populaire. Toutefois, le vendeur ambulant d'origine africaine s'est imposé au cours de nos recherches pour deux raisons principales: d'abord, il est très visible dans le décor napolitain, à la fois par leur grand nombre et par leur mobilité. Ils sont, parmi les différents groupes immigrants, les plus mobiles. Un second élément, non moins important, est la rencontre de notre informateur principal, Nino. Ce dernier travaillant sur la Piazza Garibaldi comme vendeur ambulant, a généreusement accepté de nous introduire à sa vie professionnelle et de répondre à nos questions. C'est grâce à cette rencontre de qualité, survenue aux premiers moments de notre enquête, que nous avons pu jeter un peu de lumière sur la vie des immigrants, surtout clandestins, à Naples. Toutefois, nous sommes bien conscients que les vendeurs ambulants africains de la

Piazza Garibaldi ne constituent ni un groupe homogène, ni sont représentatifs de l'ensemble de la population étrangère dans la région napolitaine. Certains groupes extracommunautaires connaissent une stigmatisation, dans les journaux comme dans la vie quotidienne, plus dramatique que ceux-ci. C'en est le cas notamment des Roumains, gens du voyage (Roms) ou non, qui, partout en Italie, connaissent un accueil plutôt tiède.

Les principales données concernant l'image médiatique du vendeur ambulant ont été récoltées dans les éditions quotidiennes du cahier *Napoli* du *Il Mattino* des années 2000 à 2007, consultées à l'Emeroteca Tucci, à Naples. Nous l'avons choisi principalement car son tirage, le plus important de la région (85 000 copies quotidiennement), laisse penser qu'il est probablement le quotidien le plus lu de la Campanie. L'échantillon d'articles a été créé par rapport au contenu: nous avons retenus ceux qui traitaient soit de la vente ambulante (peu importe où elle se faisait dans la ville, à Piazza Garibaldi ou ailleurs) et/ou ceux qui traitent de la présence étrangère en général mais particulièrement sur Piazza Garibaldi. Les principaux mots clés étaient donc «Piazza Garibaldi», «vente ambulante» et «immigrants». À l'issue du dépouillement des éditions du quotidien, une trentaine d'articles ont attiré notre attention, dont près des deux tiers étaient en lien avec la Piazza Garibaldi.

2.1 Piazza Garibaldi: décor dégradé

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, cette place est incontestablement le lieu multiculturel de Naples. Pratiquement toutes les communautés immigrantes y trouvent pignon sur rue, essentiellement par le biais d'activités commerciales: que ce soit depuis les rencontres dominicales des Européens de l'Est à la Porta Capuana, aux magasins chinois, aux restaurants africains, au kebab maghrébin, au marché sénégalais de la via Bologna, la présence étrangère à Piazza Garibaldi est incontournable. Aussi, elle est une des caractéristiques principales évoquées négativement dans le traitement médiatique de la piazza, du moins en ce qui concerne *Il Mattino*.

La Piazza Garibaldi a très mauvaise réputation à Naples; on la décrit comme sale, dangereuse, chaotique et les Napolitains s'y rendent habituellement par obligation. Malgré cela, elle reste un des lieux les plus fréquentés dans la ville, principalement parce que c'est le lieu des gares centrales de trains et d'autobus, et de par sa vocation commerciale. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, la Piazza Garibaldi constitue pour Naples sa «carte de visite». Particulièrement depuis la venue du G7, Naples espère changer son image de ville dangereuse sur la scène internationale. La revitalisation de Piazza Garibaldi est depuis lors devenue un des principaux chevaux de bataille des administrations municipales. Avec l'échec de pérenniser les changements opérés lors de la venue en 1994 du G7, Piazza Garibaldi a continué de faire régulièrement les manchettes, généralement pour déplorer son état chaotique des lieux et les activités criminelles qui y surviennent. Ces événements, mettant en scène principalement des immigrants, tracent les contours de l'impression négative entourant Piazza Garibaldi.

Des articles retenus une constante se dégage: la Piazza Garibaldi est très mal perçue. Cette perception négative est presque toujours associée à la présence des immigrants. Deux catégories de représentation des immigrants se dessinent à la lecture des extraits sélectionnés: l'immigrant comme hors du monde civilisé et l'immigrant comme source de délinquance et de criminalité.

2.2 L'immigrant, figure «hors du monde»

De part sa nature, l'étranger inquiète. L'inconnu, peu importe les différentes formes qu'il peut prendre, est comme une toile blanche sur laquelle se reflètent les peurs et malaises des individus et des sociétés. Il en est de même avec l'immigrant qui, justement *parce qu'on ne le connaît pas*, garde son potentiel déstabilisateur. Toutes les interprétations sont alors permises car on ne sait comment il pense, comment il réagit, quelles peuvent être ses intentions.

Il appert que les caractéristiques de l'étranger comme figure menaçante reviennent souvent dans les extraits sélectionnés du *Il Mattino* traitant de la Piazza Garibaldi. Il semble également que l'inquiétude face à l'inconnu que suggère

l'étranger aille de paire avec le sentiment d'être envahi: comme si la présence étrangère rendait les lieux qu'elle occupe eux-mêmes étrangers aux indigènes.

Par exemple dans cet article paru le 27 septembre 2001, en page 33:

De la rue Marina à la station centrale, du marché des haillons aux étalages des chinois, voici la ville sans nom.[...] De la via Marina à la station centrale, le long de cette partie de la ville qui, chaque jour, cède l'espace à la vie et aux activités des extracommunautaires, grandit chaque jour le niveau d'inconfort des résidents²¹.

Une «ville sans nom», des immigrants, qui chaque jour prennent un peu plus d'assaut la ville, prenant en otages les citadins: ces propos alarmistes font appel à une image sans équivoque de l'immigrant envahisseur. Ce titre: «Piazza Garibaldi, l'assaut des bandes continue»²², en est un autre exemple.

Avec le spectre de la peur de l'invasion en arrière-plan, l'occupation de l'espace par des immigrants devient un thème prédominant dans les articles choisis. La simple présence des immigrants, particulièrement de couleur parce qu'ils sont plus reconnaissables, devient un sujet de préoccupation et à la fois le symptôme et la cause de la dégradation de la ville. Cela devient explicite dans le passage suivant:

Piazza Garibaldi est, qu'on le dise pour la énième fois, le visage sale de Naples, mais aussi le premier que nous dévoilons. Des âmes et des corps empilés les uns sur les autres, estropiés, vieillards, désespérés, ceux qui ne figurent pas sur les cartes postales, les immigrants, les drogués, les fous, les ivrognes, les itinérants, des hommes et des femmes qui s'enfoncent dans un autre monde, laissant des souvenirs dévorés par le feu, ou de nouveaux codes d'honneur, ou des nouveaux-nés assassinés parmi les ordures, ou encore des amoncellements de latrines et de seringues.

«Ceux-là» sont une armée, mêlés à la foule ou enfoncés dans un trou dans le mur, ou bien couchés par terre, ou encore asservis dans les groupes d'étrangers qui dominent le coin gauche de la gare, celui qui se perd par-delà du bel Hôtel Terminus, dans le labyrinthe de l'inconnu du boulevard Arnaldo Lucci²³ (*Il Mattino*, 3 mai 2000).

²¹ « Da via Marina alla Ferrovia, del mercato degli stracci alle bancarelle dei cinesi : ecco la città senza nome. (...) Da via Marina alla stazione centrale, lungo questa porzione di città che ogni giorno cede nuovo spazio alla vita e alle attività degli extracomunitari, cresce ogni giorno il livello d'insofferanza da parte dei residenti. »

Piazza Garibaldi, continua l'assalto delle bande. (*Il Mattino*, 27 settembre 2001, p.33)

²² «Piazza Garibaldi, l'assalto delle ande continua»

²³ « Piazza Garibaldi, stazione centrale, detta e redetta, è ancora la faccia sporca di Napoli, ma è la prima che monstriamo (...) anime e corpi ammassati l'uno sull'altro, storpi, vecchi, disperati, quello che non verdemmo sulla cartolina, gli immigranti, i drogati, i pazzi, gli ubriachi, i barboni, uomini e donne che ci piombano addosso da un altro mondo, lasciando ricordati mangiati dal fuoco, o nuovi codici d'onore, o neonati uccisi tra i rifiuti, o commuli di latrine e di siringhe. [...]

Dans l'extrait précité, l'auteur énumère les présences « honteuses » de la ville, celles qu'elle ne veut pas montrer sur les cartes postales, aux yeux du monde, enfilant les figures de l'exclusion sociale parmi lesquelles on retrouve les immigrants. L'auteur le dit clairement: ils sont d'un autre monde. Mais ils sont là, grouillant aux portes de la ville, grouillant aux portes de la civilité, et par le fait même, la menaçant. Le décor dégradé, ces exclus l'incarnent eux-mêmes: « enfoncés dans un trou de mur », ils servent de métonymie au désordre.

Ce passage est extrait d'une série d'articles se voulant un « reportage de la gare » (*Reportage della Ferrovia*), et dont le titre principal annonce un « voyage parmi les désespérés de la casbah » (« *Viaggio tra i disperati della casbah* »).



Figure 2. *Il Mattino*, 3 mai 2000, p.23

L'illustration précédente est, selon nous, très évocatrice de l'idée de l'immigrant comme *hors du monde*. D'abord le mot voyage inspire un ailleurs, un lieu qui ne nous appartient pas, qui nous est étranger. Notons au passage l'emploi du terme

« Quelli là » sono un esercito, vivono confusi tra la folla, o rintanati in un buco del muro, o accucciati per terra, o assevragliati nei grappoli di stranieri che dominano l'angolo sinistro della stazione, quello che si perde oltre il bello del terminus, nel labirinto dell'ignoto di corso Arnaldo Lucci. »

casbah pour parler de la Piazza Garibaldi, qui renvoie directement à la présence étrangère sur la place. Ce mot est symboliquement révélateur. En effet, plus que faisant référence à la population maghrébine, *casbah* renvoie à la ville indigène dans la colonie, celle dont l'espace n'a pas été réorganisé par la puissance colonisatrice, qui est demeuré en quelque sorte «sauvage». La *casbah* de Piazza Garibaldi réfère donc à cet espace qui échappe aux forces civilisées et qui demeure incontrôlé. Dans l'optique que l'étranger est inconnu et imprévisible, tel que nous en avons parlé plus tôt, Piazza Garibaldi est mise à l'écart du monde civilisé, est représentée comme un lieu lointain, où ne prévalent pas les lois et où les «désespérés» sont prêts à tout.

De plus pour illustrer ce «voyage», le quotidien nous propose une image de désolation: des rails déserts, des déchets accumulés le long des voies. L'image qui nous est présentée est celle d'un lieu hostile et triste, presque toxique.

Plus tard dans l'article cependant, on mentionne une autre cause du désordre de Piazza Garibaldi, celle-là fondamentale: la Camorra. En parlant des malheureux de la place:

Des pions, de toutes façons parce que la mise en scène de tous les maux est orchestrée par la pègre locale, qui depuis toujours a fait de Piazza Garibaldi son quartier général. C'est pratiquement devenu un marché du mal à ciel ouvert, où s'achètent des chèques volés et de faux documents pour seulement 150 mille liras, où se vendent et s'achètent des chèques de voyage, des appareils photos, et où s'achète l'amour à la chaîne de ceux qui ont déjà oublié ce qu'est l'amour²⁴ (*Il Mattino*, 3 mai 2000, p.23).

Cette portion d'article laisse entendre que c'est la Camorra qui tire les ficelles à Piazza Garibaldi. Et bien que la fonction de bouc-émissaire des immigrants et autres sujets exclus pour l'organisation criminelle soit mise au jour, il semble que cela ne soit pas suffisant pour les exclure de la ligne de mire. Ainsi, comme l'indique cet intertitre de l'article: « la gare de Piazza Garibaldi est toujours plus l'épicentre des marginaux et des désespérés»²⁵.

²⁴ « Pedine, comunque, perché la regia di ogni male resta salda nelli mani della malavita nostra, che alla Ferrovia ha da sempre un quartiere general, praticamente. il suo mercato del male all'aperto, qua compri assegni rubati e un documento falso a sole 150 mila lire, ma compri e vendi anche travellers cheque, le macchine fotografiche, e compri l'amore industriale di chi non si ricorda più che cos'era l'amore. »

²⁵ « Il terminal di Piazza Garibaldi è sempre più l'epicentro di emarginati e disperati. » (*Il Mattino*, 3 mai 2000, p.23)

Piazza Garibaldi lointaine, inconnue, indomptée, devient dans la représentation médiatique qu'on en fait, fantasmagorique. En effet, cette place devient le théâtre des faux-semblants, des tours de passe-passe, d'une réalité fuyante et qui se dérobe. Elle est spectacle.

Piazza-Babel, piazza-spectacle, piazza où s'enfuit le mort. [...] La gare, ou bien Piazza Garibaldi, où la ville condense l'histoire criminelle, dégénérescence et honte, et où elle montre sa face sale, fous que nous sommes, même aux touristes à peine sortis du train. [...] La piazza est aussi, cependant, le lieu du commerce sauvage, parfois frauduleux, souvent ambulante. C'est l'apanage des ambulants qui y placent les étals et bonne nuit²⁶(*Il Mattino*, 7 mai 2000, p.28).

2.3 La présence immigrante, une nuisance à la sécurité publique

Le second axe révélateur que nous souhaitons soulever est celui de la présence immigrante comme étant périlleuse pour la sécurité publique. Comme il a précédemment été dit, ce thème est assez récurrent dans la presse occidentale; c'est en effet souvent à l'immigrant que revient la faute des différentes problématiques comme la délinquance, le chômage, la criminalité organisée. Dans les articles que nous avons identifiés, l'immigrant est pointé du doigt en ce qui concerne l'ordre et la sécurité en milieu urbain.

D'abord, la Piazza Garibaldi est représentée comme *le* lieu de la criminalité à Naples. Comme un lieu des activités illégales, mais aussi comme un lieu où la sécurité physique est compromise, tels que l'évoque ces quelques titres:

«Piazza Garibaldi: une carte de visite qui n'est pas présentable. Et la gare est toujours le royaume des vandales»²⁷(*Il Mattino*, 3 juillet 200,1 p.31).

²⁶ « Piazza-babele, piazza spettacolo, piazza ci scappa il morto. (...) La Ferrovia, ossia Piazza Garibaldi, dove la città mette insieme storia criminale, degrado e vergogna, e mostra la sua faccia sporca, pazzi che siamo, anche ai turisti appena scesi dal treno. (...) La piazza, però, è anche commercio selvaggio, a volte truffadino, spessimo ambulante. Appannaggio degli immigrati, che piazzano la bancarella e buonanotte.»

²⁷ « Piazza Garibaldi : un biglietto da visita impresentabile. E la stazione è sempre il regno dei teppisti »

«Champion éprouvé d'épisodes d'actualités noires, voilà la gare de Piazza Garibaldi»²⁸ (*Il Mattino*, 3 mai 2000, p.23).

«Forces spéciales pour défendre les touristes»²⁹ (*Il Mattino*, 1^{er} mai 2000, p.18).

Puis, il semble qu'il y ait confusion entre présence irrégulière et le fait de poser des actes criminels, dangereux pour la sécurité publique: Par exemple dans l'extrait suivant, la Piazza Garibaldi devient un *Far West* où les immigrants tiennent le rôle de criminels vagabonds:

Après 20 heures, le risque de vols, parfois armés. C'est à cette heure que la station centrale ainsi que toute la Piazza Garibaldi deviennent un *no man's land* où sévit un haut risque d'agression. En effet, la présence policière se réduit et arrivent de partout en ville les malintentionnés, les immigrants clandestins et itinérants, dont plusieurs sont des trafiquants de drogue³⁰ (*Il Mattino*, 3 juillet 2001, p.31).

Ainsi, criminels, itinérants, clandestins et vendeurs de drogue se confondent pour revêtir qu'une seule et même caractéristique: ils sont malintentionnés.

Parfois, comme dans l'extrait précédent, les clandestins franchissent un degré de dangerosité supplémentaire :

Ils l'appellent Zidane, et comme le *footballeur* français à qui il ressemble comme deux gouttes d'eau, il est hors paire. Son talent, cependant, est dans la falsification de documents: Zidane gérait un centre de production et d'écoulement de cartes d'identité, de permis de séjour, de permis de conduire et carte de circulation de sorte a fournir les clandestins et les terroristes de toute l'Europe (*Il Mattino*, 24 septembre 2006, p.46).

Aucune distinction n'est faite entre l'immigrant clandestin et le terroriste, comme si la condition du premier l'amenait nécessairement à devenir le second.

²⁸ «Campionario sterminato di episodi di cronaca nera, ecco Napoli centrale»

²⁹ «Task-force per difendere i turisti»

³⁰ «Dopo le venti aumenta il rischio di scippi e rapina. È a quell'ora che la stazione centrale e l'intera Piazza Garibaldi diventano terra di nessuno e ad alto rischio aggressione. Si riducono, infatti, il numero di divise in giro e arrivano, da ogni parte della città malintenzionati, extracomunitari clandestini e senza fissa dimora, molti dei spacciatori. »

La peur et l'inquiétude sont encore maintenues par des titres comme celui-ci: «Immigrants dans les wagons et un nouveau-né parmi les déchets»³¹. Ce genre d'associations, tout en laissant perplexe, exprime non moins l'inconfort et le doute que suscite la présence des immigrants dans la gare.

Les illustrations contribuent également à propager une image négative des immigrants, particulièrement des vendeurs ambulants. Par exemple ces photos accompagnant l'extrait précédent.



Figure 3. Photographie tirée du *Il Mattino* du 24 septembre 2006, p.46

³¹ «Extracomunitari nei vagoni e neonata tra i rifiuti.» (*Il Mattino*, 3 mai 2000, p.23)



Figure 4. Détail de la photographie précédente

La légende expliquant les deux photos dit simplement: «En haut, le matériel perquisitionné par la *Diagos* dans une mesure. En'bas, un groupe d'immigrants sur la Piazza Garibaldi.» Sans que l'on ne sache pourquoi, ces immigrants africains de la Piazza Garibaldi sont associés aux clients des falsificateurs de documents, lesquels sont accusés de terrorisme. Ce titre à sensations (*Ils falsifient des documents pour les terroristes*) contribue à renforcer l'association entre les terroristes/criminels et les vendeurs ambulants, sans que ce lien soit par ailleurs démontré ou exprimé dans le reste de l'article.

Prenons comme dernier exemple de l'immigrant comme figure nuisible pour la sécurité publique, cet article traitant de la sécurité et des 40 policiers mandatés pour assurer plus de contrôles sur Piazza Garibaldi. L'auteur veut s'attaquer « aux racines » des problèmes de la place:

Le problème doit être pris à la racine, c'est ce que disent ceux qui travaillent contre la criminalité et la micro-délinquance sur la Piazza Garibaldi. La revitaliser ne veut pas dire de déplacer temporairement le trafic dans une autre zone de la ville. Au contraire, les actions devraient être plus radicales. D'abord par la vérification des dizaines d'appartements loués de manière illégale et utilisé pour des trafics illicites, de la drogue, aux marchandises volées, à la rotation des prostituées et des transsexuels. Et puis, le contrôle des immigrants, qui, de la gare centrale, ont fait leur quartier général.³² (*Il Mattino*, 3 mai 2000, p.23)

³² « Il problema deve essere risolto alla radice, lo dicono proprio loro, gli uomini impegnati contra la criminalità e la microdelinquenza in Piazza Garibaldi. « Bonificarla » una volta e basta non significa solo spostare temporaneamente il « traffico » in un'altra zona della città. E invece il lavoro da mettere a segno dovrebbe essere molto più radicale. A cominciare della verifica delle decine e decine di mini-appartamenti fittati in maniera illegale e utilizzati per traffici illiciti. Dalla

Même si la présence étrangère n'est pas présentée comme l'unique aspect à envisager dans la lutte à la criminalité sur la Piazza Garibaldi, elle figure parmi les interventions qui doivent faire objet de mesures « radicales » auprès des autorités municipales.

2.4 Tolérance et intolérance

Il appert que dans la majorité des articles entourant la Piazza Garibaldi, l'immigrant fasse partie d'un ensemble de figures jugées menaçantes pour la sécurité publique. En effet, différentes catégories de délit (clandestinité, vente de drogue, itinérance, etc.) se retrouvent amalgamée de sorte à entretenir une perception de l'insécurité diffuse. L'amalgame plonge ainsi dans l'ombre les causes et les mécanismes qui maintiennent ces « non-personnes » dans la marginalité et la précarité. Les activités relevant du crime organisé, nous en avons parlé, est une des avenues possibles, parfois même la seule. Ainsi, nous avons pu repérer quelques articles relevant la difficulté pour les immigrants de Naples de rester à l'écart de la criminalité organisée. Par exemple, dans un article du 3 septembre 2005, traitant de la mise à jour d'une imprimerie clandestine de faux documents à Naples:

L'omerta diffuse à laquelle les policiers se butent, particulièrement dans une zone comme celle entre Piazza Garibaldi et la via Foria (passant par le Chinatown et le Borgo Sant'Antonio Abate), caractérisée par un enchevêtrement d'activités illégales dans lesquelles, malheureusement, les immigrants se trouvent contraints à faire affaires avec la mafia locale, rendent difficiles les enquêtes du Commissaire Vicaria et des agents de l'équipe mobile³³ (*Il Mattino*, 3 septembre 2005, p.39).

Parce que la vie économique « souterraine » est très souvent, de près ou de loin, liée au crime organisé, peu de travail informel à Naples n'a rien à voir avec la Camorra. Toutefois, toutes les activités ne sont pas traitées également: certaines sont considérées avec plus de respect que d'autres. Par exemple, la vente de drogue et la

drogua, alla merce rubata al giro di prostitute e transessuali . Poi, il controllo degli stranieri e degli extracomunitari che nella stazione ci hanno fatto il quartiere general. »

³³ [...] della diffusa omerta contro la quale tra Piazza Garibaldi e via Foria (passando per il Chinatown e il borgo Sant'Antonio Abbate) caratterizzata da un fitto intreccio di attività illegale e dove gli immigrati purtroppo a volte sono costretti a venire a patti con la mala locale.»

prostitution sont plus mal perçues que la vente ambulante. Sans vouloir présenter un portrait essentialiste de ce sentiment complexe, nous souhaitons proposer quelques éléments qui expliqueraient, peut-être, la plus grande tolérance accordée au commerce ambulante. D'abord, la vente ambulante est une activité qui est présente dans la région depuis très longtemps (bien avant les vagues migratoires des années 1980) et n'est pas nécessairement considérée comme illégale par les citoyens. Puis, les Napolitains semblent apprécier et respecter celui qui, pour gagner sa vie, choisit de travailler «honnêtement», plutôt que de choisir des activités criminelles comme source de revenus (par exemple, le trafic de narcotiques). Et enfin, on pourrait penser que face aux pouvoirs gouvernementaux et policiers, particulièrement devant une démonstration de force brutale, les Napolitains font preuve de solidarité, laquelle participe à l'ethos de la *napolenità*. Aussi, ces remarques concernant la tolérance apparente des Napolitains vis-à-vis les immigrants et, surtout, vis-à-vis la vente ambulante, exprime le caractère local de l'enquête que nous avons choisi de mener.

Nous avons relevé quelques articles exprimant cette tolérance vis-à-vis le commerce des ambulants africains, bien que, comme nous le verrons, ambivalente. Cette tolérance s'est faite particulièrement visible lors d'une opération policière dans le Vomero³⁴, qui visait les vendeurs ambulants présents (surtout Africains et sans permis). Cette opération, qui s'est soldée par l'arrestation médiatisée d'un vendeur, s'est montrée assez brutale envers les ambulants immigrants, à tel point que des citoyens, témoins, se sont mêlés à la bagarre. Les méthodes de la police ont été vivement dénoncées par les citoyens qui ne voyaient pas la nécessité d'un tel déploiement de force face à une situation qui ne le méritait probablement pas. Les jours suivants l'incident, un nouveau marché, spécialement pour les vendeurs immigrants, a été annoncé. Bien que le délégué aux affaires commerciales (*Assessore alla normalità*), R. Tecce, ait précisé que ce projet existait depuis plus longtemps, il semble que cet événement ait précipité, ou du moins ait plus médiatisé, sa mise en place. Depuis lors donc, existe le marché ethnique de la via Bologna. Ce dernier visait à concentrer les vendeurs en ce seul lieu, offrant 70

³⁴ Nom d'un quartier de la ville (pour la carte, voir l'annexe II).

places en règle et permettant de vendre que des objets artisanaux et folkloriques. Le

20 mai 2000, *Il Mattino* annonçait :

Gare centrale, réussite pour le marché des immigrants.

La commune précise : des étalages seulement sur la via Bologna. Aujourd'hui confirmation pour le Sénégalais impliqué dans la bagarre.

Naples- Une petite Afrique derrière la station centrale qui pourrait côtoyer une Chinatown toute napolitaine. C'est à peu près ce qu'espère Raffaele Tecce, Assessore alla Normalità, pour refaire l'équilibre entre les vendeurs ambulants immigrants et la ville. « Je préfère dire que je travaille pour l'intégration dans une ville multiethnique, souligne-t-il. [...] La zone où seront alloués les permis octroyés aux vendeurs ambulants de couleurs et chinois à été limitée à la via Bologna. En tout ils sont une soixante dizaine à avoir demandés les pré-requis pour faire partie de cette communauté de vendeurs, soit le permis de séjour et une certification qui atteste qu'ils sont travailleurs autonomes. [...] Aussi, ajoute Tecce, une autre condition sera que les vendeurs ne pourront faire le commerce de marques ou de cd contrefaits. Bienvenus, cependant, à ceux qui vendront des objets d'artisanat du Maroc ou des chinoiseries.

À ceux qui disent que cela risque, dans le futur, de ghettoïser ces minorités, et du coup, de mettre en évidence encore plus la présence des communautés étrangères de Piazza Garibaldi, Tecce réplique que le marché de la via Bologna pourrait faire partie d'un itinéraire touristique. « Celui qui sort de la gare pourrait choisir de faire un tour dans un marché typique [...] ». En outre, ajoute-il, nous avons choisi d'installer les vendeurs ambulants dans une zone voulue par les propriétaires de commerces d'une quelconque nationalité étrangère. Bref, des considérations de type économiques ont aussi été prises en compte. De plus la via Bologna ne présente pas de problème de viabilité. La revitalisation de Piazza Garibaldi passe aussi par l'intégration.³⁵ (*Il Mattino*, 20 mai 2000, p.6)

³⁵ « Ferrovia, spunta il mercato per gli immigrati.

Il comune : bancarelle solo in via Bologna. Oggi convalida per il senegalese coinvolto nella rissa. Napoli- Una « little Africa » a ridosso della Ferrovia che potrebbe convivere con una « chinatown » tutta napoletana. Questa in sostanza, l'ipotesi cui sta lavorando l'assessore alla Normalità Raffaele Tecce, per riportare l'equilibrio tra i venditori ambulanti extracomunitari e Napoli. « Io preferisco dire che sto lavorando all'integrazione in una città multietnica- sottolinea Tecce. (...) La zona dove saranno allocati i venditori di colore e quelli cinesi è stata individuata in via Bologna. In tutto sono circa settanta quelli che hanno già i requisiti i donei per entrare a far parte di questa comunità : il permesso di soggiorno è una certificazione che attesti che si tratta di lavoratori autonomi. « In tutto, comunque -aggiunge Tecce- riteniamo che non sono più di duecento quelli che hanno questi requisiti cui se ne aggiunge un altro, indispensabile : i venditori devono commerciare articoli folkloristici. Questo significa che sarà punto chi vende griffe false o cd contraffatti. Ben venga, invece, chi vende artigianato del Marocco o cineserie. »

A chi dice così si rischia di ghettoizzare ulteriormente queste minoranze e di caratterizzare ancora più la zona di Piazza Garibaldi con la presenza di comunità straniera Tecce ribatte che quello di via Bologna potrà essere trasformato in itinerario turistico. « Chi esce della stazione potrà scegliere di fare un giro in un mercato catteristico, che noi avremo aera di promuovere anche attraverso varie iniziative. Inoltre-aggiunge, abbiamo considerato la necessità di sistemare gli ambulanti in una zona dove insistono quelli che sono i vero e propri negozi di nazionalità comunque straniera. Insomma abbiamo fatto anche una valutazione di tipo economico. A questo si aggiunge il fatto che via Bologna è una strada dove non sussistono problemi di viabilità e che la riqualificazione di Piazza Garibaldi si fa anche attraverso l'integrazione. » »

Dans le journal du 23 mai 2000, un article fait état de la demande d'une association multiethnique, la *3 Febbraio*, qui en plus de saluer la décision de l'administration municipale d'octroyer l'espace de la via Bologna, demande l'octroi d'un espace supplémentaire devant le bar Mexico, situé sur un des côtés ceinturant la place. Tecce de répondre que cela est impossible, que c'est une question d'ordre et d'image³⁶.

Ce commentaire met l'accent sur l'aspect problématique de la présence étrangère sur Piazza Garibaldi. En effet, il laisse penser que cette présence n'est pas acceptable en toutes conditions et qu'elle doit être régulée.

Aussi, l'instauration de ce nouveau marché n'a pas immédiatement fait l'unanimité comme en témoigne cet extrait du 22 mai 2000 : «Via Bologna, polémiques entourant le marché des immigrants. Les commerçants sont divisés : « Oui, s'ils respectent les règles», «Non, ça sera une casbah.»»³⁷

Le titre précité illustre bien, selon nous, l'ambivalence exprimée par rapport à la présence des vendeurs ambulants étrangers. En effet, l'opinion publique concernant le travail des vendeurs ambulants n'est pas toute négative. La variation des opinions s'est particulièrement exprimée lors de l'incident dans le Vomero, lors duquel des policiers avaient battu un ambulant d'origine sénégalaise, attirant la sympathie et même l'intervention de citoyens choqués par la scène.

Par exemple, dans l'édition du 18 mai 2000 « Vomero, bagarre entre les policiers et les *vu compra*³⁸. Les gens défendent les vendeurs ambulants et dénoncent les policiers aux carabinieri : «Ils les ont battus.»³⁹

Lors d'une opération policière sur le bord de mer, la population est encore divisée. On pouvait lire dans le *Il Mattino* du 1er mai 2000 :

³⁶ « Ma su questo non transigiamo - garantisce Tecce - , per iun questione di ordine e di immagine. »

³⁷ « Via Bologna, polemiche per il mercatino degli immigrati. Negozianti divisi : « Si, se rispeteranno le regole. », « No, sarà una casbah. »

³⁸ Expression désignant les vendeurs ambulants africains et maghrébins, inspirée par ce que ces derniers disent à l'approche des clients («vous achetez?»)

³⁹ «Vomero, rissa tra vigila e «vu compra». La gente difende i venditori ambulanti e denuncia i caschi bianchi ai carabinieri: «Li hanno picchiati.»

«Les protestations n'ont pas manqué: «Ce n'est pas juste de renvoyer de cette manière des gens qui travaillent honnêtement- a crié un passant qui assistait à la scène- il faut prévoir pour éviter que tout cela ne se passe.»⁴⁰

Un peu plus loin dans l'article, le journaliste relate des positions divergentes.

«Ça vous semble joli - proteste un passant- regardez ce qu'ils font. Ce n'est pas de cette manière que l'on doit traiter ces gens, ils ne sont pas des délinquants et ils mériteraient au moins un peu de respect. Sans dire qu'il serait nécessaire de s'occuper un peu plus d'eux» Mais ce n'est pas comme ça que tous pensent. Un groupe de personnes assistant à la scène du haut de la rotonde Diaz, félicitent les policiers s'activant à libérer les trottoirs : «La rue Caraciolo ne peut être un marché, une rue sur laquelle quiconque arrive se sent autorisé à étendre une toile et organiser une sorte de commerce à ciel ouvert. Ce n'est pas possible. Le vrai problème est que la semaine prochaine, la situation sera exactement la même. Vous voulez un conseil? Organisez-vous pour empêcher que l'invasion des ambulants se réalisent.»⁴¹

2.5 Des images ambivalentes

Par ce recensement d'extraits d'articles trouvés dans les éditions du *Il Mattino* de Naples, nous espérons avoir mis en lumière les différentes perceptions concernant l'immigration en général et la vente ambulante en particulier, dans le discours médiatique. Bien qu'elle soit en majorité négative, relayant la perception de l'immigrant délictueux, les opinions sont aussi partagées.

À la lumière des pistes de réflexion de ce que nous avons présentées dans le premier chapitre, il apparaît que le traitement médiatique de l'immigration dans *Il Mattino*, principalement par les amalgames qu'il propose, génère lui aussi une représentation de l'immigrant qui distrait des causes et des raisons pouvant expliquer la perception de l'insécurité. En effet, nous avons pu constater que le discours produit autour de l'immigrant est plutôt sensationnaliste, choquant,

⁴⁰ « Non sono mancate le proteste: «Non è giusto mandar via in questo modo gente che lavora onestamente- ha gridato un passante che assisteva alla scena- bisogna pensarci prima ed evitare che tutto questo accada»».

⁴¹ « «Vi sembra bello-protesta un passante- guardate che cosa stanno facendo. Non è questo il modo di trattare questa gente, non sono delinquenti e meriterebbero almeno un po' di rispetto. Senza contare che sarebbe necessario preoccuparsi anche di loro». Ma non la pensano tutti così. Un gruppo di persone che assiste alla scena all'altezza della rotonda Diaz si complimentano con i vigili urbani impegnati a liberare i marciapiedi: « Via Caraciolo non può essere un mercato, una strada dove chiunque arriva si sente autorizzato a stendere un telo e ad organizzare una sorta di negozio all'aperto. No, non è possibile. Il problema vero è che la prossima settimana la situazione tornerà esattamente la stessa. Volete un consiglio? Organizzatevi prima ed evitate che si verifichi l'invasione di ambulanti»».

divertissant, l'érigeant en véritable personnage et éloignant par le fait même d'une lecture plus complexe et nuancée de la réalité. La figure de l'immigrant vient à incarner en elle-même le désordre : à la fois sa cause et son symptôme. De plus, l'étranger présenté comme «hors du monde» ne fait pas qu'incarner le délit et le désordre, il en est le vecteur.

Toutefois, parmi l'échantillon d'articles retenus, on retrouve une volonté d'inscrire les événements reliés aux migrations dans un contexte d'analyse plus global, en parlant à l'occasion du crime organisé. Nous avons vu que les opinions demeurent partagées quant à la façon de gérer les délits, s'il y a lieu, ou simplement de gérer les activités des immigrants à Naples, signifiant que les images proposées sont aussi débattues et dynamiques. Nous voulons souligner que nous ne prétendons pas à produire, par les échantillons d'articles que nous avons présentés, un tableau exhaustif de l'opinion napolitaine sur le sujet.

Maintenant que nous avons dressé les grandes lignes de la représentation médiatique de l'immigrant, que nous avons abordée par le commerce ambulancier et l'image de Piazza Garibaldi, nous souhaitons pénétrer de l'autre côté de l'image médiatisée. Les doléances que suscite la présence des immigrants ont-elles une résonance dans leurs pratiques quotidiennes? Dans la section suivante, nous souhaitons dégommer les amalgames en nous intéressant à la vie professionnelle des vendeurs ambulants de Piazza Garibaldi. Notre point de départ sera l'expérience d'une personne, devenue notre principal informateur : Nino.

Chapitre 3

Profession : vendeur ambulant

3.1 À l'approche du terrain

On retrouve des vendeurs ambulants africains sur la plupart des grandes artères commerciales et touristiques de Naples. Ils s'installent derrière un drap blanc posé au sol, ou bien derrière une poussette pour enfants convertie en étalage, sur lesquels sont mis à la vue du passant sacs à mains, ceintures, lunettes fumées, portefeuilles. Il n'est pas rare de les voir vendre très près les uns des autres, à peine quelques mètres les séparant : leur présence, à Naples, ne passe pas inaperçue. Il est important de mentionner que les vendeurs ambulants d'origine étrangère ne sont pas qu'Africains, mais aussi du Maghreb et du sous-continent indien. On retrouve en effet des centaines de commerçants ambulants Maghrébins qui convergent quotidiennement vers Naples dans le but d'acheter des marchandises, souvent des contrefaçons, pour ensuite les vendre sur les plages et les marchés italiens (Schmoll 2004a). Bien qu'ils représentent une part importante des mouvements migratoires attribués à cette activité, leur présence dans le paysage urbain demeure à première vue plus discrète que celle de leurs collègues Africains.

Au fil des premières rencontres et lectures faites autour de la vente ambulante en Italie, il est apparu évident qu'un groupe d'immigrants particulièrement nombreux et homogènes représentent, semble-t-il, la majeure partie des vendeurs ambulants africains : les Sénégalais de confession musulmane mouride.

L'Islam mouride est né au Sénégal, du fondateur Cheikh Amadou Bamba. Ses adhérents constituent un groupe important parmi les musulmans Sénégalais, en nombre mais aussi par leur richesse économique. Grâce aux fidèles mourides qui ont investi massivement dans leur capitale spirituelle, Touba est devenue la deuxième plus grande ville du pays. Une des pierres angulaires de la philosophie mouride prend forme dans la relation entre le marabout et le *taalibé* (disciple); le

marabout s'occupe du bien-être spirituel de ses disciples par la prière et la méditation tandis que les *taalibés* sont responsables du matériel et de l'économique, réalisant son devoir par le travail. Cette structure sociale est également reproduite à l'étranger au sein de la confrérie (Salem 1981). Comme l'explique Copans (2000), l'efficacité de la structure socio-économique mouride se base sur une idéologie qui valorise le travail, les sacrifices quotidiens et les privations de la vie à l'étranger, comme des activités sanctificatrices qui rappellent les sacrifices du saint fondateur en exil, Cheikh Amadou Bamba, à l'époque coloniale.

La vente ambulante constitue la principale activité économique des mourides sur les lieux d'immigration, à la fois parce qu'elle constitue une des rares niches accessibles pour ce type de migrants, mais aussi parce que c'est l'activité s'apparentant le plus au marché informel pratiqué au Sénégal (Lacomba 2000). Il existe une littérature scientifique fort bien documentée sur les Mourides en Italie, principalement dans la région de Turin (voir les travaux de Victoria Ebin). Un travail similaire reste encore à faire à Naples. En effet, j'ai pu constater que même s'ils constituent une part considérable des vendeurs ambulants africains à Naples, il est très difficile d'entrer en contact avec eux, principalement à cause de la langue. Lors de mon séjour j'ai eu l'occasion de rencontrer un vendeur d'origine ivoirienne, francophone, loquace et ouvert, Nino. Bien qu'il ne soit ni Sénégalais, ni Mouride, le déroulement des activités professionnelles de Nino est à peu près pareil à ceux-ci. Toutefois, la religion n'intervient pas, dans son cas, comme raison et moyen de migrer pour le travail. Les informations que j'ai pu recueillir lors de l'enquête de terrain proviennent donc principalement de cet homme, Nino. Le fait que Nino n'appartienne pas à la communauté des Mourides le rendent différent de la majorité de ses collègues vendeurs présents sur la Piazza Garibaldi. Cependant, les stéréotypes font fi de ce type de distinctions. Aussi la qualité des entretiens et des informations qui m'ont été offerts par Nino me permet de croire que la portion ethnographie de terrain de l'enquête, qui s'axe principalement sur ses témoignages, ont la valeur d'un idéal-type.

3.1.2 Considérations méthodologiques

C'est grâce aux témoignages d'un homme en particulier que j'ai pu jeter un regard plus averti sur les rouages de la Piazza Garibaldi. En plus de son affabilité, plusieurs raisons ont fait que j'ai décidé de le choisir comme mon unique informateur principal. D'abord, la courte durée de mon séjour à Naples (trois mois), rendait difficile l'établissement d'une relation de confiance entre les vendeurs et moi-même. Confiance d'autant plus difficile à obtenir que la plupart des vendeurs ambulants africains sont sur le territoire de manière informelle, c'est-à-dire sans titre de séjour. Avant la rencontre de Nino, les quelques tentatives d'approche s'étaient avérées peu fructueuses, les vendeurs n'étant pas très à l'aise de discuter avec une inconnue d'une activité qu'ils savent illégale et à cause de laquelle ils se font pourchasser par les autorités policières. À cela s'ajoute la langue: beaucoup des vendeurs ambulants africains ne parlent pas beaucoup le français ou l'italien, rendant les échanges non-commerciaux encore plus fastidieux. Nino quant à lui s'exprime très bien en français, langue de nos échanges. D'ailleurs, le fait que nous parlions français a, je crois, contribué au développement d'une complicité; nous pouvions parler plus librement sur Piazza Garibaldi, et comme nous parlions souvent de sa vie en Italie, de ses rapports avec les gens, surtout professionnels, la langue française permettait un voile d'intimité même dans le brouhaha incessant de la place.

Une autre raison, non moins importante, qui explique le choix de privilégier qu'un informateur principal parmi les vendeurs ambulants africains est liée aux relations, souvent rivales, qu'entretiennent les vendeurs entre eux. Même si, souvent, les conditions des vendeurs ambulants sont à peu de choses près les mêmes, soit précaires, les solidarités sur les trottoirs de la piazza ne sont pas implicites et sont teintées de plusieurs éléments comme l'origine ethnique, les conflits professionnels et les personnalités. Ma présence étant fort remarquée, de par ma couleur et mon genre, j'ai cru bon ne pas intervenir dans ces dynamiques complexes en montrant une fidélité à Nino.

C'est principalement au lieu même de son poste de vente que Nino et moi nous entretenions. Les entrevues se déroulaient sous le mode d'une conversation

dirigée par mes interrogations, habituellement pour une durée de deux heures. Il arrivait aussi qu'après le travail, nous circulions sur la place, à la manière d'une visite guidée des lieux importants qu'il fréquente dans sa vie professionnelle et personnelle. Aucun entretien n'a été enregistré, et les notes ont toutes été prises à l'extérieur de la Piazza Garibaldi pour ne pas attirer inutilement l'attention des autres. J'ai eu l'occasion de rencontrer Nino une quinzaine de fois.

La confiance est un aspect central dans la relation entre l'informateur et l'enquêteur, particulièrement à la Piazza Garibaldi où la méfiance est la première attitude adoptée, même si elle n'est pas toujours nécessaire. Bien évidemment, notre confiance mutuelle a grandi au fil de nos rencontres et toutes ont été importantes dans l'établissement de la relation. Toutefois, il m'apparaît important de souligner l'ouverture d'esprit avec laquelle Nino s'est proposé de m'accompagner dans l'enquête. Rapidement, il a saisi les intentions d'une telle recherche et c'est dans cet esprit, dans celui de mettre en lumière sa réalité de vendeur ambulant, souvent mal vue, qu'il m'a laissé voir et m'a expliqué les coulisses de ses activités, jusqu'à me permettre de vérifier moi-même, en direct, les dessous du commerce ambulant qu'il m'avait préalablement décrits.

Dans les pages qui suivent, nous proposons une description de différents aspects du travail quotidien des vendeurs ambulants de la Piazza Garibaldi. Nous insisterons particulièrement sur les relations avec les divers acteurs sociaux que doivent entretenir les vendeurs ambulants. Dans la perspective de l'image médiatique de l'immigrant délictueux dont nous avons précédemment parlé, est-il possible de considérer la présence et les activités des vendeurs ambulants comme dangereuses pour la sécurité publique?

Suivant quelques descriptions concernant le contexte général de la vente (les lieux, le matériel), nous commenterons les rapports qu'entretiennent les vendeurs ambulants, selon l'expérience de notre informateur, avec le crime organisé, la petite criminalité, les autres vendeurs, la population en générale et la police. Mais d'abord, faisons la connaissance de Nino, vendeur ambulant à Piazza Garibaldi.

3.2 La rencontre de Nino

Assise dans un kebab bruyant de la Piazza Garibaldi, où on peut aussi trouver une Sénégalaise qui cuisine des plats africains, j'ai rencontré par hasard un groupe de trois Ivoiriens venus s'installer à la même table que moi. Comprenant qu'ils parlaient en français, je suis intervenue dans leur conversation, et de fil en aiguille, leur ai expliqué le pourquoi de ma présence à Naples. C'est alors qu'ils m'ont parlé d'un ami à eux, vendeur ambulant, qui, selon eux, pourrait être intéressé à me parler de ses activités sur la piazza. Plus tard cette journée-là, l'un d'entre eux m'accompagnera le rencontrer sur son lieu de travail, devant un bar sur les trottoirs de la Piazza Garibaldi.

Nino est un Ivoirien d'une trentaine d'années. Il travaille comme vendeur ambulant à Naples depuis environ 4 ans. Il y a plus de dix ans, il a quitté son pays natal, initiant une migration rythmée par les rencontres faites en chemin et par les occasions de travail. C'est d'abord en Mauritanie et puis au Maroc où il passe quelques années, qu'il commence à faire de la vente ambulante de chaussures et de bijoux. Il parcourt les cours arrière des maisons où il fait affaires avec les femmes. Du Maroc, il obtient un permis de séjour pour un pays d'Europe de l'Est, où il part avec un ami rejoindre un compatriote étudiant. Il tombe amoureux d'une jeune femme et reste quelques temps dans ce pays. Il finit quand même par quitter, éprouvant de la difficulté à trouver du travail. Un ami lui conseilla de partir en Italie, à Naples, où son cousin pourrait l'héberger et l'aider à se chercher un emploi.

Le roulement des travailleurs africains dans la ville (particulièrement chez les mourides qui viennent habituellement pour des périodes de quelques mois à la fois) est assez important pour que ce soit développé, au sein de ces communautés de migrants transnationaux, le rôle de tuteur. Un tuteur est généralement un homme qui accepte de guider des nouveaux venus, recommandés d'une manière ou d'une autre par des liens d'interconnaissance. C'est le tuteur qui aide à trouver le premier emploi et demande en échange du logement et de la nourriture environ deux cents Euros par mois, lorsque le nouvel arrivant reçoit ses premiers revenus. Le rôle du tuteur est un maillon indispensable dans le parcours de l'immigrant irrégulier, au

point qu'il s'en développe presque une profession, les tuteurs pouvant parfois accueillir une demi douzaine de «protégés» en même temps. Toutefois, les relations entre ces derniers et les tuteurs, et aussi entre les protégés, ne sont pas toujours harmonieuses. «L'homme est jaloux», explique Nino. C'est pour cette raison qu'assez rapidement, une fois qu'il eût assez d'argent, Nino est parti s'installer seul dans une banlieue de Naples, ce qui est par ailleurs assez rare : les vendeurs ambulants africains se partagent très fréquemment les appartements. Par ailleurs, Nino et son tuteur gardent un assez bon contact.

Dans le cas de Nino, c'est le cousin d'un ami qu'il avait lui-même aidé à l'époque où il vivait en-Europe de l'Est, qui le dirigea vers un tuteur. Il restera chez ce dernier environ deux mois. Le premier emploi que son tuteur lui proposa consistait à laver des voitures. La paie n'étant pas très bonne, Nino décide de tenter sa chance dans la vente ambulante. C'est à Piazza Garibaldi qu'il achètera ses premières marchandises.

3.3 S'organiser pour la vente

3.3.1 Le matériel

Les vendeurs ambulants doivent être, comme leur nom l'indique, mobiles. Les Africains sont parmi les vendeurs de rues les plus mobiles. À la différence des Pakistanais, par exemple, qui sont souvent munis d'une petite table, les Africains utilisent leur chariot comme étal (voir la figure 5) ou étendent un drap à même le sol pour y poser la marchandise (principalement l'apanage des Sénégalais, voir la figure 6). On retrouve des vendeurs munis de chariot habituellement qu'à Piazza Garibaldi; ailleurs dans la ville, les vendeurs vendent sur des draps posés au sol. Nino a acheté son chariot, qui est en fait une poussette pour enfants reconvertie, une dizaine d'Euros à un itinérant qui les récupère des ordures.



Figure 5. Un groupe de vendeurs ambulants à la pizza Garibaldi

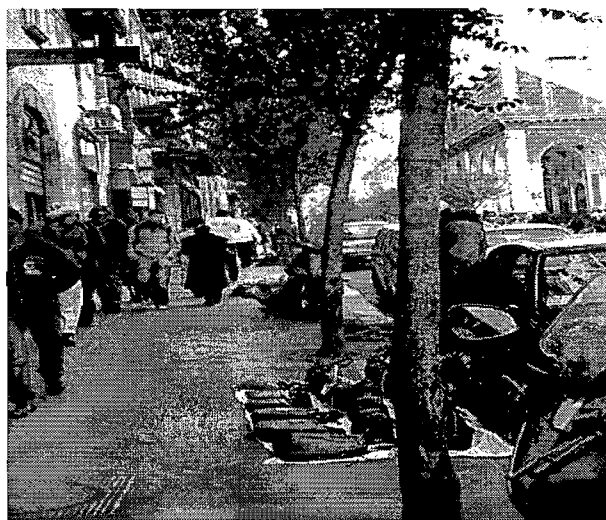


Figure 6. Un vendeur ambulant sur la via Duomo.

Les marchandises vendues ont plusieurs origines. Une bonne proportion d'entre elles vient des grossistes chinois (il en existe une centaine) présents dans les environs de Piazza Garibaldi. Les vendeurs ambulants achètent chez les Chinois surtout du matériel pour téléphones portables, et des sacs à mains de basse qualité. Il arrive également que les vendeurs africains fassent affaires avec des intermédiaires de magasins (parfois clandestins, nous le verrons plus loin), généralement napolitains, qui leur proposent des marchandises de toutes sortes, notamment en ce qui concerne les accessoires vestimentaires comme les lunettes, portefeuilles et ceintures. Dans ce cas, les marchandises peuvent être livrées

directement sur le lieu de travail des vendeurs, qui plus tard paient au livreur en proportion de ce qu'il a vendu.

L'attirail du vendeur est assez encombrant : voyager dans les trains et autobus avec toutes leurs marchandises est problématique et cause souvent des protestations de la part des autres passagers. Pour éviter un va-et-vient dans les moyens de transport, une fois la journée terminée, la plupart des vendeurs rangent leur chariot de marchandises dans des commerces de la place pour la nuit, moyennant un loyer par mois. Ces commerces, par exemple un garage, se trouvent généralement dans les rues derrière la piazza.

L'achalandage de la Piazza Garibaldi crée l'illusion d'un lieu confus, où ni règle ni loi prévaut. *Troppo casino*⁴², comme disent les italiens. Pourtant, malgré le chaos apparent, il y existe des règles qu'il faut respecter.

3.3.2 Les lieux de la vente ambulante

Certaines règles sont implicites, d'autres sont clairement formulées et doivent être respectées. Par exemple, il existe parmi les vendeurs ambulants d'origine africaine, une répartition assez stricte des marchandises à vendre selon l'origine. Selon les dires de Nino, corroborés par mes observations, les Sénégalais vendent tout ce qui touche aux accessoires vestimentaires : portefeuilles, ceintures, lunettes de soleil, écharpes et bonnet, mais particulièrement des sacs à mains de marque de contrefaçon chinoise. Les Guinéens en général vendent surtout des accessoires pour téléphones portables (boîtiers et chargeurs), des lunettes et des ceintures, mais ne vendent pas de bourses, tandis que les Ivoiriens vendent un peu de tout : bourses, portefeuilles, chargeurs, boîtiers pour portable.

Il existe trois marchés définis comme tels⁴³ dans les périmètres de Piazza Garibaldi : de la Porta Capuana, celui de la Duchesca, et celui de la via Bologna.

⁴² «Trop de brouhaha», traduction libre.

⁴³ En fait, il en existe un autre, celui des Européens de l'Est, qui plutôt qu'un marché, est un lieu où des produits et marchandises arrivés à Naples par autobus, sont vendus et distribués (Cattedra 2003).

On ne retrouve pratiquement pas de vendeurs ambulants dans le marché de la Porta Capuana. On y trouve des fruits, légumes, viandes, fromages, mais aussi des boutiques de vêtements, de produits et d'objets pour la maison.

Le second marché présent dans l'aire de la Piazza Garibaldi est celui de la Duchesca, juste en face de la gare. Ce marché ouvert quotidiennement en matinée est connu pour la vente des «faux». Toutes les grandes marques de chaussures, jeans, chemises, ceintures se retrouvent sur les étals temporaires des vendeurs. Bien que présents, les vendeurs africains n'y sont pas en majorité : on retrouve en effet un plus grand nombre de Napolitains et de Maghrébins. Les affaires à la Duchesca sont généralement bonnes; aussi, les vendeurs ambulants qui souhaitent y travailler doivent payer au «gérant» de la place, un salaire mensuel suffisamment élevé pour en décourager plus d'un.

Le marché de la via Bologna, rue perpendiculaire au trottoir qui mène à la gare, a été créé par les instances municipales peu de temps après un incident malheureux impliquant la police, jugée trop brutale, et un vendeur ambulant, bien que les autorités aient spécifié que la décision de créer ce marché était antérieure à l'incident. Le marché est ouvert de neuf heures à quatorze heures tous les jours, sur la portion de via Bologna qui part de la place jusqu'à la via Firenze. Même si ce marché se veut ethnique et ouvert à la vente ambulante de tout immigrant avec permis, on y retrouve presque exclusivement des Sénégalais, et à un point tel que les vendeurs y font référence comme un marché sénégalais. Aussi, comme nous le verrons un peu plus loin, il semble que cette appropriation sénégalaise du marché ne fasse pas l'unanimité, entre les vendeurs africains.

Outre les marchés, les vendeurs s'installent sur les pourtours de la place, sur les trottoirs menant à la gare. Piazza Garibaldi n'est pas le seul lieu de la vente ambulante. Un peu partout en ville on peut croiser des ambulants africains: dans les marchés de quartier comme celui des quartiers espagnols, dans le centre historique sur la rue Benedetto Croce, dans le Vomero sur Alessandro Scarlatti, le long du bord de mer l'été, le long du Corso Umberto I. Dans le passé, Nino a tourné les marchés locaux, dans Naples et les environs, mais aujourd'hui, il vend toujours au même endroit sur la Piazza Garibaldi.

L'utilisation des lieux de vente est également soumise à des règles strictes. On peut systématiquement trouver les mêmes vendeurs aux mêmes endroits jour après jour, et ce relativement aux mêmes heures. Que chacun maintienne une place régulière sert à l'établissement d'une clientèle plus stable, les habitués de la piazza pouvant retrouver facilement un vendeur avec qui ils ont aimé faire affaire. Mais se tailler une place au milieu de la foule n'est pas chose simple; ces « territoires » sont ainsi souvent sujets de disputes, de palabres, de menaces et même de batailles. Aujourd'hui Nino est connu et occupe toujours la même place. Cela n'a pas toujours été le cas; il s'est déjà battu, souvent disputé, mais maintenant Nino ne se fait plus embêter.

Nino se définit comme de caractère indépendant. Il vit seul à Frattamaggiore, une banlieue proche de Naples, ce qui n'est pas habituel pour un ambulant africain⁴⁴. Il aime le métier d'ambulant parce qu'il lui permet d'être son propre patron, de ne pas avoir de comptes à rendre. Aussi, il vend le prix qu'il veut à qui il veut. J'ai pu moi-même constater que les prix qu'il propose pour les mêmes articles sont très variables. Il vendra un chargeur de téléphone cellulaire 5€ à un maghrébin et 15€ à un Italien/Européen. Pour expliquer cette différence, il me dit qu'il connaît la misère et qu'il ne tentera pas de se faire de l'argent sur le dos de quelqu'un qui en a encore moins que lui. Si, cependant, le prix qu'il juge juste n'est pas accepté par le client, il ne le descendra pas plus et préfère ne pas vendre que de vendre à un prix qu'il ne trouve pas juste et adéquat.

3.4 Les relations avec les autres ambulants

Les relations avec les autres vendeurs ambulants dépendent principalement des affinités linguistiques, ethniques et religieuses. Les vendeurs sont nombreux, ils vendent sensiblement la même chose et l'espace est restreint : « Ici, c'est Bagdad », dit Nino, « il faut être dur ». Les solidarités sont mouvantes, selon qui est le concourant et si la journée a été profitable.

⁴⁴ Il n'est effectivement pas rare que les vendeurs ambulants africains vivent à plusieurs dans de petits appartements, se relayant pour les heures de repos et de travail, principalement dans les banlieues proches de Naples, dont par exemple Pianura.

Parmi les vendeurs de la Piazza Garibaldi, ce sont les Sénégalais qui présentent le plus d'homogénéité et de cohésion, ne se mélangeant pratiquement pas aux autres ambulants africains. De même, il semble que les relations qu'entretient notre informateur avec les Sénégalais mourides ne sont pas faciles. D'abord, le fait de leur présence presque exclusive dans le marché de la via Bologna frustre les autres vendeurs d'un espace qui ne devait pas leur être uniquement dédié. L'occupation de l'espace est un enjeu capital dans la vente ambulante. Bien que le marché de la via Bologna en soit un officiel et où les vendeurs doivent être munis de permis, ceux qui n'en détiennent pas bénéficient quand même d'une protection plus grande face à la *Finanza* que ceux présents sur les trottoirs de la place.

Nino n'a pas son pareil à la *Ferrovia*. Nous l'avons déjà dit, il est de tempérament indépendant. Aussi, il considère les Sénégalais comme très différents de ce qu'il a envie d'être, comme travailleur ambulant mais aussi comme individu. Nino est originaire du nord de la Côte d'Ivoire. Il vient d'une famille de confessions mixtes : du côté maternel ils sont chrétiens et animistes, et du côté paternel, musulmans. Il a même un oncle imam. Mais au fil de ses expériences, pour des raisons qu'il ne m'a pas exprimées explicitement, Nino est venu à considérer les musulmans avec un certain mépris. Il leur attribue une étroitesse d'esprit et un manque d'initiative qui l'exaspère et desquels il veut absolument se dissocier. À plusieurs reprises il me dit, en parlant des vendeurs ambulants africains : «certains d'entre eux sont là depuis dix, quinze, vingt ans, et où en sont-ils? Ils sont moins que la poussière! Regarde les Chinois, déjà ils ont des magasins, des fabriques! Les musulmans, ils ne cherchent pas à s'intégrer, à se construire une vie ici...» Certainement, comme pour la plupart de travailleurs migrants à Naples, les efforts de Nino dans la vente ambulante servent à envoyer des sous à ses proches restés en Afrique. Mais plus encore, il souhaite bâtir une vie en Occident, en Europe, et, pourquoi pas, en Amérique, pour pouvoir offrir à ses descendants plus de possibilités qu'il en a eues. C'est pour cette raison qu'il apprend l'italien, qu'il parle un peu d'allemand et d'anglais, qu'il s'intéresse à l'actualité politique et qu'il a accepté de travailler avec des Napolitains, et peut-être aussi ce pourquoi il a accepté de me parler avec autant d'ouverture.

Le principal lieu de sociabilité de notre informateur se trouve lui aussi dans les environs de la *Ferrovia*. Outre que sur les trottoirs de la piazza, c'est dans un restaurant iyoirien que Nino et moi nous rencontrons. Ce restaurant fréquenté principalement par des compatriotes sert de la nourriture typique de ce coin du monde. Surtout des hommes, mais aussi quelques femmes s'y rencontrent pour manger, boire (on y sert aussi de la bière) et discuter. Comme souvent à Naples, les propriétaires du restaurant jouent avec les frontières de la légalité : bien qu'il soit assez fréquenté, donc qui n'est pas secret ou clandestin comme d'autres restaurants cachés de la piazza, l'enseigne qui l'annonce à l'extérieur a été inversé, pour, m'a-t-on expliqué, éviter de payer les taxes exigées pour ce genre de commerce.

3.5 Les relations avec les locaux

Nous avons déjà parlé de l'image médiatique du vendeur ambulant qui souvent, n'est pas à son avantage. Sur les trottoirs de la piazza, les vendeurs ambulants africains sont bien conscients des préjugés et méfiances des locaux à leur égard. Nino dit recevoir fréquemment des commentaires négatifs lorsqu'il travaille sur la place; que se soit par des regards exaspérés ou par des commentaires sur leur présence qui dérange. Les propriétaires des magasins se plaignent à la police du désordre créé par leur commerce de fortune, se plaignent également de leur concurrence. Il arrive également que voyant un commerce lucratif, un vendeur ambulant napolitain choisisse de vendre les mêmes marchandises que le vendeur ambulant africain, lui interdisant de continuer à vendre ces objets. Devant la possibilité de représailles, l'ambulant immigré s'y plie. Il faut être tolérant, insiste Nino. Ce genre d'événement fait partie du risque du métier, une manière indirecte de payer les taxes, explique t-il.

Notre informateur m'a fait part d'un commentaire d'un autre ordre mais qu'il l'avait non moins choqué : assis dans une salle d'attente quelconque, il avait entendu une femme dire à son jeune enfant de se tenir tranquille sinon l'homme noir en face d'eux (Nino) allait le manger. Bien que cet exemple soit particulièrement fort et n'est probablement pas représentatif de l'ensemble des attitudes des Napolitains envers les immigrants africains, il semble, pour Nino, qu'il y ait un écart entre la perception des immigrants, notamment en ce qui concerne la sécurité

des locaux et la réalité : si on n'entend pratiquement jamais parler d'africains impliqués dans des histoires sanglantes, pourquoi une telle méfiance, demande Nino?

Les relations avec les Napolitains ne sont certes pas toutes négatives. Il y a le concierge d'un immeuble en face de son lieu de travail qui lui fait des commandes pour offrir à ses filles et nièces et avec qui il sympathise.

Il y a quelques années, il faisait affaires avec une Napolitaine qui détenait le monopole d'un large pan de trottoir. Ses collègues le trouvaient fou de s'associer avec une locale, prétextant qu'elle allait le rouler. Il s'est avéré que les affaires étaient plutôt bonnes avec elle, il vendait beaucoup et on lui remettait une part des profits qu'il jugeait juste. Cette femme italienne ne possédait pas de permis de vente, les permis ancestraux étaient toujours en vigueur à Naples. À cette période, les locaux n'avaient pas nécessairement de permis officiels, la vente ambulante étant considérée comme une activité traditionnelle. Ce n'est cependant plus le cas aujourd'hui : toute personne voulant vendre sur les trottoirs de Naples légalement doit se munir d'un permis octroyé par la municipalité. Cette femme, ancienne collègue de Nino est toujours présente sur la place, mais son commerce s'est considérablement réduit. Cette relation d'affaires entre un ambulant africain et une Napolitaine fait cas d'exception : la majorité des relations de notre informateur sont africaines.

3.6 La criminalité locale

3.6.1 La Camorra

Si les vendeurs ambulants d'origine africaine sont rarement acteurs dans les «actualités noires» qui leur sont toutefois attribuées dans les journaux, une des principales accusations qui leur sont portées serait, par contre, leur implication présumée au sein d'organisations criminelles. Comme nous l'avons précédemment mentionné, il existe effectivement des liens entre l'immigration irrégulière et le crime organisé, mais qui résultent en majorité de leur difficulté à régulariser leur situation (de par les difficultés administratives et par l'offre de travail qui est surtout

informelle), devenant pour la pègre locale une main d'œuvre bon marché. Ainsi, il appert que plusieurs immigrants intégrés dans des organisations mafieuses restent dans les échelons les plus bas de l'organisation, principalement comme revendeurs de narcotiques et de contrefaçons. Vu notre intérêt pour la vente ambulante, ce qui suit servira à faire un peu de lumière sur les différentes sortes de contrefaçon.

Il existe en fait deux catégories de contrefaçons à Naples. Celle que l'on trouve dans la rue, habituellement chinoise, est une contrefaçon de basse qualité et facilement identifiable comme étant d'une marque «fausse». En plus de la mauvaise qualité des matériaux, les logos des marques comportent quelques différences par rapport aux originaux (les lettres sont inversées ou remplacées par d'autres). Selon Nino, il arrive également que les sacs à mains et les logos soient achetés séparément et que le vendeur ambulancier couse lui-même le logo ou l'étiquette arborant la fausse marque sur la marchandise.

Le deuxième type de contrefaçon est plus discret. Cette contrefaçon demeure cachée, disponible seulement aux initiés, à ceux qui ont des contacts avec la Camorra. Cette contrefaçon là, on l'appelle *parallèle*. Dans son livre *Gomorra*, Roberto Saviano (2006) décrit dans le détail comment ces «vrais faux» se retrouvent sur le marché. L'auteur napolitain explique que c'est dans la région que se tiennent les appels d'offres, la région étant connue pour ses manufactures. Les patrons de quelques petites usines rencontrent donc les représentants des grandes marques de commerce comme *Louis Vuitton*, et *Prada*. L'octroi du contrat de fabrication revient à celui qui remporte l'enchère en proposant plus d'unités fabriquées au meilleur prix. Or, ces compagnies possèdent un tel capital économique et le coût de fabrication étant relativement bas, chacune des usines présentes à l'appel d'offres va chercher le matériel requis au port de Naples et exécute la commande. Au final, s'il arrive pour une raison ou une autre, que l'usine désignée gagnante au départ ne peut fournir un travail jugé satisfaisant par la compagnie requérante, ce sera le fruit du travail d'une autre usine, mais dont l'offre n'avait initialement pas été retenue, qui se verra vendu dans les prestigieuses boutiques de Milan, Rome ou New York. Loin d'avoir terminé leur vie, les marchandises inférieures produites par les autres usines non retenues se retrouvent dans des réseaux parallèles, souvent gérés par la Camorra. Une partie d'entre elles sera exposée dans des magasins secrets, dont un

que je visiterai grâce à Nino. Celui qui n'est pas initié ne peut connaître ces endroits. On ne peut y accéder que si on est accompagné par quelqu'un qui est connu de ces marchands. On peut par contre douter qu'ils soient inconnus de la police.

Grâce à mon informateur, j'ai eu l'occasion de visiter un de ces endroits pour le moins surprenants. Je revenais en ville après quelques jours à l'extérieur et en fin d'après-midi, me retrouvai à la piazza, pour voir Nino. Nous nous sommes mis à marcher autour de la place, puis sur une rue passante adjacente à la piazza pendant une bonne heure. Nous discutons en revenant tranquillement vers la gare, par la Duchesca (le marché du faux le plus connu de Naples où l'on vend des articles griffés contrefaits, particulièrement chaussures et jeans) que Nino m'annonce qu'il va essayer de me montrer ce qu'est un magasin de *parallèles*. Lors d'une entrevue antérieure, Nino m'avait décrit en détails les différentes étapes dont sont constituées ces visites. Témoigner en direct de ce phénomène me rassurait non seulement sur la qualité des informations qu'il m'avait transmises, mais m'a aussi permis de rester calme devant ce spectacle que je n'aurais jamais cru possible.

Arrivés aux pieds d'un *palazzo* comme les autres, devant une porte fermée, Nino siffle et lance un «waio⁴⁵!» en direction de la fenêtre. Un homme sort la tête de la fenêtre du premier étage. Il fait signe à Nino et disparaît. La porte d'entrée s'ouvre quelques secondes plus tard. Une troisième personne, qui nous est inconnue, est aussi là et nous rentrons tous les trois dans une sorte de vestibule. Les murs sont recouverts de petits carrés de céramique, ce qui donne l'impression d'être dans une ancienne salle de bains. Une fois que la porte d'entrée est bien refermée derrière nous, l'homme qui est venu nous ouvrir sort une clé aimantée de la poche de son pantalon. Il dépose la clé à un endroit précis sur le mur. Au même moment, le mur qui nous fait face se met à pivoter doucement. Nous suivons les autres dans les escaliers cachés par le mur pivotant, vers l'étage supérieur. La salle sur laquelle débouchent les escaliers est une salle de montre pour les marchandises qui n'ont pas pu se rendre dans les vitrines des plus grands noms du monde de la mode actuelle. À l'encontre des magasins chinois dans lesquels Nino pouvait s'approvisionner en

⁴⁵ De notre traduction phonétique libre. Interjection typiquement napolitaine s'apparentant au «Hé!»

sacs à mains pour trois ou quatre Euros l'unité, ici on achetait pour plus de soixante-dix Euros l'unité un sac à mains *Louis Vuitton*, pour une vingtaine d'Euros une ceinture ou un porte-monnaie en cuir de *Dolce & Gabbana*. Cinq ou six hommes nous surveillaient pendant que Nino et moi faisons le tour du magasin, tout en jetant un coup d'œil sur les six télévisions branchées à un système de surveillance par caméra. C'est tout juste si ces hommes m'ont posé une question. Nino avait déjà établi une relation de confiance avec eux, de laquelle j'ai pu ainsi profiter. Nous sommes ressortis quelques minutes plus tard, traversant encore, mais cette fois en sens inverse, l'étonnant mur qui tourne...

Cette relation de confiance que mon informateur entretenait avec ces personnes ne s'est pas créée du jour au lendemain. En fait, ce sont eux qui, au tout début l'on approché un jour où il vendait à la Piazza Garibaldi. Un homme est venu vers lui en lui proposant de lui montrer sa marchandise. Au départ, il ne se rendait pas directement au magasin : on lui apportait sur la piazza les marchandises qu'il choisissait. Avec le temps, ils sont devenus des collaborateurs plus fréquents. Ce sont habituellement les vendeurs, selon notre informateur, qui sont sollicités par les Napolitains dans l'approvisionnement des marchandises et pas l'inverse. Par exemple, il n'est pas rare qu'un ambulant se fasse donner en avance des objets et que plus tard, le fournisseur passe pour récupérer son argent, selon le nombre d'items vendus au cours de la journée. Puis, peu à peu, on les emmène sur les lieux de magasins et d'usines clandestins. Au début, on l'emmenait en motocyclette, les yeux bandés et en faisant de multiples détours sur le chemin. Aujourd'hui, il s'y rend parfois par lui-même. C'est ainsi qu'en se promenant avec Nino dans les rues du centre de Naples, il m'indiquait, derrière les portes closes d'un *basso*⁴⁶, l'existence d'un atelier de couture clandestin.

Somme toute, l'implication des vendeurs ambulants africains dans le réseau de la vente des objets contrefaits demeure minime : ils semblent, plus souvent qu'autrement, être à la fin de la chaîne, le dernier intermédiaire devant l'acheteur, celui qui coure le plus de risque et qui en retire le moins de bénéfice.

⁴⁶ Un «basso» est un logement, habituellement peu cher, situé au rez-de-chaussée d'un immeuble : la vie quotidienne et intime de ses occupants est ainsi exposée aux passants. Les «bassi» (pluriel de «basso») sont très présents à Naples et participent à l'image, folklorique, des rues napolitaines animées et investies par les habitants.

3.6.2 Avec la petite criminalité

Ces derniers exemples relèvent d'un réseau organisé que l'on peut associer à la Camorra, selon les informations, partielles, que nous avons obtenues. Mais il existe aussi à Piazza Garibaldi d'autres niveaux de crimes qui touchent les vendeurs ambulants africains, mais qui sont généralement initiés par des autochtones. Nous pensons notamment aux *paccottari*, ces vendeurs ambulants fraudeurs, de vrais professionnels de l'arnaque qui flouent les touristes et les naïfs avec des paquets (*pacco*) de fausses marchandises. Les *paccottari* ont plusieurs manèges pour flouer quelques passants dont un en particulier qui implique des vendeurs ambulants.

On les retrouve souvent sur le trottoir menant à la gare, aux heures de grandes affluences, près d'un vendeur ambulant africain. Munis d'un ordinateur portable ou d'un appareil photo numérique, les *paccottari* essaient d'attirer les gens en proposant de bons prix. Il arrive régulièrement que, dans le but de rassurer le client potentiel sur la qualité du produit, le faux vendeur prenne à témoin le vendeur ambulant, près de qui il cache son matériel et à qui il demande de confirmer la qualité de la vente. Un refus de collaborer engendrait des problèmes à l'ambulant (il pourrait par exemple le risque d'être battu), qui acquiesce au potentiel acheteur d'un bref mouvement de tête. Rassuré, le client décide d'acheter, voit son paquet emballé, et juste au moment de payer, le fraudeur augmente considérablement le prix. Le scénario habituel est que choqué, le client refuse et se retourne. Mais alors qu'il a le dos tourné, le faux vendeur échange discrètement le paquet pour un autre exactement pareil mais dont la boîte est vide, resté caché derrière le présentoir mobile du vendeur ambulant. Le *paccottaro* rappelle ensuite le client pour finalement accepter le prix convenu. Souvent, le client revient, accepte et paie pour se rendre compte au moment d'ouvrir la boîte qu'il s'est fait avoir...mais le fourbe est déjà loin! Les *paccottari* ne partagent aucunement leurs gains avec les vendeurs ambulants qu'ils font intervenir dans leurs manèges. Cependant, mieux vaut collaborer avec eux car ils n'hésitent pas à menacer et à recourir à la violence. Nino m'a raconté qu'il a déjà vu des collègues vendeurs ambulants africains se faire

battre par des *paccottari* à qui ils avaient refusé une faveur ou tenu tête. Personne n'est intervenu.

3.7 Les relations avec la police

L'activité des vendeurs ambulants est devenue une activité de plus en plus visée par la police. Selon l'expérience de Nino, depuis les dernières années, plus précisément depuis le gouvernement de gauche dirigé par Romano Prodi⁴⁷, les contrôles se font de plus en plus fréquemment, ce qui lui fait dire que sous Berlusconi (qui est de droite), la situation était plus facile pour lui et ses collègues.

C'est la *Finanza*, police financière italienne, qui semble la plus intéressée à la vente illégale ambulante sur la Piazza Garibaldi. Le jeu du chat et de la souris auquel se livrent policiers et vendeurs se produit plusieurs fois par jour et se met en place généralement de la façon suivante : une voiture de la *Finanza* s'avance lentement sur la rue principale menant à la gare de trains. Tel un jeu de domino, un à un, les vendeurs déplacent leur chariot de marchandises au rythme du passage de la voiture. Ils regardent attentivement derrière leur épaule si la voiture y est toujours, se dirigeant vers le prochain coin de rue et faisant mine de quitter la piazza en s'engouffrant dans le Vasto, le quartier derrière la piazza. Une fois la voiture les ayant dépassés, ils retournent tous à leur lieu de travail habituel, jusqu'à l'arrivée de la prochaine voiture de police. Policiers et vendeurs se prêtent à ces manèges tout en sachant que cela n'enrayera pas le commerce ambulant illégal. Les deux partis semblent d'accord pour mettre en scène la légalité : les uns acceptent de chasser et les autres de se faire chasser...

Il arrive toutefois que la chasse aux vendeurs ambulants ne soit pas qu'une mise en scène; de vraies arrestations surviennent à l'occasion. Nino s'est fait pourchassé quatre fois en quatre ans par la police. Il s'en est sauvé à deux reprises et puis s'est fait emmener au poste de police aux deux autres occasions. Il n'y a pas eu de conséquence dans son cas à ces arrestations. Selon Nino, les arrestations effraient la plupart des vendeurs, particulièrement lorsqu'il y a prise d'empreintes digitales et de photos. Dans le cas de mon informateur, ces procédures ne l'inquiètent pas et il

⁴⁷ Qui était président de l'Italie au moment de l'enquête de terrain.

ne considère pas qu'elles pourraient nuire à l'obtention éventuelle d'un permis de séjour.

Selon Nino, ce jeu de chat et de souris, et l'occasionnelle visite au poste de police, constitue un autre risque du métier, une façon de quand même participer au système, de participer au jeu de la légalité.

3.8 De nouvelles étapes

3.8.1 Les nouvelles règles prévues

Le mot court sur la Piazza Garibaldi que le commerce ambulancier sera sous peu complètement interdit sur les trottoirs de la *Ferrovia*, que même le marché de la via Bologna disparaîtra. Les plans de l'administration municipale sont d'offrir un nombre de places limité aux vendeurs ambulants en périphérie de la ville. À cela, Nino répond que «ce sera les couteaux!». Selon notre informateur, ce nouveau règlement ne ferait qu'affaiblir la solidarité, déjà précaire entre les vendeurs. De plus, l'interdiction de vendre des objets de contrefaçon de marques serait, toujours selon Nino, dramatique pour la vente. «Les gens veulent de la marque!» répète-t-il. De toute façon, les marchandises disponibles ne dépendent pas des vendeurs, qui sont les derniers intermédiaires face à l'acheteur; la production de bourses inspirées des grandes marques, des enseignes et étiquettes contrefaites, des portefeuilles et des lunettes de soleil griffés est issue des ateliers napolitains et chinois⁴⁸ (des environs de Naples et de Chine). Et selon Nino, c'est le fait qu'il vende ces griffes, même fausses, qui lui permet de survivre économiquement. Un règlement qui interdirait la vente de contrefaçons serait donc difficile pour les ambulants africains. On peut aussi se questionner sur l'efficacité d'une telle mesure pour enrayer la circulation de contrefaçons de marques connues du domaine de la mode...mais en serait-ce vraiment le but?

⁴⁸ Fabio Amato (2000) dans *La circolarità commerciale degli immigrati nel napoletano*, décrit l'*hinterland* napolitain comme un véritable cœur fournissant la région des marchandises vendues par le commerce ambulancier en général. Il note également une production distincte en ce qui concerne les parallèles, comme nous l'avons précédemment décrit.

3.8.2 Les projets futurs de Nino

Nino est ambulante à Naples depuis quatre ans. Le travail devient de moins en moins lucratif, surtout à cause des contrôles de plus en plus fréquents de la population et d'un appauvrissement général des consommateurs. Aussi, Nino souhaite diversifier ses activités. Depuis quelques mois, il travaille de moins en moins d'heures à la Piazza Garibaldi pour développer son nouveau *business* comme guide. Le travail de guide consiste à accueillir, parfois chez soi, et guider des acheteurs potentiels *de gros*, principalement des femmes africaines, qui revendent ensuite en Europe et en Afrique. Le travail de guide est plus intéressant du point de vue du salaire car le guide reçoit de l'argent des acheteurs et reçoit également une commission du grossiste/vendeur chez qui on achète. Maintenant qu'il connaît bien ce secteur, qu'il s'est fait des contacts tant chez les vendeurs de *parallèles* que chez les grossistes chinois, Nino est en mesure de passer à ce qu'il considère la prochaine étape. Dans le travail du guide, la Piazza Garibaldi demeure un lieu central. C'est en effet dans les pourtours de la place que se trouvent les magasins légaux et illégaux dans lesquels ces commerçants de valise, pour reprendre le terme d'Alain Tarrus, s'approvisionnent et où plusieurs d'entre eux demeurent, surtout à l'Hôtel Mignon, juste devant la gare, célèbre pour accueillir ce type de clientèle.

Cette nouvelle occupation, souhaite Nino, lui permettra de gagner suffisamment d'argent pour poursuivre son projet migratoire qui le mènera vers d'autres régions, plus prospères, de l'Europe, et ses enfants, qui sait, iront peut-être jusqu'en Amérique. Parallèlement à ce changement professionnel, notre informateur poursuit une demande de naturalisation, pour enfin sortir de l'ombre et espérer une vie meilleure.

3.9 En résumé

Par les entrevues et les observations que nous avons menées avec l'aide de Nino, nous avons voulu faire un peu de lumière sur les activités professionnelles des vendeurs ambulants africains de la Piazza Garibaldi. Cette entreprise visait à établir si le portrait proposé de l'immigrant et du vendeur ambulante en particulier, se confirmait avec l'expérience du terrain. Une des principales caractéristiques que

nous avons soulevées de ce portrait médiatique est celle de l'immigrant comme facteur d'insécurité. Lors de nos entrevues avec Nino, nous avons mis l'accent sur les relations qu'il entretient avec différents acteurs sociaux soit la police, le crime organisé, les petits criminels, les collègues vendeurs. Cela avait pour but de déterminer si dans l'exercice de ses fonctions, il utilisait des moyens criminels ou mettait en péril la sécurité de la population.

Des commentaires de notre informateur, se dresse plutôt un portrait d'une situation précaire où à tout moment, les solidarités auxquelles ont recours les vendeurs ambulants menacent de se rompre. À tel point que ce sont souvent les vendeurs eux-mêmes qui doivent composer avec une insécurité constante : que ce soit face aux *paccottari* qui n'hésitent pas à user de violence physique, face aux multiples rondes de la police qui interrompent la vente, face aux membres de la Camorra avec qui le rapport de force est bien inégal, ou bien simplement face aux intempéries qui empêchent le travail. Bien qu'il est vrai que les vendeurs ambulants africains défraient rarement (sinon jamais) les manchettes des «actualités noires», nous avons vu que la présence des immigrants sur Piazza Garibaldi, dont ils sont une composante majeure, est associée au chaos et au piètre état des lieux. Or, si leur présence ne menace pas réellement la sécurité des utilisateurs de la place, quels peuvent être les raisons des appréhensions à leur égard?

De plus, nous avons pu constater qu'au cours de ses expériences professionnelles, Nino a su faire preuve d'une grande capacité à se débrouiller, à *ariangiarsi*. Dans cette perspective, il démontre qu'il n'est pas du tout «hors du monde», mais que bien au contraire, il sait user des codes culturels locaux.

Dans le chapitre suivant, nous souhaitons soulever quelques pistes de réflexion autour des raisons qui font que le vendeur ambulant (en particulier) soulève un sentiment de malaise, en s'attardant notamment sur quelques paradoxes qu'il incarne et desquels son image médiatique distrait.

Chapitre 4

-L'envers du décor-

Nous avons identifié que l'image de l'immigrant dans la presse participe à la construction d'un sentiment d'insécurité. Cependant, selon les expériences relatées par notre informateur principal, nous avons constaté que les amalgames proposés par l'image médiatisée ne suffisent pas à expliquer une réalité beaucoup plus nuancée. Associé à une dégénérescence des lieux, mais aussi à un péril pour la sécurité physique des citoyens, l'étranger représente une menace. Or, la littérature entourant la criminalité des étrangers ainsi que nos propres observations nous permettent de penser que cette représentation sert plus à pointer du doigt un coupable, à distraire, plutôt que d'informer sur un phénomène complexe.

Dans *Il Mattino*, la présence étrangère sur Piazza Garibaldi est réduite à une présence menaçante, à la fois parce qu'elle est *Autre*, mais aussi parce que l'immigrant clandestin serait *ontologiquement* menaçant pour la sécurité des autres utilisateurs de la place; sa situation administrative irrégulière de sans-papier, le rend automatiquement plus enclin à poser des actes criminels. Ce potentiel d'insécurité est d'autant plus grave qu'il affecte l'image de Naples et nuit par le fait même à l'industrie touristique si importante pour la ville méditerranéenne. Rappelons que Piazza Garibaldi est souvent présentée dans le discours public comme la carte de visite de Naples, puisqu'elle est un point central dans les déplacements à l'intérieur de la ville, dans les villes avoisinantes et vers d'autres régions d'Italie et d'Europe. Les immigrants, fussent-ils illégalement sur le territoire, menacent-ils la sécurité des citoyens, comme le laisse penser l'image qu'en fait le quotidien *Il Mattino*?

Dans la section qui suit, nous voulons explorer l'envers du décor. D'abord nous souhaitons pointer des éléments qui permettraient de replacer l'immigrant comme acteur économique, participant au renouveau économique de Naples. Du même élan, nous questionnons la sécurité de l'immigrant lui-même : peut-on considérer l'immigrant comme une victime de l'insécurité au lieu de le considérer comme un agent perturbateur de la sécurité urbaine?

Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur les paradoxes et ambiguïtés desquels divertit la représentation médiatique de l'immigrant. Le premier paradoxe, suscité par la présence du vendeur ambulant, concerne les liens entre la légalité et l'illégalité. Alors qu'un des torts imputés à l'immigrant clandestin concerne son lien avec le crime organisé, c'est justement les politiques qui criminalisent son entrée qui l'incitent à faire appel aux «services» offerts par la mafia. Nous verrons en effet qu'une des forces de cette organisation est de pouvoir transgresser, à son avantage, les frontières du légal et de l'illégal.

La seconde ambiguïté que l'image médiatique de l'immigrant dissimule s'esquisse à partir de l'objet contrefait. La contrefaçon, qui est un des secteurs d'activités géré en bonne partie par les clans du crime organisé, a pour visage, dans les rues de Naples, le vendeur ambulant africain. Nous souhaitons offrir une autre perspective sur la représentation médiatique de l'immigrant en la problématisant et en s'inspirant de la dimension symbolique de l'objet contrefait. Nous souhaitons ainsi faire ressortir les parallèles entre ces deux phénomènes, pour lesquels le vendeur ambulant est le point de jonction.

4.1 L'immigrant comme acteur économique

« La gare de Piazza Garibaldi est toujours plus l'épicentre des marginaux et des désespérés »⁴⁹. Cet extrait tiré d'un article du *Il Mattino* est sans équivoque sur la perception populaire des occupants de la place. Le rôle imposé aux «extracommunautaires» les confine à illustrer la dégradation urbaine. Mais seraient-ils au contraire des acteurs dans la «renaissance» du quartier?

Camille Schmoll (2004b) rappelle que le quartier de la gare a toujours été populaire et que depuis les bombardements de la Deuxième guerre mondiale jusqu'au tremblement de terre de 1980, il connaissait une dégradation et un appauvrissement croissants. Les couches plus favorisées quittent les quartiers du centre de la ville pour des zones périphériques, causant une baisse démographique significative notamment dans le quartier de la gare. Ce déplacement de population entraîne avec lui une délocalisation des activités commerciales qui, conjuguée à une

⁴⁹ « Il terminal di Piazza Garibaldi è sempre più l'epicentro di emarginati e disperati. »

crise du tourisme persistante, accentuent un taux de chômage frôlant alors les 50%. De nombreux hôtels et pensions qui ont pignon sur rue dans les alentours de la *Ferrovia*, de par la proximité du port et de la gare de trains, subissent de sérieuses répercussions des situations socio-économiques que nous venons d'évoquer. Schmoll souligne que dans ce contexte, l'arrivée des migrants «extracommunautaires», des Nord-Africains, puis des Sénégalais, au début des années 1980, est plutôt bienvenue par le secteur hôtelier. Puis, à la fin des années 1980, les mesures législatives concernant des procédures de régularisation accentuent l'attrait de l'Italie pour les migrants : « [N]ombreux ceux qui, découragés par une irrégularité sans issue en France, choisissent de se rendre en Italie pour y déposer une demande de régularisation. La venue de ces nouveaux arrivants profite encore aux hôtels du quartier [de la gare]» (Schmoll 2004b: 187). Aujourd'hui encore, poursuit la chercheur, les hôtels et pensions de la *Ferrovia* vivent principalement de cette clientèle, présente pour des séjours plus ou moins longs. Dans les documents de statistiques officielles de la Commune de Naples, on peut constater que la «permanence moyenne», calculée par le rapport entre la présence et les arrivées de clients de même nationalité, indiquent que la valeur est la plus élevée pour les ressortissants africains hébergés dans des hôtels et pensions classés une étoile⁵⁰. On peut donc dire que dans cette perspective, la venue des «extracommunautaires» sur Piazza Garibaldi a des effets plutôt positifs, notamment sur l'économie du quartier.

Leur présence est, malgré tout, perçue comme une cause de la dégradation et non pas comme un vecteur de reprise économique. Dans le projet de «renaissance» napolitaine, pour lequel le tourisme représentait la pierre angulaire, la population «extracommunautaire» a été évacuée comme acteur important; même que la majeure partie des vendeurs ambulants avaient été évacués du centre de la ville lors du Sommet du G7 en 1994. Ce n'est pas pour cette clientèle qu'est dirigée la volonté de redessiner le visage de Piazza Garibaldi; la carte de visite que devrait représenter le quartier de la gare n'est pas destiné aux migrants des pays en voie de développement, mais plutôt à attirer un tourisme haut de gamme, à attirer des touristes fortunés.

⁵⁰ Voir le tableau en annexe VII

Au-delà du secteur hôtelier, le flux des travailleurs migrants à Naples a des retombées économiques directes pour les entreprises de la région, notamment dans l'industrie de la mode. En effet, les vendeurs ambulants, comme notre informateur, participent à la diffusion de la mode italienne, notamment quand ils sont *intermédiaires*. Un intermédiaire assure la liaison entre un acheteur et un fournisseur. Ainsi, Naples est très populaire auprès de femmes africaines qui s'approvisionnant en vêtements, sacs à mains, accessoires, les revendent dans d'autres grandes villes européennes. Une part importante de l'inventaire des fournisseurs vestimentaires s'écoule dans ce créneau lucratif. Les Africaines et les Africains que l'on voit sur Piazza Garibaldi, devant l'hôtel Mignon par exemple, font travailler, par leur commerce, de nombreuses entreprises régionales et participent ainsi à l'économie locale.

4.2 L'immigrant et la sécurité : qui est la victime?

«Après 20 heures, le risque de vols, parfois armés, augmente. C'est à cette heure que la gare centrale ainsi que toute la Piazza Garibaldi deviennent un "no man's land" où sévit un haut risque d'agression. En effet, la présence policière se réduit et arrivent de partout en ville les malintentionnés, les immigrants clandestins et itinérants, dont plusieurs sont des trafiquants de drogue» (Il Mattino, 3 juillet 2001, p.31)

Le projet de «renaissance napolitaine» comportait un ensemble d'initiatives tant politiques, culturelles, sociales et économiques. Le principal moteur du projet consistait à faire de Naples une véritable destination touristique, pour elle-même et non plus seulement comme une étape vers les vestiges de Pompéi et les îles au large de la côte, dont principalement Capri. Pour attirer l'attention du touriste, l'administration municipale devait, et doit encore aujourd'hui, s'intéresser à débarrasser Naples de sa réputation de ville sale, chaotique et dangereuse. Les initiatives que nous avons déjà mentionnées, la piétonnisation de rues et de places, le développement d'un réseau de transport en commun, l'agrandissement de la portion du centre-ville reconnue comme centre historique, le soutien financier amené à des initiatives artistiques et culturelles, la lutte contre la corruption au sein

des institutions politiques et contre le crime organisé, et les plans de réaménagements de la Piazza Garibaldi en galerie marchande, en sont des exemples. De même, la suppression du vendeur ambulant dans les rues et sur la Piazza Garibaldi de Naples en particulier, est une autre des mesures envisagées pour redorer l'image de la ville. Ces mesures s'inscrivent dans une perspective de standardisation au canon européen. Nous entendons par là qu'elles sont envisagées dans le but de faire de Naples une destination touristique attrayante et de s'affirmer comme faisant partie des grandes villes européennes. Toutefois, encore aujourd'hui, nous l'avons vu dans *Il Mattino*, Piazza Garibaldi suscite un sentiment d'insécurité. Des qualificatifs comme «royaume des vandales» ou encore «champion invétéré des actualités noires» que l'on retrouve dans les extraits du quotidien napolitain viennent renforcer le sentiment de méfiance envers la Piazza Garibaldi. Mais qu'en est-il de la sécurité de ceux que l'on décrie comme cause d'insécurité, de la prostituée, du vendeur de drogue, du toxicomane, du vendeur ambulant? Les témoignages de Nino nous ont renseigné sur les différentes menaces qui guettent le vendeur ambulant dans l'exercice de ses activités.

Au cours des entretiens que nous avons menés, notre informateur principal nous a raconté qu'il s'est retrouvé à quelques reprises à devoir se battre, avec d'autres vendeurs ambulants, mais aussi avec des hommes qui se disaient gênés de sa présence, en plus d'essuyer régulièrement quelques remarques désagréables de la part des passants. Ces exemples invitent à penser que les victimes d'agression semblent être plus souvent les marginalisés eux-mêmes; derrière l'érection d'une représentation monolithique du marginalisé comme source d'insécurité, on en vient à occulter le fil conducteur qui est peut-être le plus important et le plus révélateur de leur situation, soit la pauvreté et la précarité. En effet, l'implication dans des activités marginales, surtout dans le cas qui nous intéresse du vendeur ambulant, résulte plus souvent d'une incapacité à s'insérer dans les réseaux formels et légaux, que ce soit pour l'obtention d'un emploi, d'un logement ou de documents officiels (et ce parfois même après les avoir déjà obtenus et ensuite perdus car incapables de sortir de l'économie souterraine). De plus, de par sa situation précaire, l'immigrant clandestin est plus facilement coopté par un réseau de criminalité déjà existant et particulièrement bien portant à Naples. Il est important de souligner que la

participation des vendeurs ambulants africains aux activités informelles et illégales de la vente de contrefaçon restera, tout au long de leur carrière, une participation de dernière ligne : c'est à eux que revient la part la plus risquée du travail tandis que leurs bénéfices, tant économiques que sociaux sont les plus faibles de toute la chaîne. Le vendeur s'expose : il parcourt les rues et les places de Naples et des environs. Il est le visage de ce commerce. Ce qu'il incarne et ce qu'il cache à la fois, car l'attention lui est toute donnée, c'est le marché noir, l'irrégularité et l'impossibilité de se sortir d'un système d'exploitation des plus faibles par les plus forts. À notre avis, il est possible de considérer l'attention portée à la Piazza Garibaldi et aux immigrants qui la peuplent dans un contexte plus global; la criminalisation de l'immigrant, qui se veut une réponse à l'insécurité urbaine, participe à la «production de travailleurs infériorisés indispensables au développement néolibéral» (Palidda 2003-2004: 148).

La criminalisation de l'immigrant dans les politiques et dans les représentations médiatiques a des effets réels. Nous avons déjà discuté du fait que les politiques plus restrictives en matière d'immigration sur le territoire et concernant la présence irrégulière (qui constitue également un délit), connaissent des effets pervers. Face à une immigration régulière qui devient de plus en plus difficile, la majorité des personnes venues des pays du tiers-monde qui veulent tout de même entreprendre un projet migratoire vers l'Union européenne doit se tourner vers les réseaux illégaux pour organiser leur entrée sur le territoire. Force est de constater qu'en luttant contre la clandestinité en imposant des mesures plus restrictives quant à l'accès au territoire, on incite du même coup les immigrants à se tourner vers le crime organisé. Ironiquement, alors que l'on condamne l'immigration clandestine de part son affiliation avec le crime organisé, ce sont précisément ces mesures qui y contribuent le plus. Faire affaire avec des membres liés au crime organisé n'est pas, pour les immigrants, une sinécure. En fait, ce sont les premiers à souffrir de cette association; d'abord les *passseurs* coûtent

extrêmement cher, les modes de transport sont risqués et peu sécuritaires⁵¹, et enfin leur entrée clandestine les oblige, du moins pour un certain temps, à rester dans l'ombre, c'est-à-dire à travailler de manière informelle, pour des entreprises souvent contrôlées et dominées par la mafia, et dans des conditions de travail souvent très précaires. En effet, la demande pour ce type de travail existe et n'est pas engendrée par la présence des immigrants, mais bien par le mode de production postindustriel qui demande une rapidité d'exécution toujours plus grande, une flexibilité accrue et des coûts de production toujours plus faibles. La demande de travail pour les immigrants est souvent celle qui est délaissée par les locaux, que ce soit du travail domestique (entretien ménager, mais aussi les soins à domicile pour enfants et personnes âgées, lesquels sont de plus en plus en demande, la population italienne étant vieillissante), manufacturier, ou dans le domaine de la construction immobilière. C'est dans cette mesure que les lois invitant à la criminalisation de l'étranger participe à la production de travailleurs qui sont prêts à accepter des conditions de travail hors-normes, précaires et flexibles, tout en alimentant l'économie souterraine, laquelle est largement contrôlée par les mafias, dont la Camorra. Dans cette perspective, on peut dire que le licite participe au maintien et même au développement de l'illicite. Or, la présence des vendeurs ambulants sans permis met au jour ce paradoxe. En effet, parce qu'il est là, parce que d'autres comme lui continuent à affluer, force est de constater que son offre d'emploi est attendue et utile. Alors, tel que l'exprimait Sayad (1997), la présence de ces travailleurs immigrants soulève la brèche, exposant la faiblesse du système : ce type de travailleurs immigrants irréguliers, loin de porter préjudice au système économique, loin de « voler » les emplois des nationaux, est en fait nécessaire au roulement et au maintien du système économique actuel.

4.3 Le légal et l'illégal

La distinction brouillée entre le pouvoir légal et le pouvoir illégal se concrétise dans la vie quotidienne du vendeur ambulant par une scène dont nous

⁵¹ Rappelons les nombreux naufrages en mers Méditerranée et Adriatique. Notre informateur, Nino, nous a également parlé de *passseurs* qui font traverser la mer à leurs clients...à la nage! Munis de palmes, ils prennent une personne sous chaque bras, espérant tous atteindre l'autre rive.

avons pu témoigner et que nous avons déjà relaté : le jeu du chat et de la souris entre les vendeurs ambulants africains et la police.

Nous l'avons décrit plus haut. Chacun sait ce qu'il doit faire et ce que l'autre fera, chacun joue son rôle. Mais il arrive que les rencontres entre les ambulants et les policiers ne soient pas toujours aussi ritualisées; parfois il y a de «vraies» des poursuites, des arrestations, des séquestrations du matériel, prise d'empreintes, etc. et tout cela est très coûteux pour le vendeur ambulant déjà à la limite de la précarité. Il arrive que des usines clandestines soient mises au jour. Mais les vendeurs ambulants sont les derniers intermédiaires avant l'acheteur et permettent à la police d'agir plus rapidement sur cette activité, même si elle sait probablement que l'orchestration et le maintien de cette activité ne dépendent pas des vendeurs ambulants africains. Ces opérations de «nettoyage» demeurent donc toujours superficielles, ne s'attaquant pas aux racines du phénomène.

On peut se demander à qui sert cette mise en spectacle de la légalité? Aux politiciens qui pourraient y voir un acte concret et public en accord avec les politiques de lutte au contrefait et à l'immigration clandestine? Reste que le nombre d'arrestations demeure faible par rapport au nombre de rondes. Les vendeurs ambulants africains sont le visage du commerce de contrefaçons (tant le bas de gamme que les *parallèles*), lequel est l'apanage de l'économie criminelle mafieuse. En laissant les vendeurs ambulants vendre les contrefaçons, la police semble tolérer aussi le crime organisé, premier profiteur de cette industrie. Il serait hâtif et imprudent d'affirmer que la police napolitaine protège la Camorra dans la gestion qu'elle fait du commerce de contrefaçons sur son territoire. Nous savons toutefois, de part des lectures portant sur le sujet, que la Camorra et le politique n'évoluent pas en vases clos. En effet, comme le décrit Xavier Raufer dans *La Camorra. Une mafia urbaine*,

en échange de votes qu'ils garantissent aux politiciens qui souhaitent collaborer, l'élu remplit sa part du contrat en donnant des marchés publics aux entreprises «en odeur de mafia»; en donnant une protection politico-judiciaire aux camorristes (pressions sur la police, la justice, etc.); en sous-traitant aux mafieux l'allocation aux citoyens de ressources provenant de l'État, des régions, des municipalités. Ainsi la boucle est bouclée : de façon stable et durable, électeurs et élus sont sous constante influence mafieuse (Raufer 2005: 33).

Cela ne veut pas pour autant dire que le jeu du chat et de la souris entre la police et les vendeurs ambulants africains participe à cette «boucle»... mais la question demeure.

4.4 La Camorra et l'économie néolibérale

Nous n'avons pas pu enquêter sur les liens entre l'administration municipale et les chefs de clans de la Camorra; notre connaissance du crime organisé demeure très restreinte et partielle et provient essentiellement de conversations avec des commerçants (principalement au sujet du «pizzo»⁵²), avec des vendeurs ambulants (concernant la contrefaçon), avec des citoyens excédés par l'*emergenza rifiuti*⁵³ de l'hiver 2007-2008 et de quelques lectures faites sur le sujet. Cependant, nous avons pu apercevoir l'ampleur, réelle et symbolique, de cette organisation dans la vie quotidienne de beaucoup de Napolitains.

Les mafias d'aujourd'hui sont bien différentes de celles qui existaient jusque dans les années '70. Comme l'explique Pino Arlacchi dans son livre *Mafia et Compagnies. L'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, l'entrepreneur mafioso qui naît à cette époque suite à une période de crise de la mafia en perte de puissance, possède des avantages non négligeables sur l'entrepreneur de l'économie formelle. Car les familles mafieuses ne s'intéressent pas qu'à la portion souterraine de l'économie : elles œuvrent aussi dans l'économie formelle, dans divers domaines (agriculture, construction immobilière, tourisme, etc.).

Arlacchi note (1986) trois avantages des entreprises mafieuses. Premièrement l'entrepreneur mafioso est capable de marginaliser toute concurrence en usant de techniques d'intimidation fort efficaces et souvent violentes, qui

⁵² Le «pizzo» est cette taxe imposée (racket) par les clans aux commerçants sur leur territoire.

⁵³ L'*«emergenza rifiuti»* est le nom que la presse donne en période de crise dans la gestion des déchets domestiques. Plus d'une fois, il est arrivé que les ordures ménagères s'empilent aux coins des rues, conséquence de mésententes entre l'entreprise responsable du prélèvement des déchets (laquelle semble être liée à la Camorra) et de l'administration municipale. Voir notre photo en annexe VI.

réussissent à décourager tous ceux qui souhaiteraient le rivaliser. Deuxièmement, la flexibilité imposée à la main d'œuvre employée à l'extérieur du secteur formel et réglementé, permettent aux patrons de diminuer le salaire des employés, de ne pas leur payer les heures supplémentaires effectuées ni les charges sociales et l'assurance. «La présence du pouvoir mafioso dans les relations de travail au sein des établissements accroît la productivité de l'entreprise : en créant une pression plus efficace sur les ouvriers, elle permet d'extraire une plus grande quantité de surplus» (Arlacchi 1986: 115). Troisièmement, l'entrepreneur mafioso détient l'avantage (surtout par rapport aux petites et moyennes entreprises) d'avoir accès à des ressources financières importantes, lesquelles proviennent principalement d'activités illégales, comme la vente de drogue et le trafic d'armes.

Le succès de ces avantages est tel qu'à Naples par exemple, les entreprises liées à la Camorra sont richissimes et contribuent au développement économique et financier de d'autres entreprises italiennes et internationales. Notamment dans le domaine de la gestion des déchets toxiques, Saviano rapporte que «depuis la fin des années quatre-vingt-dix, on peut estimer à environ cinq cents millions d'Euros le bénéfice économique obtenu par les entreprises qui se sont adressées aux clans» (Saviano 2006: 347); les activités clandestines des clans permettent donc à ces compagnies de devenir plus rentables et performantes. Le système économique développé par les entrepreneurs de la Camorra transgresse constamment les frontières du légal et de l'illégal, du «vrai» et du «faux». Et c'est un des éléments qui lui assure son succès économique.

4.5 Le paradoxe du contrefait

La Camorra œuvre, parmi ses plusieurs activités, dans l'industrie du contrefait dans la région napolitaine. Ce commerce, pour lequel l'ambulant africain est devenu le visage, incarne lui aussi une tension entre le légal et l'illégal.

L'objet contrefait est un faux-fuyant, portant pour le consommateur plusieurs masques : il peut être «vrai» et «faux». Le prestige associé à une marque de commerce compte pour beaucoup dans le calcul de la valeur des vêtements et accessoires. L'objet contrefait est intéressant car il remet en question cette valeur en

la confrontant à sa facticité. Les sacs à mains, contrefaçons des marques italiennes luxueuses (par exemple), sont des articles populaires, même si leurs acheteurs savent très bien que la marque, justement, qui confère la valeur et le capital symbolique à l'objet, est fausse. «Il faut de la marque!», dit Nino, notre informateur, «c'est la marque qui vend». La marque, n'importe laquelle. Parallèlement, l'objet contrefait est favorable à la vente et au maintien du prestige des *vraies* marques; les contrefaits offrent des alternatives accessibles à la majorité des gens qui n'ont pas les moyens économiques suffisants pour acheter *un vrai* tout en laissant cultiver le rêve d'en posséder un, un jour. Et puis, si comme dans le cas des *parallèles* napolitains les faux proviennent des mêmes usines, sont produits à partir des mêmes matériaux que les copies vendues dans les vitrines éclairées d'un grand magasin, où s'arrête le vrai où commence le faux? Ce qui définit le vrai n'est donc aucunement lié à l'objet mais à une griffe promue par une compagnie. Plus précisément le «vrai» se construit par les garanties fournies par le système de distribution des grandes marques. Rien ne distingue le sac à main «parallèle» de l'objet «vrai» sauf le fait que ce dernier soit vendu dans un magasin «sécuritaire», ou l'origine des objets de marque est garantie par le fabricant.

Parce qu'il est le dernier intervenant avant l'acheteur dans le parcours de l'objet contrefait, on associe facilement, en Italie, les contrefaçons (surtout des accessoires) aux vendeurs ambulants. Par cette association, sans le vouloir, il met en question les limites de la valeur d'un objet. En effet, la valeur de l'objet contrefait réside justement dans ce qu'il prétend être, mais au fond n'est pas; il touche un des points cardinaux de l'économie spéculative, soit l'attribution de la valeur selon des attributs qui n'ont rien à voir avec son utilité. L'objet contrefait, en même temps qu'il les incarne, divertit des paradoxes qu'il soulève : sa valeur ne repose que sur les capacités de mettre en scène l'aura de la marque dont il essaie d'usurper l'identité, et non pas sur ses qualités matérielles, complètement évacuées de l'équation. Ce qui importe donc, c'est la puissance du discours entourant l'objet: on pourrait alors suggérer que la valeur de l'objet contrefait réside en grande partie dans sa force de persuasion dans les luttes de pouvoir qu'entourent le statut.

Dans les rues de Naples, c'est le vendeur ambulant africain qui est le porteur de l'ambiguïté de la valeur des objets. Et il en profite, car c'est grâce à elle qu'il gagne sa vie. Toutefois, sur ce tableau, le sac à mains contrefait n'est pas seul à être d'abord connu par le discours qui l'entoure : comme pour l'objet qui permet son entrée en scène, l'image du vendeur ambulant est soumise à une enchère spéculative qui influe sur les rapports qu'il entretient avec les autres. En effet, le langage spectaculaire utilisé pour décrire l'immigrant (par exemple dans les médias), ou encore pour le «gérer» (au niveau des politiques), banalise leur réalité précaire.

4.6 Un discours banalisant

Le processus d'intégration de l'Union Européenne se concrétise entre autres par un plus grand resserrement aux frontières des états membres et un plus grand contrôle des «extracommunautaires» sur le territoire européen. L'Italie est parfois décrite comme la «passoire» de l'Europe laissant passer les clandestins venus de l'Est (Roumains, Slaves) et du Sud (Afrique, Maghreb). Pour se départir de cette réputation, elle affiche des mesures plus restrictives dans la gestion de l'immigration, surtout clandestine. L'adoption de la loi Bossi-Fini en est un exemple. Les discours et surtout les pratiques discriminatoires sont devenus selon certains analystes, en Italie, banales et courantes (Rivera 2003). Il appert même qu'à propos de la lutte à la discrimination et à la xénophobie, l'Italie fasse cavalier seul : «Le ministre de la Justice, Castelli, qui est un des leaders de la Lega Nord, a explicitement postulé l'opposition ouverte aux normes et sanctions de l'Union Européenne en matière de lutte contre le racisme et la xénophobie» (Palidda 2003-2004: 147). Il ne semble pas que cette attitude soit que celle de la droite : bien que peut-être moins arrogants et spectaculaires, les gouvernements de centre-gauche n'ont, eux non plus, adopté les initiatives et les mesures proposées et financées par l'Union européenne pour la lutte au racisme et aux pratiques discriminatoires.

La banalisation du discours discriminatoire, voire xénophobe, a trouvé sa résonance dans les médias italiens dans le langage ultra spectaculaire employé pour parler de la présence immigrante sur la Piazza Garibaldi comme nous l'avons vu précédemment.

Piazza Garibaldi devient le théâtre des tours de passe-passe, d'une réalité fuyante et qui se dérobe. Elle est spectacle. Pour contrer la banalité, pour continuer à choquer, les mots doivent être gonflés à bloc, doivent être plus grands que nature. Cette mise en scène théâtrale, presque tragi-comique, permet d'alimenter l'imaginaire et le sens commun tout en justifiant aux yeux du citoyen des politiques «musclées» envers les «extracommunautaires»; l'un nourrit les autres et alimentent tous deux une «tautologie de la peur».

Le type de langage utilisé pour parler de la Piazza Garibaldi est largement empreint de sensationnalisme, la dépeignant de manière grossière voire caricaturale, allant jusqu'à créer, nous en avons parlé, une sorte d'impression fantasmatique autour de ce lieu. Les auteurs de ces articles de journaux témoignent du malaise ressenti face à la présence de ces êtres d'«un autre monde», offrant, dit-on, une représentation faussée de la ville. Comme nous l'avons soulevé dans le deuxième chapitre, les immigrants deviennent eux-mêmes le désordre, le créent et l'incarnent. Encore une fois, les mots de Fanon résonnent :

Et de fait, le langage du colon, quand il parle du colonisé, est un langage zoologique. On fait allusion aux mouvements de reptation du jaune, aux émanations de la ville indigène, aux hordes, à la puanteur, au pullulement, au grouillement, aux gesticulations. [...] Cette démographie galopante, ces masses hystériques, ces visages d'où toute humanité a fui, ces corps obèses qui ne ressemblent plus à rien, cette cohorte sans tête ni queue, ces enfants qui ont l'air de n'appartenir à personne, cette paresse étalée sous le soleil, ce rythme végétal, tout cela fait partie du vocabulaire colonial (Fanon 2002: 45).

Bien qu'il ne s'agisse pas de rapport entre colons et colonisés, le langage utilisé dans le *Il Mattino*, mais aussi dans d'autres journaux italiens (Dines 2002), exprime une connotation coloniale ou du moins ethnique; *casbah*, «petite Afrique» (*la Repubblica* 27/10/96), «le monde d'Isuf» (*la Repubblica* 19/5/98), «chaos multiracial» (*la Repubblica* 20/5/98), «bidonville africain» (*Corriere del Mezzogiorno* 3/5/2000), «zone frontière grouillant de personnes de toutes les races» (*Il Mattino* 12/9/99). Bien que ces exemples expriment une caractérisation du chaos par ses qualités ethniques, il serait injuste d'en déduire que se reproduit à la Piazza Garibaldi une domination et une ségrégation de type coloniale; car il existe

particulièrement à Naples, cette porosité, cette plasticité que nous avons évoquées dans le premier chapitre qui permet, même aux immigrants, de faire preuve de débrouillardise. Toutefois, dans le langage médiatique, lequel est traversé de codes et de représentations qui ne relèvent pas d'une échelle locale mais plutôt du monde occidental en général, Piazza Garibaldi est présentée comme une enclave séparée du reste de Naples, différente de ce que devrait être Naples. Aussi, alors que les immigrants sont présentés comme les principaux responsables de cette «transfiguration» de la piazza, leur point de vue n'est que rarement publié dans les pages de journaux. À ce propos, Dines souligne que ce silence des immigrants n'est certainement pas une conspiration de la part des médias locaux, mais plutôt, selon lui, simplement un manque d'effort de présenter des vues alternatives d'une situation décrite comme dramatique. Toutefois, il nous semble que ce manque d'intérêts et d'efforts est significatif d'une tendance plus générale de considérer les voix, ici des immigrants (qui sont désordonnés, faibles, chaotiques, parfois sous-hommes), comme insuffisantes et irrecevables. Ainsi, comme il en est souvent le cas lorsqu'on observe le discours sur l'Autre, la représentation de ce dernier est souvent une projection de ses propres faiblesses, désirs ou complexes, bref qu'elle renseigne plus sur le producteur que sur l'objet de la représentation.

Les médias ont un rôle dans la construction et le relais d'un sens commun simplificateur et divertissant. Simplificateur car il présente comme homogène l'ensemble de la population marginale, en ne proposant aucune nuance entre les différentes raisons et circonstances qui mènent à la Piazza Garibaldi. Entre la travailleuse du sexe, les vendeurs de drogue, le vendeur ambulancier, le grossiste chinois, l'aide domestique en promenade durant son jour de congé, le sans-abri, et le *paccottaro*, il y a tout un éventail d'histoires de vie, de degré d'actes criminels ou d'implication dans le crime organisé. L'amalgame de ces acteurs, loin d'informer, nourrit l'inquiétude que suscite leur présence. Et puis ce sens commun divertit, car en braquant les projecteurs sur une image simplificatrice du personnage de l'exclus (dont l'immigrant), personnage perturbant simplement parce qu'il est, les producteurs et les adhérents de ce discours maintiennent dans l'ombre l'envers du

décor, c'est-à-dire une précarité et une exclusion nécessaire au maintien au système politique et économique.

4.7 Pertes d'expérience

Ainsi, le vendeur ambulant africain, par sa présence sur le territoire et par la vente de contrefaçons qui lui permet de gagner sa vie, incarne symboliquement une double «perte d'expérience», au niveau de la relation à l'Autre et au niveau de la relation à l'objet. C'est sur les traces de W. Benjamin qu' Agamben explore cette idée. Agamben écrit : «L'homme moderne rentre chez lui le soir épuisé par un fatras d'événements -divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces- sans qu'aucun d'eux ne soit mué en expérience» (Agamben 2002: 25). Pour Agamben, l'expérience doit se comprendre en lien avec l'autorité plus qu'avec la connaissance ; pour l'auteur, il semble qu'aujourd'hui, nul ne possède suffisamment d'autorité pour que cette dernière garantisse une expérience. (Agamben 2002). Nous proposons de lui emprunter cette idée en la modifiant toutefois; nous souhaitons en effet soulever l'importance de l'expérience pour engendrer une connaissance. Pour nous aider à développer cette idée, nous proposons de réfléchir sur la société du spectacle, telle que définie par Guy Debord : «[t]oute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation» (Debord 1992:15). Dans la vie contemporaine des sociétés industrialisées, les signifiants, symboles et sens, par ailleurs abondants, semblent être détachés de l'expérience vécue, les rapports sociaux entre les acteurs étant médiatisés par les images. En fait, selon Debord, le spectacle est précisément cela : «Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images» (Debord 1992: 14). Ainsi les rapports à l'Autre dont la gestion de l'immigration (en tant qu'un aspect de la politique identitaire nationale) et l'importance sociologique de la marque de commerce (en tant que marqueur de statut), sont transportés par une foule de *spectacles*, lesquels sont soumis à une surenchère spéculative. En effet, les images médiatisées de l'immigrant clandestin, par exemple comme un désespéré prêt à tout, ou bien encore des produits d'une marque de commerce luxueuse qui dans leurs publicités ne se font même plus référence à eux-mêmes, mais à un «style de vie», deviennent à ce

point détachées de leur source, que le vrai ou le faux n'a plus aucune importance, devient factice. L'ironie est que pourtant ces images ont une incidence sur les rapports sociaux et politiques.

Le discours entourant la marque de commerce revêt une importance capitale. En effet, comme nous l'avons soulevé, la valeur de l'objet griffé ne prend pas racine dans l'expérience matérielle de l'objet : que ce soit concernant l'identité du fabricant (nécessairement autre que celui qu'il prétend être) ou encore concernant la qualité (de fabrication par exemple) que la marque devrait confirmer. Remaury l'explique en ces termes : «plus l'évidence de l'objet fait problème, plus le discours se doit de la prendre en charge, plus l'objet, par un mouvement symétrique, se dérobe» (Remaury 2004: 111). L'unique expérience de l'objet n'a alors lieu que dans l'adhésion au discours de la marque, la popularité de la contrefaçon venant en quelque sorte confirmer le peu d'importance du vrai et du faux.

Comme pour l'objet contrefait, le rapport à l'immigrant suggéré par les images médiatiques qu'on nous propose, semble être mué par une perte d'expérience. Pour l'un comme pour l'autre, plus la réalité (de l'objet, des conditions de l'immigrant) est problématique, c'est-à-dire déplacée sur l'image qui *devient* l'objet, plus que le récit les supportant doit être accessible et léger. Ainsi, dans l'établissement d'une relation à l'Autre, la représentation devient la source d'information la plus importante conditionnant les rapports ultérieurs. Or, cette représentation est fortement alimentée, tel que nous en avons parlé, par un sens commun banalisé, lequel ne provient pas d'une connaissance profonde de la réalité des phénomènes qui l'engendrent. Dans cette perspective, les actions, par exemple les décisions politiques qui en découlent, évacuent l'expérience au profit du discours, devenu par la force des choses l'indicateur de légitimité ultime.

Le vendeur ambulant africain est une figure intéressante car elle permet de mettre en évidence et en relation des phénomènes distincts mais qui partagent ces caractéristiques : le factice et le flou. Le vendeur ambulant africain contient toutes les tensions contradictoires et ambiguës dont nous avons parlées : la criminalisation de l'immigration qui incite du même coup un plus

grand nombre à recourir aux services du crime organisé, des lois et principes de l'économie néolibérale et légale qui alimentent l'économie souterraine, et la valeur d'un objet qui ne dépend que d'un mot (la marque), qu'il soit le bon ou non. Il représente cet envers du décor resté dans l'ombre des représentations spectaculaires.

4.8 Une présence qui soulève des questions

Ces dernières pages visaient à placer l'expérience du vendeur ambulant, dans le décor particulier de Naples, au centre des interrogations. Ainsi, la présence du vendeur ambulant africain questionne l'efficacité des lois visant à contrôler l'immigration, lui qui est un des visages de l'immigration clandestine. De plus, par leur nombre considérable on peut se demander si leur présence est vraiment problématique ou si elle ne répondrait-elle pas à un besoin réel dans le secteur de l'emploi. On constate effectivement que le migrant africain, bien que sa situation soit précaire, occupe presque toujours un emploi; que ce soit dans le secteur agricole, de la construction immobilière ou de la vente ambulante, il travaille. Sa présence répond donc à une offre de travail souvent délaissée par la population locale. Cette offre de travail est stimulée par l'adoption de méthodes de production dont les fers de lance sont la flexibilité et le profit, et par une délocalisation de la production en cascade dans le but d'en diminuer les coûts. L'atteinte des objectifs de la productivité à tout prix est facilitée par des lois permettant une déréglementation des marchés. Or, ces mêmes lois favorisent l'économie souterraine car cette dernière n'étant pas soumise aux normes du travail, peut soumettre ses travailleurs à des pressions, tant salariales que liées aux conditions de travail, qui permettent une diminution des coûts de production. En rendant plus difficile l'obtention des documents officiels, on incite au détour les travailleurs migrants à avoir recours au crime organisé. Alors, au moment même que l'on condamne l'immigration clandestine de par ses liens avec le crime organisé, les lois qui devraient la contrôler à pour effet d'entretenir ce lien pervers. En ce sens le légal entretient l'illicite.

Outre le clandestin, le vendeur ambulant africain est le visage, du moins à Naples, de la contrefaçon. Il est la partie émergée de ce commerce qui se déroule la majorité du temps dans l'ombre : dans les ateliers clandestins, magasins secrets, etc., souvent liés d'une manière ou d'une autre avec la Camorra (que soit le financement, ou le contrôle de l'arrivée des marchandises dans le port de Naples par exemple). La contrefaçon pousse à l'extrême, jusqu'au paradoxe la relation que le consommateur entretient avec les objets issus d'une production sérielle massive. Dans une tentative de racheter l'aura d'un objet dissoute dans la multitude des clones indifférenciés, la marque engloberait aujourd'hui toutes les qualités distinctives d'un objet. Le paradoxe est que même s'il s'agit d'une marchandise contrefaite, l'aura de la marque devrait resplendir (sans pouvoir s'y substituer complètement, certes, mais tout de même) sur l'objet qui l'arbore.

Derrière ce paradoxe se cache tout un monde de production et de consommation, tout un nouvel ordre économique qui, dans les mots de S. Palidda a entraîné «une aggravation de la situation sociale et politique de presque toutes les sociétés dominées (pauvreté, famine, violences, guerres civiles, etc.)» (Palidda, 1999b: 45). La présence du vendeur ambulant, immigrant clandestin, dans les rues de Naples et d'autres villes européennes, est comme une tache sur le tableau, ternissant à l'éclat aveuglant de la marchandise et du mode de consommation dicté par l'accumulation. En évident contraste, après avoir souvent mis en péril sa vie dans la traversée, il se retrouve aux portes de l'Europe dépouillé : sans bagages et avec dans les poches une monnaie qui ne vaut rien («ça devient du papier hygiénique ici!», dit Nino en parlant des francs CFA qu'il peut difficilement changer en Euros). Mais il est là. Et vue que sa présence, bien que dérangeante, est par ailleurs utile, on la tolère, jusqu'à ce qu'on l'éloigne des centres comme il en est le projet à Naples. Une fois le projet de réaménagement de la Piazza Garibaldi complété, les vendeurs devront se relocaliser en périphérie et laisseront leur place aux vitrines éclairées de la galerie marchande.

Le cas des vendeurs ambulants africains de la Piazza Garibaldi exprime de manière éloquente les rapports entre savoir, contrôle de l'espace et pouvoir. En effet, les images médiatiques de l'immigrant clandestin sont en distorsion par

rapport à la réalité du terrain. Toutefois, elles contribuent à véhiculer un sens commun et des opinions qui permettent de légitimer les politiques, parfois sévères qui les concernent, notamment en ce qui regarde la suppression de leur présence sur les pourtours de la *Ferrovìa*. Ainsi, le savoir, c'est-à-dire les médias, servent au contrôle de l'espace. Enfin, écarter les immigrants clandestins de Piazza Garibaldi rend plus manifeste la nécessité de maintenir dans l'ombre ces travailleurs précaires, qui sont pourtant au service de l'économie néolibérale triomphante. De plus, la construction (bien qu'encore éventuelle) d'une galerie marchande qui est non sans rappeler les galeries du 19^e siècle, concrétise dans le verre et le béton, l'appartenance à une société de consommation.

- Conclusion -

Par la figure du vendeur ambulant à Naples, il est possible de jeter un regard sur deux phénomènes qui ont connu dans les dernières années une attention nouvelle, l'immigration et la contrefaçon.

La popularité de la péninsule italienne dans les déplacements informels et irréguliers s'est, au cours des deux dernières décennies, considérablement accrue. Le vendeur ambulant d'origine africaine, bien qu'il ne soit pas le seul, est un des visages les plus visibles de ce phénomène; de part son nombre important d'abord, mais surtout à cause de la haute visibilité de son activité commerciale, il ne passe pas inaperçu. À Naples, il occupe, entre autres, un lieu d'importance pour l'image de la ville : la Piazza Garibaldi. Cette dernière est présentée dans le discours public comme la carte de visite de la ville parthénopéenne et retient, dans les médias, l'attention. Toutefois, cette attention mérite réflexion. En effet, nous assistons, en Italie (mais pas seulement), à la production et reproduction d'un sens commun stigmatisant envers la présence immigrante en milieu urbain. Les médias y ont un rôle important dans la production d'une «tautologie de la peur», laquelle a pour effet de valider dans l'opinion publique une image de l'étranger délictueux. Une partie de notre travail consistait à enquêter sur cette image de l'immigrant, que nous avons choisi d'aborder par l'étude du cas de la présence de vendeurs ambulants africains sur Piazza Garibaldi.

À partir d'une sélection d'articles du *Il Mattino*, populaire quotidien napolitain, nous avons relevé quelques caractéristiques de la représentation médiatique du vendeur ambulant. À l'image de ce qu'il s'est précédemment dit dans les écrits sur le sujet, nous avons dressé les contours d'une image d'abord négative, présentant l'immigrant à la fois comme une figure «hors du monde», donc incontrôlée et imprévisible, et à la fois comme une figure nuisant à la sécurité publique. Bien que nous ayons relevé des témoignages ambivalents, voire favorables au vendeur ambulant et à ses activités, sa présence demeure toutefois, dans les extraits que nous avons pu collecter, principalement problématique. Cependant, l'image proposée laisse sur sa faim... Loin d'être nuancée, elle n'offre pas une *connaissance* et maintient dans l'ombre un envers du décor sans doute plus complexe.

Grâce à la participation de notre informateur principal, nous avons pu commencer à sonder ce qu'une représentation médiatique, tout en amalgames, ne révèle pas. Par l'autre volet de notre enquête, celui-là ethnographique, nous souhaitions faire un peu de lumière sur le travail méconnu du vendeur ambulant. Nous nous sommes surtout intéressés aux relations qu'il peut entretenir avec différents acteurs sociaux dans le but d'identifier si, effectivement, ses activités participent au crime organisé et si elles comportent un risque pour la sécurité. De nos observations et entrevues, il en est ressorti qu'une part du travail du vendeur a effectivement à faire avec la Camorra, mais cette association relève d'abord de la présence importante de cette dernière dans la production de contrefaçons sur le territoire napolitain, et, raison non moins importante, de la difficulté d'obtenir et de maintenir une situation régulière (au niveau des questions administratives et de l'emploi). Il apparaît ainsi que c'est d'abord le vendeur ambulant africain qui doit conjuguer avec une panoplie de situations pour lesquelles les rapports de force ne sont pas en sa faveur. De plus, non seulement le vendeur ambulant est-il souvent lui-même victime d'insécurité, il peut être dans d'autres cas un véritable acteur économique, participant à l'industrie manufacturière (comme vendeur) et à l'industrie hôtelière (comme client).

Il est donc convenu que, conformément à nos attentes, il y ait un écart considérable entre l'image proposée du vendeur ambulant et la réalité de sa vie quotidienne. Les rapports entre acteurs sociaux sont toujours traversés de représentations. Les différents rôles que chacun doit revêtir dans sa vie quotidienne sont influencés par des modèles, par des ensembles de comportements qui sont attendus. Toutefois ces modèles sont dynamiques et recomposables à l'infini. C'en est également le cas pour les vendeurs ambulants de Naples, comme le suggère l'opinion populaire ambivalente à leur sujet. En effet, il est important d'insister sur le fait que les images et représentations, même si elles ont une certaine incidence sur les rapports sociaux, sont dynamiques. Il appartient à ceux qui les reçoivent de les comprendre et de les adapter au gré des circonstances. Ceci étant dit, les représentations sont aussi pénétrées de rapports de force qui doivent être considérés.

Dans l'ultime chapitre de notre mémoire, nous vous avons invité à prendre un pas de recul face aux matériaux résultant de notre enquête dans le but d'explorer, dans

une perspective plus générale, ce que tait la représentation médiatique de l'immigrant.

Dans un premier temps, dans la continuité d'une réflexion à propos de la criminalisation de l'immigrant, nous avons voulu attirer l'attention sur l'ambiguïté autour de la distinction entre le légal et l'illégal que soulève le vendeur ambulancier. En effet, les lois qui criminalisent son entrée favorisent son insertion dans l'économie informelle, dont profitent les réseaux de criminalité organisée. Le paradoxe est que, dans les pays industrialisés, ce type de main d'œuvre répond à une offre de travail, précaire, flexible et non-réglée, nécessaire à notre économie mondialisée. La présence du vendeur ambulancier dans les rues exprime donc, au niveau symbolique, les «limites» de la loi, ici concernant l'immigration, dans notre système économique. Une

deuxième limite ou ambiguïté que le vendeur ambulancier africain soulève parce qu'il est le visage de la contrefaçon, concerne la valeur de l'objet. En effet, la valeur de l'objet contrefait est dépossédée de sa réalité matérielle : elle ne dépend, du moins en grande partie, que de la force du message de la marque de commerce.

Ainsi, bien qu'au premier abord ces phénomènes peuvent sembler n'avoir que peu de choses en commun, ils se rejoignent, à nos yeux, en ce point : la perte d'expérience. C'est-à-dire que pour le rapport à l'Autre (influençant des actions, notamment politiques), comme pour le rapport à l'objet, c'est l'image, plus que l'expérience qui conditionne le rapport. Ainsi, pour l'un comme pour l'autre, l'image peut-être soumise à une enflure, à une surenchère qui éloigne et diverti encore plus d'une connaissance profonde des phénomènes. Toutefois, cette distorsion est utile car elle permet la reproduction de conjonctures (par exemple la présence de travailleurs précaires) qui sont nécessaires au système économique en place.

L'image de l'immigrant, surtout celle de l'immigrant clandestin, défraie l'actualité internationale. Sur fond de crise économique, les politiques de contrôles des territoires se font de plus en plus restrictives, resserrant l'étau autour des mouvements informels de population. Récemment, on a pu lire dans les pages des journaux des critiques concernant les méthodes d'arrestation d'immigrants clandestins par la police espagnole, notamment en ce qui a trait à des formes de quotas d'arrestations imposés par

le gouvernement⁵⁴. Ces événements amènent à réfléchir à propos des politiques nationales de gestion de l'immigration, lesquelles sont empreintes d'images spectaculaires et sensationnalistes. En effet, une des images de l'immigrant aujourd'hui est celle de jeunes hommes, souvent africains, entassés sur un petit bateau à moteur, en route vers les rives européennes de la Méditerranée. Arrivés à Lampedusa (île italienne au large de la Sicile) par exemple, ils sont alors considérés d'emblée comme des criminels, parfois détenus et expulsés.

Ces images largement diffusées, devenues presque un archétype de l'immigrant clandestin, alimentent la perception d'une menace, justement vague, qui déferlerait du Sud vers le Nord. Sont mises de côté, cependant, les raisons de ces déplacements, comme les conditions de vie dans les pays d'origine, de l'offre de travail dans les sociétés d'accueil et aussi du mythe de la réussite de la migration entretenu, dit-on, dans plusieurs communautés africaines.

Au-delà de ces questions, il paraît important de rénover le sens commun autour de l'Étranger, de briser cette conception quelque peu manichéenne d'évolution en vases clos entre Eux et Nous, entre le Sud et le Nord : la richesse de l'Occident n'est pas *sui generis*. Comme le soulève Julia Kristeva dans son livre *Étrangers à nous-mêmes* qui propose un voyage parmi les figures historiques de l'étrangeté, le problème de l'étranger (qu'elle décrit comme la cicatrice entre l'homme et le citoyen) découle d'une logique classique, celle du groupe politique à son apogée, l'État-Nation» (Kristeva 2004: 143). Maintenant que les marchandises, les images et les hommes connaissent un brassage et métissage sans précédent, il semble impératif au «citoyen-individu de cesse[r] de se considérer comme uni et glorieux, mais [de découvrir] ses incohérences et ses abîmes, ses «étrangetés» » (Kristeva 2004: 11).

⁵⁴ «Des quotas contre les sans-papiers», *Le Devoir*, 23 février 2009, p.B1-B2.

BIBLIOGRAPHIE

AGAMBEN, Giorgio, 1998 (1981). *Stanze*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 279p.

AGAMBEN, Giorgio, 2002 (1978). *Enfance et histoire*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 244p.

AMATO, Fabio, Raffaele Cattedra et al., 1997. « Gli ultimi arrivati », in *La forma e i desideri. Saggi geografici su Napoli e la sua area metropolitana*, dir. Pasquale Coppola, Napoli : Edizioni Scientifiche Italiane, p.111-131.

AMATO, Fabio, 2006. « Il centro storico di Napoli tra rinascita e fine apparente », in *Storia Urbana*, XXIX, numéro 113, octobre-décembre, p.59-75.

AMATO, Fabio, et al, 2006. *Voci e volti dei nuovi napoletani. Il futuro comincia alla Ferrovia : scène da una metropoli alla ricerca di una nuova identità*, Roma: Fandango Libri, 120p.

ARLACCHI, Pino, 1986 (1983). *Mafia & Cies. L'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, Paris : Presses Universitaires de Grenoble, 239p.

BANCEL, Nicolas et Anastasia Tsoukala, 2003. « La stigmatisation de l'« étranger » : un phénomène européen », in *Hommes et migrations*, numéro 1241, janv.-fév., p. 53-65

BAUDRILLARD, Jean, [1970] 1986. *La société de consommation : ses mythes, ses structures*, Paris : Denoël, 318p.

BOURDIEU, Pierre, 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Les Éditions de Minuit, 670p.

BOCKEL, Jean-Marie et al.(Délégation de l'Assemblée nationale pour l'Union européenne), 2002. *La lutte contre l'immigration clandestine dans l'Union européenne*, 50p.

CARITAS, 2005, *Immigrazione. Dossier statistico*, Rome, Anterem, 495 p.

CATTEDRA, Raffaele, 2003a. « Espace public et cosmopolitisme : Naples à l'épreuve d'un inédit métissage urbain », in *Cahiers de la Méditerranée*, vol.67, décembre.

CATTEDRA, Raffaele, 2003b. « Immigrazione e trasformazioni territoriali », in *L'altrove tra noi. Dati, analisi e valutazioni sul fenomeno migratorio in Italia, Scenari italiani 2003, rapporto annuale della Società Geografica Italiana*, dir. Pasquale Coppola, Roma : Società Geografica Italiana, 125p.

COMMUNE DI NAPOLI (Servizio Statistica, Servizio Studi Demografici ed Economici della Città), *Bolletino di statistica*, 2006. Napoli : SISTAN, Sistema Statistico Nazionale, 165p.

COPPOLA, Pasquale, Rosario Sommella et Lida Viganoni, 1997. «Tra immagine e mercato», in *La forma e i desideri. Saggi geografici su Napoli e la sua area metropolitana*, dir. Pasquale Coppola, Napoli : Edizioni Scientifiche Italiane, p.235-251.

COPPANS, Jean, 2000. «Mourides des champs, mourides des villes, mourides du telephone portable et de l'internet. Les renouvellements de l'économie politique d'une confrérie», in *Afrique contemporaine*, numéro 194, 2^e trimestre, p.24-33.

DAL LAGO, Alessandro, 1999. *Non-persone. L'esclusione dei migranti in una società globale*, Milano : Giangiacomo Feltrinelli Editore.

DINES, Nicholas, 2002. *Immigration, Urban Regeneration and Contested Space: The Case of Piazza Garibaldi in Naples*, Rights to the City Conference, Rome, 29th May-1st June 2002, 31p.

DEBORD, Guy, 1992 (1967). *La Société du Spectacle*, Paris : Gallimard, 208p.

FANON, Frantz, 2002 (1961). *Les damnés de la terre*, Paris : La Découverte/Poche, 311p.

GIDDENS, Anthony, 1994. *Les conséquences de la modernité*, Paris : L'Harmattan, 192p.

KRISTEVA, Julia, 2004 [1988]. *Étrangers à nous-mêmes*, Paris : Gallimard, 293p.

LACOMBA, Joan, 2000. «Immigrés sénégalais, islam et confréries mourides à Valence (Espagne)», in *Revue européenne de migrations internationales*, vol.16, numéro 3, p.85-103.

MANERI, Marcello, 1997. «Les médias dans le processus de construction sociale de la criminalité des immigrés. Le cas italien», in *Délit d'immigration/ Immigrant Delinquency*, dir. Salvatore Palidda, Luxembourg : Communautés Européennes, p.51-72.

OHL, Fabien, 2001. «Les usages sociaux des objets : paraître «sportif» en ville», in *Loisir et Société/Society and Leisure*, vol.24, numéro 1, p.111-135.

PALIDDA, Salvatore, 1997. «La construction sociale de la déviance et de la criminalité parmi les immigrés. Le cas italien», in *Délit d'immigration/ Immigrant Delinquency*, dir. Salvatore Palidda, Luxembourg : Communautés Européennes, p.231-266.

PALIDDA, Salvatore, 1999a. «La criminalisation des migrants», in *Actes de la recherche en sciences sociales*, numéro 129, p.39-49.

PALIDDA, Salvatore, 1999b. «Polizia e immigrati : un'analisi etnografica, in *Rassegna italiana di sociologia*, anno 40, no 1, p.77-114.

PALIDDA, Salvatore, 2002. «Milan global : entre affairisme et politique sécuritaires», in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, dir. Michel Péraldi, Paris : Maisonneuve & Larose/ Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme, p.91-124.

PALIDDA, Salvatore, 2003. «Politiques sécuritaires en Europe», in *Hommes et migrations*, numéro 1241, janvier-février, p.43-55.

PALIDDA, Salvatore, 2003-2004. «L'Italie entre anciennes et nouvelles discriminations», in *Confluences Méditerranée*, numéro 48, p.143-150.

PÉRALDI, Michel, 2002. «Introduction», in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, dir. Michel Péraldi, Paris : Maisonneuve & Larose/ Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme, p.459-478.

RABINOW, Paul, 2003. «Ordonnance, Discipline, Regulation : Some Reflections on Urbanism», in *The Anthropology of Space and Place : Locating Culture*, dir. Setha M. Low and Denise Lawrence-Zúñiga, Cornwall : Blackwell Publishing, p.204-223.

REA, Andrea, 2002. «Le travail des sans-papiers et la citoyenneté domestique», in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, dir. Michel Péraldi, Paris : Maisonneuve & Larose/ Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme, p.459-478.

REMAURY, Bruno, 2004. *Marques et récits. La marque face à l'imaginaire culturel contemporain*, Paris : Éditions de l'institut français de la mode; Éditions du regard, 127p.

RUGGIERO, Vincenzo, 2002. «Les répertoires d'action des immigrés», in *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, dir. Michel Péraldi, Paris : Maisonneuve & Larose/ Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme, p.43-50.

RODMAN, Margaret C., 2003. «Empowering Place : Multilocality and Multivocality», in *The Anthropology of Space and Place : Locating Culture*, dir. Setha M. Low and Denise Lawrence-Zúñiga, Cornwall: Blackwell Publishing, p.204-223.

SALEM, Gérard, 1981. «De la brousse sénégalaise au Boul'Mich : le système commercial mouride en France», in *Cahiers d'études africaines*, vol.21, numéro 81, p.267-288.

SAID, Edward, 1980 (1978). *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Éditions du Seuil, 392p.

SAVIANO, Roberto, 2007 (2006). *Gomorra*, Paris : Gallimard, 356p.

SAYAD, Abdelmalek, 1997. « L'immigration et la «pensée de l'État». Réflexions sur la double peine», in *Délit d'immigration/ Immigrant Delinquency*, dir. Salvatore Palidda, Luxembourg : Communautés Européennes, p.11-30.

SCHMOLL, Camille, 2003. «Cosmopolitisme au quotidien et circulations commerciales à Naples», in *Les cahiers de la Méditerranée*, vol.67, décembre, p.345-360.

SCHMOLL, Camille et Serge Weber, 2004a. «L'Italie, un laboratoire d'immigration post-fordiste», in *Autres vues d'Italie. Lectures géographiques d'un territoire*, dir. Colette Vallat, Paris : L'Harmattan, 417p.

SCHMOLL, Camille, 2004b. Une place marchande cosmopolite. Dynamiques migratoires et circulations commerciales à Naples, thèse de doctorat

SCHNEIDER, Jane, 1998. «Introduction», in *Italy's Southern Question : Orientalism in One Country*, dir. Jane Schneider, Oxford ; New-York : Berg.

STOLLER, Paul, 1996. «Spaces, Places, and Fields : The Politics of West African Trading in New York City's Informal Economy», in *American Anthropologist*, New Series, vol.98. numéro 4 (décembre), p. 776-788.

RAUFER, Xavier, 2005. *La Camorra. Une mafia urbaine*, Paris : Éditions de la Table Ronde, 113p.

REBOUL, Yves, et al., 2004. *Impacts de la contrefaçon et de la piraterie en Europe. Rapport final 2004*, Strasbourg : Centre d'études internationales de la propriété industrielle (CEIPI), Université Robert Schuman, 184p.

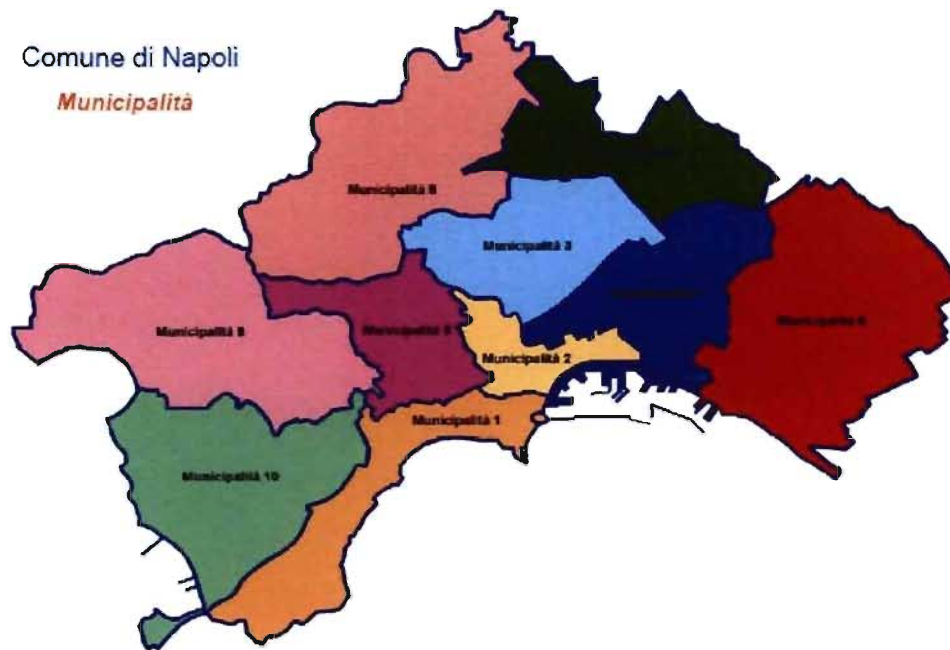
Annexe I



Figure 7. Carte des régions de l'Italie tirée du site Internet <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/spip/IMG/jpg/EUROPE-Italie-01-02.jpg>, consulté en janvier 2009.

Annexe II

Tav. 1.3 - Composizione dei Consigli delle Municipalità¹
al 31 Dicembre 2006



Dati Topografici

Posizione	
- <i>latitudine</i>	40° 47' 40" 54' 55" Nord
- <i>longitudine</i>	1° 40' 1" 54' 49" Est Montemano
Altimetria	
	max 470 m. (quota sul livello del mare)
	min. 3 m. (quota minima sul livello del mare)
Superficie	intero territorio comunale 117,27 Km ²

Municipalità

- Municipalità 1** - (*Quartieri di* : San Ferdinando, Chiaia, Posillipo)
- Municipalità 2** - (*Quartieri di* : Avvocata, Montecalvario, San Giuseppe, Mercato, Pendino, Porta)
- Municipalità 3** - (*Quartieri di* : Stella, San Carlo all'Arena)
- Municipalità 4** - (*Quartieri di* : San Lorenzo, Vicaria, Poggioreale, Zona Industriale)
- Municipalità 5** - (*Quartieri di* : Vomero, Arenella)
- Municipalità 6** - (*Quartieri di* : Ponticelli, Barra, San Giovanni a Teduccio)
- Municipalità 7** - (*Quartieri di* : Miano, Secondigliano, San Pietro a Paterno)
- Municipalità 8** - (*Quartieri di* : Chiaiano, Piscinola, Scampia)
- Municipalità 9** - (*Quartieri di* : Pianura, Soccavo)
- Municipalità 10** - (*Quartieri di* : Bagnoli, Fuorigrotta)

1) Le "Municipalità", nuova organizzazione del territorio cittadino, sono state istituite con Deliberazione Consiliare

Figure 8. Tableau tiré du *Bolletino Statistica- Anno 2006* (p.5), téléchargé à partir du site Internet de la Commune de Naples (www.comune.napoli.it), consulté en septembre 2008.

Annexe III



Figure 9. Photographie aérienne de la Piazza Garibaldi, *circa* 2003. Tirée du site Internet www.perraultarchitecture.com (consulté en août 2008), DPA Dominique Perrault Architecture.

Annexe IV

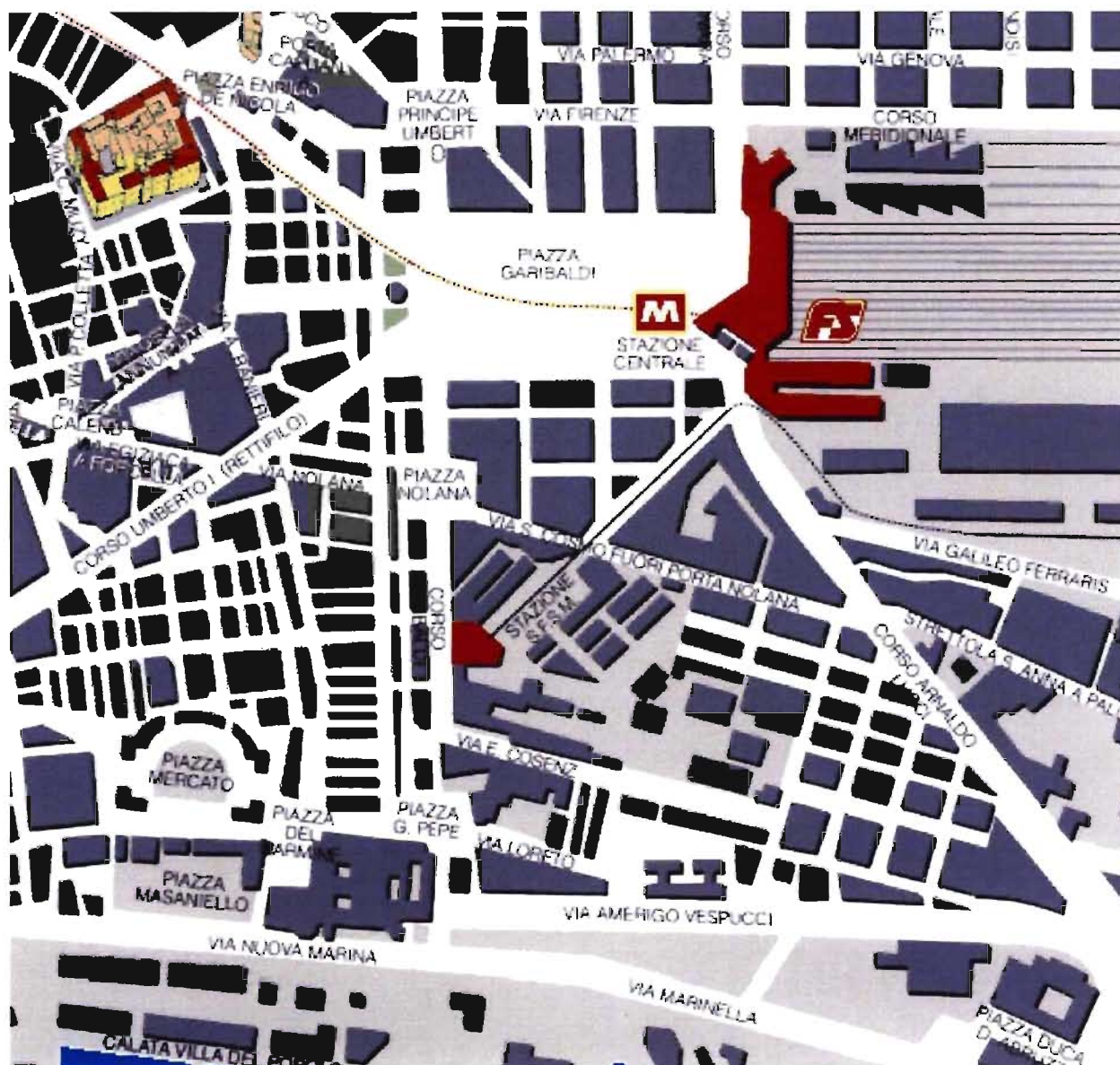


Figure 10. Plan du quartier de la gare. Image tirée du site Internet : <http://www.danpiz.net/napoli/mappe/Mappa7.htm>, consulté en janvier 2009.

Annexe V



Figure 11. Maquette des plans d'aménagements de la Piazza Garibaldi, prévus par DPA Dominique Perrault Architecture : vue de l'extérieur. Image tirée du site Internet www.perraultarchitecture.com (consulté en août 2008)



Figure 12. Image numérique de ce que pourrait être l'intérieur de la galerie marchande de Piazza Garibaldi, suite aux réaménagements. Tirée du site Internet www.perraultarchitecture.com (consulté en août 2008).

Annexe VI



Figure 13. Notre photographie prise en décembre 2007, sur la via Foria à Naples, durant les premiers jours de la crise entourant la collecte des déchets.

Annexe VII

segue Tav. 6.11 - Permanenza media¹ dei clienti stranieri negli esercizi ricettivi di Napoli, per tipo, categoria di esercizio e paese di residenza - Anno 2006

Paesi di residenza	Esercizi					Totale	Comple mentari	Totale Generale
	Alberghieri							
	★★★★★	★★★★	★★★	★★	★			
<i>Paesi extraeuropei</i>								
<i>Arrivi</i>								
Turchia	3,0	2,5	2,1	1,5	2,3	2,3	1,3	2,3
Israele	2,7	3,4	2,0	2,0	1,4	2,7	2,3	2,7
Altri Paesi Medio O.	5,0	12,0	-	-	-	8,5	3,0	3,4
Cina	2,1	1,4	1,9	3,4	1,8	1,7	1,6	1,7
Giappone	2,1	2,1	1,7	2,3	1,9	2,0	2,6	2,0
Corea del Sud	1,2	3,7	1,6	2,2	1,8	2,4	2,4	2,4
India	1,8	2,7	2,0	2,1	1,5	2,3	2,0	2,3
Altri Paesi asiatici	2,3	1,6	7,1	-	-	1,7	2,2	1,7
Egitto	2,4	2,2	2,8	2,4	1,7	2,4	1,8	2,4
Altri Paesi Africa M.	2,0	-	0,9	-	-	1,0	4,4	2,0
Sud Africa	3,2	2,5	2,5	1,2	1,8	2,4	1,9	2,3
Altri Paesi africani	4,0	3,8	1,7	1,7	11,1	4,0	2,2	3,7
<i>Presenze</i>								
Canada	2,3	3,2	2,6	2,7	2,5	2,9	2,2	2,8
Stati Uniti d'America	1,8	0,3	3,7	27,4	1,1	2,2	3,1	2,2
Messico	3,0	2,6	2,6	1,5	1,9	2,5	2,1	2,4
Venezuela	2,5	2,5	2,4	2,6	1,8	2,4	2,3	2,4
Brasile	3,2	2,3	2,0	2,6	2,3	2,3	2,5	2,3
Argentina	3,1	2,7	2,1	1,9	2,0	2,3	2,6	2,4
Altri Paesi Sud Am.	2,0	3,5	8,0	1,3	3,0	3,1	1,8	2,1
Australia	2,8	2,4	2,2	2,0	1,9	2,2	3,2	2,3
Nuova Zelanda	1,2	2,6	2,4	2,7	1,9	2,4	2,4	2,4
Altri Paesi	2,8	3,6	2,1	3,4	1,7	2,4	3,6	2,4
Totale	2,0	2,2	2,0	2,5	2,0	2,1	2,7	2,1
TOTALE GENERALE	2,3	2,5	2,4	2,7	2,2	2,4	3,0	2,5

(1) Il valore è determinato dal rapporto tra presenze e arrivi.

Figure 14. Tableau tiré du *Bolletino Statistica- Anno 2006* (p.126), téléchargé à partir du site Internet de la Commune de Naples (www.comune.napoli.it), consulté en septembre 2008.